Anthologie de la poésie grecque

TRADUCTION ET
NOTICES DE ROBERT
BRASILLACH

CLUB DES LIBRAIRES
DE FRANCE

ÉDITION EN
DEUX VOLUMES

Publié avec l'autorisation des Editions Stock

VOLUME I

INTRODUCTION
A LA POÉSIE
GRECQUE

Définir en quelques lignes la poésie de la Grèce antique est une tâche si insoutenable qu'il n'est pas possible de même y songer. Mais le monde est ainsi fait, mais la culture est si oubliée, mais les écoles ont si vite remplacé la saveur des chants anciens par le plus morose des mâchonnements de textes, qu'il faut bien prévenir, tout simplement, les oublieux qu'ils se trouvent devant le trésor où ont puisé, au cours des siècles, aussi bien les Latins que les Français, les Anglais que les Allemands ou les Italiens. Chacun suivant sa chance et suivant son goût, ils sont allés tirer de ces éternelles carrières les marbres mutilés mais rayonnants qui brillent dans leurs musées, les uns demandant aux Grecs l'ordre, d'autres la passion, d'autres le soleil et d'autres la nuit des initiations eleusiniennes, et Racine comme Chénier, Nietzsche comme Hölderlin, Shakespeare comme Pétrarque et comme d'Annunzio, ou l'ombre encore si proche de Jean Giraudoux, sont là pour nous dire que la Grèce n'a jamais cessé d'être vivante.

Mais il ne s'agit là que d'interprétations diversement irisées aux couleurs des nationalités et des goûts, et il n'est sans doute pas mauvais d'affronter parfois seul ce grand jour de la poésie hellénique qui commence avec la juvénile aurore dont parle Homère pour atteindre à l'éclatant midi de Sophocle et aux chaudes couleurs de l'alexandrinisme, avant les soirs de Byzance. Aux heures où tant de biens sont menacés comme ils pouvaient l'être à la fin du monde antique, il n'est pas mauvais, peut-être, de dénombrer quelques-uns de ces

biens, fût-ce pour en emporter le regret. Ils sont ceux d'une civilisation poussée à ses plus extrêmes beautés, et parce qu'ils sont ceux de la civilisation, ils ne sont point figés. L'admirable, la surprenante variété de la poésie grecque s'est accommodée de toutes les formes de la vie. Un Aristophane a été à la fois un revuiste goguenard des actualités de son temps, un orateur viril qui combattit avec violence les bellicistes d'alors, le merveilleux poète des Oiseaux *où se mêlent, dans le même instant, la parodie, l'ironie, et soudain l'invention la plus fraîche et la plus grave à la fois, et aussi le compositeur de bouffonneries obscènes, dont la salacité n'a jamais été égalée dans les temps modernes, et tout cela parfois dans la même œuvre. Sapho a pu donner le modèle de toute une littérature féminine, et elle nous attend à jamais sous son rocher devant la mer, pâle et condamnée, couronnée de violettes, avec ses jeunes femmes poignardées et son visage couleur d'herbe. Et Sophocle plaint la guerre comme l'éternel deuxième classe de Salamine ou de Verdun, et Eschyle prophétise, et Théocrite évoque l'automne opulent chargé de fruits, et les poètes de l'*Anthologie *nous tendent leurs chaudes images de l'amour humain, confient à la lampe la volupté, la nostalgie, le regret, ensoleillés comme Ronsard, gracieux comme Chénier, fleuris et fiévreux comme Louÿs. Et le plus grand de tous, l'éternellement jeune, le prince Homère est toujours là, avec ses hommes parfaitement hommes, avec les instants uniques du combat et de l'absence, avec la jeune fille Nausicaa à la rivière,*

et les entretiens bouleversés du fleuve des Morts.

Il ne serait pas malaisé, je pense, d'établir une suite de lignes principales au cours de cette poésie qui est toujours revenue aux mêmes thèmes : la mort tout d'abord, que nul peuple n'a plus constamment et plus uniment chantée, la mer ensuite, qui en est à peine séparable, et les jeunes filles, et les chevaux, qui apparaissent toujours dans les métaphores de ce peuple marin et cavalier, même chez les philosophes, et le poignant sentiment de la brièveté de la vie et du plaisir, qui s'exprime au théâtre par ce mythe cent fois repris de la vierge sacrifiée qui fait ses adieux à la lumière du jour, et la détestable guerre, et l'amour de la paix. Mais j'aime mieux laisser, au cours d'une histoire incomparable, ces thèmes s'enfler et décroître, comme une marée, et ne jamais disparaître tout à fait. Ils sont presque tous chez Homère, où il y a toute chose, et jusqu'à l'époque chrétienne, les poètes grecs ont fait leur repas des miettes de ce trésor.

J'ai voulu donner une idée aussi complète que possible de cette poésie, dont le temps a fait parfois des ruines. Il n'était pas question, sous prétexte qu'ils écrivaient pour le théâtre, d'en séparer Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, qui sont au contraire largement représentés, et qui forment à vrai dire la plus belle couronne de la Grèce. On s'émerveillera sans doute, entre les primitifs et les temps classiques, de découvrir ces deux siècles merveilleux et tendres, le VIIe *et le* VIe *avant notre ère, dont il ne reste que des statues mutilées,*

mais aussi belles justement que les statues pré-classiques du musée de l'Acropole, où il semble que l'antiquité, avant la perfection de Phidias, ait connu son Moyen Age courtois. Rien n'est plus regrettable que la disparition de tant de merveilles du lyrisme grec dans sa liberté, ce lyrisme qui devait devenir plus tard plus compassé et plus froid. Rien n'est plus évocateur pour nous que ces fragments trop brefs de poètes qui furent mis à côté des plus grands, et qui ont pris maintenant presque l'apparence de mythes, mais dans les vers brisés de qui circule le sang humain. Quand on vient de les lire, il semble que tout le reste se décolore.

La langue grecque n'étant pas seulement la langue d'un ordre et d'une perfection passablement imaginaires, on s'étonnera peut-être de trouver ici autant d'exemples d'une poésie philosophique qui n'a jamais dédaigné la parenté avec le mystère. Empédocle et Parménide, à l'aube de la pensée grecque, sont aussi nécessaires à la définition de la poésie hellénique, me semble-t-il, que Nietzsche à celle de la poésie allemande. Par la suite, je n'ai pas voulu négliger ces poèmes initiatiques et religieux, où l'Orient est tout proche, où l'Asie contamine volontiers la pensée ionienne, et j'ai fait une place importante aux hymnes orphiques, aux oracles sibyllins, à toute cette production qu'on a trop souvent dédaigné de traduire, et qui brille de feux barbares non sans séduction et non sans importance historique. Si les poètes chrétiens proprement dits sont moins nombreux qu'en langue latine, on verra avec plaisir, je pense, la langue

d'Euripide, parfois les formes d'Homère, servir tout à coup à la louange de la Vierge et du Christ, et, à côté de saint Grégoire de Nazianze ou du premier « mystère » de la chrétienté théâtrale, j'imagine qu'on découvrira avec étonnement et émerveillement les psaumes oubliés d'Apollinaire. Depuis les premiers hymnes homériques jusqu'à la louange du Dieu Eternel, en passant par les cantiques transparents de Synésios et de Proclos, il y a là une volupté de la connaissance, transfigurée par l'amour, qui, à travers les mythes orientaux ou autochtones, est essentielle, elle aussi, à la Grèce.

L'amour directement exprimé ne tient pas dans cette poésie une place bien considérable : on ne saurait citer que le chant éternellement en flammes de Sapho et quelques pièces merveilleuses, fiévreuses et fragiles, de l'Anthologie : mais Sapho et les poètes de l'Anthologie sont des « coloniaux », des Orientaux hellénisés, et l'Orient forme d'ailleurs, comme l'avait très bien vu Pierre Louÿs, une grande part de la poésie dite grecque. Pour le reste, et même en Asie ou en Egypte, l'amour sert de soutien aux mythes épiques ou tragiques, s'exprime par la voix des héroïnes d'Euripide ou d'Apollonios de Rhodes, ne chante que bien rarement un tourment personnel. Les Grecs n'ont jamais eu honte de célébrer le plaisir, ils l'ont fait même avec une verdeur que je n'ai pas cru devoir éteindre, ils ont dit l'agrément de la chair comblée et de la volupté, mais les poètes ont presque toujours mis une décence, une pu-

deur un peu farouche, à traduire leurs sentiments personnels. Ce silence ne sera plus tard ni celui de la poésie latine, ni celui de l'anglaise, de la française, de l'italienne, il sera, assez curieusement (ce n'est pas le seul point de contact qu'aient ces deux poésies), celui de la poésie allemande, où le mythe est plus fréquemment exprimé que la douleur passionnelle. Ainsi en est-il, peut-être, des peuples dont la liaison est étroite avec les puissances de la terre.

Plus qu'aucune autre au monde, en outre, la poésie grecque est une poésie fixée. Toutes les poésies ont leur langue à elles (et, à part une vingtaine de mots, la poésie française est encore celle qui est le plus près de la prose). Mais la poésie grecque a poussé cette autonomie extrêmement loin. D'abord, elle peut jouer des dialectes, aspect strictement intransposable. Imaginez qu'en français, au lieu de le jour on puisse dire aussi bien, par exemple, lo jorn, qu'au lieu de la nuit, on puisse dire la nit, la notte, et que cela ne dépare point le vers, on aura une idée de la langue poétique grecque où les formes ioniennes, attiques, éoliennes, doriennes, servaient de base au langage écrit. Et si Homère emploie des datifs qui n'étaient peut-être déjà plus utilisés de son temps, quinze siècles plus tard on les utilisera encore. Cette fixité étonnante du langage artificiel explique les hésitations des érudits qui ne savent pas toujours, à quatre ou cinq siècles près, en quel temps écrivait tel poète. On a disputé sur l'époque de l'auteur d'Héro et Léandre, avec une incertitude dont nous aurions l'idée si

nous apprenions qu'on confond l'évêque Apollinaire, qui écrivait en grec, saint Sidoine Apollinaire qui écrivait en latin, et Guillaume Apollinaire, poète français du XXe *siècle. Si l'on découvre un poète inconnu en France, on saura tout de suite, faute de mieux, s'il vivait avant Ronsard ou après Mallarmé : une aussi rigoureuse assurance sera toujours discutée pour un poète grec.*

D'autre part, cette poésie fixée *est une poésie* formulaire. *En cela elle est proche de l'incantation, de la litanie, de l'oraison religieuse. On connaît les formules d'Homère : Achille aux pieds légers, l'Aurore aux doigts de rose. On les retrouve jusque dans Byzance, et ce sont elles, il n'en faut pas douter, qui donnent à la poésie grecque une part de son unité. Si la traduction ne peut évidemment donner une idée de la langue grecque, artificielle et composite, et si nous ne pouvons faire appel aux patois, qui détonneraient dans le français beaucoup plus que le dorien à côté du ionien, elle doit respecter l'unité formulaire, et ne pas craindre la monotonie.*

C'est aux poètes, en tout cas, qu'il faut maintenant laisser la place, ce sont eux qu'il faut écouter, dans leur chant contrasté et pourtant uni, et j'aurais voulu, dans ces traductions en noir et blanc d'une féerie dont le premier mérite est pourtant la couleur, avoir laissé passer au moins le mouvement, la grâce et la vie. Car c'est bien en définitive une cantate à la vie qu'ils organisent, aux démons nobles ou malicieux ou amers de la vie

*humaine, dont les dieux ne sont jamais que les spectateurs, à la rigueur les figurants. Les poètes grecs ont tout accepté de la vie, leurs vers ont été le filet dont les mailles ont retenu tous les trésors de la mer ; nous pouvons encore y sentir palpiter la respiration de ce qu'a ramené leur pêche miraculeuse. De leurs ports dorés, de leurs petites villes battues des vents au flanc des collines pierreuses, ils ont lancé leur barque sur cette mer pour laquelle ils ne sont jamais avares d'épithètes, la mer violette, la mer sans vendanges, ou la mer vineuse, et tout ce qu'ils ont écrit semble garder encore la puissante odeur de la salure. La mort elle-même fait partie de la vie, et le naufrage, et l'abordage, et la longue course, et la captivité, et l'amour bref ou long des filles que l'on rencontre dans le port. La Grèce n'a jamais cessé de proclamer la vérité unique d'*Antigone :

Nombreuses sont les merveilles du monde,
Mais la plus grande des merveilles reste l'homme.

R. B.

Novembre 1943, juillet 1944.

ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LA PRÉSENTE TRADUCTION

Il y a deux espèces de traductions : la traduction éloignante, *et la traduction* rapprochante. *Le type de la première est celle de Leconte de Lisle, qui hérisse ses noms propres de consonnes et les rend méconnaissables, et donne à ses Grecs un air prodigieusement barbare. A la seconde se sont voués la plupart des traducteurs de la tradition française, de la Renaissance au milieu du* XIX[e] *siècle. Il m'a semblé que c'était la bonne méthode, et qu'une vraie traduction nous offre un air de familiarité, et nous fait croire par instants (idéal impossible à maintenir) que le poète écrivait directement dans notre langue. J'ajoute que j'ai cru devoir aller plus loin encore que nos traducteurs classiques, qui écrivaient pour des temps cultivés et nourris de mythologie. La mythologie, les noms antiques, nous éloignent aujourd'hui de la magie poétique plus qu'ils ne nous en rapprochent. Il n'y a plus de pittoresque, comme le croyaient les romantiques, mais seulement de l'académisme à user des vocables anciens. Toutes les fois que je l'ai pu, on ne s'étonnera donc pas que j'aie dit Dieu au lieu de Zeus (quand cela ne dénaturait pas le texte), la Lune au lieu de Séléné, et que j'aie le moins possible encombré les poèmes des lyriques des prénoms de leurs petites amies. On trouve dans le texte Delphis, Zenophila, Heliodora, qui m'auraient paru bien gênants dans la traduction. Mais il va de soi qu'on n'a pas pour cela écarté Antigone, Andromaque ou Iphigénie.*

On affirme généralement qu'il est impossible de tra-

duire les poètes. Ce n'était pas l'opinion de Gœthe, qui prétendait au contraire que la poésie est la chose la plus essentiellement traduisible.

Je regrette qu'il n'ait pas développé ce paradoxe — à vrai dire, il lui est attribué, et je voudrais bien savoir où en est le texte exact. Pour ma part, comme M. de La Palisse, sans doute, qui est le plus grand critique militaire, politique, littéraire, etc., de tous les temps, je pense que la poésie est une chose difficile *à traduire.* Impossible *est un mot excessif. Notons, en tout cas, qu'un des éléments de la poésie est tout à fait apte à passer d'une langue à l'autre : c'est* l'image. *Une poésie fortement imagée, établie sur la comparaison et la métaphore (la Bible, Claudel), se traduit aisément. Dans tous les dialectes du monde, une certaine idée se lève en nous quand nous disons qu'une jeune fille est semblable à une rose. Un autre élément est aussi fort assimilable, et celui-ci tient au rythme, c'est le* parallélisme. *Beaucoup de poésies (primitives en particulier) sont fondées sur la répétition, l'analogie : tout cela passe fort bien. Ce qui ne passe nécessairement pas, c'est la poésie dont l'essence est* graphique, *picturale, lorsque les images qu'elle fait naître en nous ont leur origine dans l'écriture. Si un caractère chinois évoque à la fois pour le lecteur le vent et la mort, s'il signifie encore amandier en fleurs ou jeune fille en barque, sans compter quelque allusion à la troisième incarnation du défunt, il va de soi que l'Occidental n'en saura rien dans la transcription en caractères latins. Résignons-*

nous. Je ne parle ici que des poésies européennes, encore que je sois persuadé qu'on peut nous donner au moins quelques éléments des poésies d'Extrême-Orient.

Je crois que je connais deux textes qui délimitent admirablement les droits et les devoirs du traducteur de poèmes. L'un est de Paul Valéry, dans sa superbe préface à la traduction des poèmes de saint Jean de la Croix, par le R. P. Cyprien de la Nativité (un des chefs-d'œuvre inconnus de la poésie française). Il explique que le but du traducteur est de faire naître par une certaine cause l'effet produit par une autre cause (faire naître par la langue française, par exemple, l'effet produit par la langue espagnole). L'autre est de Gœthe, qui, dans ses « notes et commentaires pour aider à l'intelligence du Divan Oriental d'Occident », distingue trois sortes de traductions, dont « la suprême et la dernière tente d'identifier la version à l'original, de telle sorte qu'on puisse la prendre non pas à défaut, mais en lieu et place ». Ces principes, me semble-t-il, sont notre règle d'or. Ainsi arriverons-nous, comme le souhaitait Gœthe, à la suprême traduction qui nous fait prendre une réussite non à défaut, mais en lieu et place du texte primitif.

A cela, j'ajouterais volontiers un détail. La langue française, pour la première fois peut-être dans son histoire, commence, depuis quarante ans, à être propre à la traduction des poètes étrangers. Jusque-là, en effet,

on n'avait le choix qu'entre deux méthodes de traduction : la prose, ou le vers régulier. C'est la désarticulation du vers classique qui nous a mis en main un instrument incomparablement souple, tout à fait apte à une transposition en noir et blanc. Je sais bien que des tentatives antérieures avaient été faites : Baïf avait traduit les Psaumes *en « vers mesurés », et d'Aubigné aussi, et Turgot l'*Enéide. *Mais le « vers mesuré », dans une langue où l'accent tonique est d'une décevante monotonie, est une pure illusion. Voltaire avait fait quelques essais sur Shakespeare en* vers blancs. *C'est à cette grande hardiesse que se sont arrêtés les professeurs. Or le vers blanc français est, chose curieuse, plus monotone que le vers rimé. Le coup de gong de la rime met de la variété dans cette succession implacable de syllabes et permet une certaine liberté de coupes et de césures, tandis que, sans l'appui de la rime, l'oreille, pour percevoir l'alexandrin blanc, est obligée de le limiter à un dodécasyllabe rigoureux, bien partagé en deux. C'est l'erreur de base qui gâche la traduction de l'*Odyssée *par Victor Bérard : son texte est forcément plus monotone que celui d'Homère. Il me semble, au contraire, que le traducteur devra réhabiliter la rime (ou plutôt l'assonance), et qu'Homère, par exemple, aurait tout avantage à être traduit en versets d'inégale longueur, où l'on ne compterait pas les syllabes, mais où la rime viendrait assurer la monotonie épique qui est nécessaire.*

On a donc utilisé ici plusieurs instruments de traduc-

tion. Le verset claudélien rimé *(ou assonancé), celui qui a servi aux hymnes pieuses de Claudel, et à certains poèmes modernes de Cendrars, de Morand, etc., m'a paru l'instrument le meilleur pour traduire la* monotonie *avec assez de souplesse et de précision. Au lieu du* vers blanc *mécanique, le* verset rimé *ample, libre, avec ses rimes plates (parfois entrecroisées) donne l'impression de la régularité, la musique quasi grégorienne que produisent l'hexamètre ou le vers anapestique grec et l'alexandrin rimé français, et permet en même temps la plus grande précision. Il est aussi un instrument excellent pour traduire les Tragiques, et le serait à coup sûr pour Shakespeare. Il n'est pas besoin de dire qu'il permet une fidélité littéraire aussi grande que la prose.*

Le vers régulier, *alexandrin ou décasyllabe, est souvent beaucoup plus facile à faire coïncider avec la fidélité qu'on ne croit. On parle ici du* vers régulier libéré, *où la rime s'assouplit en assonance, parfois disparaît (le plus rarement possible) et s'accommode, bien entendu, des couples singulier-pluriel, féminin-masculin, et des alternances les moins fixées.*

J'ai tenté quelquefois le vers de seize syllabes, *là où le verset m'a paru trop dépourvu de musique propre pour des poèmes qui ne sont pas si éloignés de la chanson, et où pourtant l'alexandrin était trop pauvre. Dans le* vers de seize syllabes, *coupé en deux, je me suis permis la non-élision des féminines à la césure, que je trouve gênante dans l'alexandrin.*

Pour tout ce qui est chanson, poésie lyrique, etc., j'ai

*utilisé le plus possible l'*octosyllabe *classique, le* vers de cinq, six ou sept pieds, *etc. Dans les chœurs, ou chez Pindare, il m'a paru qu'on pouvait se servir des rythmes mêlés, de l'*alexandrin *à l'*octosyllabe, *suivant la technique des odes classiques. Là encore, j'ai été étonné de voir que la fidélité y trouve son compte.*

Par jeu, j'ai traduit le poète Hérondas en alexandrins à élisions, *comme les vers des chansonniers montmartrois, et les fables ésopiques versifiées en* vers libres *à la manière de La Fontaine et de Florian (toujours avec les mêmes infidélités de surcroît aux lois de l'alternance et des rimes).*

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE GRECQUE

L'ILIADE

*Au commencement de la poésie de notre race, il y a Homère. Depuis trois mille ans, tous les poètes de l'Europe s'abreuvent à cette source inépuisable, et les recherches les plus éloignées du classicisme, comme celles de James Joyce, s'abritent encore sous son nom. Les anciens l'appelaient le Père. On sait qu'aucun détail de sa vie n'est connu, ni même exactement l'époque où il composa ses poèmes. Ces derniers, on a voulu qu'ils fussent nés du hasard, du génie inconscient des peuples ioniens. Puis, on a rendu à un auteur mystérieux, sur lequel, bien sûr, se sont greffées des augmentations, des interpolations, le noyau de chacun d'eux. L'*Iliade *est le plus ancien. Rien ne nous dit qu'elle ait été composée par l'homme qui fit l'*Odyssée, *et dont la légende faisait un aveugle. Rien ne nous dit le contraire non plus. Elle doit dater du neuvième siècle avant notre ère, et c'est pour les modernes un ouvrage inégal. Ennuyeux d'abord, il ne faut pas craindre de le dire. D'une terrible monotonie dans ses combats continuels et fastidieux entre guerriers troyens et guerriers grecs autour de Troie, la dixième année du siège. Des bagarres sans arrêt, des décervelages et des étripements, comme dans Rabelais et dans le* Guignol's band *de Céline. Mais l'œuvre est toujours sauvée par sa langue unique, la splendeur sauvage des amples comparaisons qui y éclatent à chaque instant, la bouffée d'air naturel qui s'insinue soudain entre ces batailles et ces confabulations de divinités. Mais il y a Hector, le plus touchant des héros de l'*Iliade, *les scènes immortelles avec Andromaque, la supplication inouïe de Priam. Pas un chant où, à travers la monotonie épique, qui fixe dès à présent*

pour vingt siècles de littérature grecque et byzantine la forme et jusqu'au langage de toute épopée, pas un chant où n'éclate quelque splendide trouvaille. Toute la poésie grecque sort de là. Oui, vraiment, celui qu'on nommait le Poète tout court, comme on nommait son livre la Poésie, reste le Père.

OUVERTURE DE L'ILIADE

Déesse, chante la colère d'Achille, le fils de Pélée, la colère détestable,
Celle qui a valu aux Grecs des souffrances incalculables,
Celle qui a jeté de tant de héros les âmes nobles à la mort,
Et qui aux chiens et à la foule des oiseaux a jeté en pâture leurs corps.
Et le dessein de Dieu allait s'accomplissant.

ABEILLES

De même que l'on voit les abeilles en tribus nombreuses,
Se presser à flots renouvelés et sortir d'une roche creuse,

Et former une grappe voletante au-dessus des fleurs du printemps,
Tandis qu'une foule d'autres planent ici et là en même temps,
De même les tribus sans nombre quittent les bâtiments et les baraques,
Et viennent se masser en avant du déclive rivage,
Pour prendre part à l'assemblée.

OISEAUX, MOUCHES ET CHÈVRES

De même que l'on voit, en troupes sans nombre, les oiseaux ailés,
Les oies, ou les grues, ou les cygnes dont le col est allongé,
Sur les deux rives du Caystre, dans les prés d'Asie,
Battre orgueilleusement des plumes et voleter là ou ici,
Et se bousculer en criant, et faire retentir la plaine de crissements,
De même les tribus sans nombre quittent les baraques et les bâtiments,
Et se répandent dans la plaine du Scamandre, et le sol résonne
Terriblement sous le pas des chevaux et sous le pas des hommes.

Elles font halte dans les prés que le Scamandre a couverts de fleurs,
Et elles sont innombrables, comme au printemps les feuilles et les fleurs.
De même que l'on voit, en troupes sans nombre, les mouches serrées
Voleter à travers les étables où les brebis sont entassées,
A la saison du printemps, lorsque le lait remplit les seaux,
De même devant les Troyens, les Grecs chevelus ont croisé les faisceaux,
Installés dans la plaine, et c'est de bataille et de mort qu'ils rêvent.
Et de même que les chevriers qui mènent de vastes troupeaux de chèvres
N'ont pas de peine à reformer chacun le leur lorsqu'ils se sont mélangés en pâturant,
De même les chefs ici et là n'ont pas de peine à mettre leurs hommes en rang.

VANNEURS

De même que l'on voit le vent emporter la balle du blé sur les aires sacrées,
Le jour où les vanneurs sont au travail, et où la blonde divinité

Se sert du souffle vif des brises pour trier la balle et le grain,
De même les Grecs émergent, le haut du corps tout blanc sous le cyclone de poussière
Que vers le ciel de bronze les sabots des chevaux font lever en frappant la terre,
Et déjà la mêlée recommence, et les conducteurs de chars ont rebroussé chemin.

HECTOR ET ANDROMAQUE

Hector sourit, et regarde en silence son fils,
Mais Andromaque pleure, et elle s'arrête auprès de lui,
Elle lui prend la main, lui parle, et elle dit :
— « Mon pauvre fou, c'est ton ardeur qui te perdra, est-ce que tu n'as pas pitié
Et de ton enfant qui est si petit, et de moi qui demain serai veuve et de toi privée ?
Car les Grecs vont se jeter en masse contre toi,
Et ils vont bientôt te tuer, et je ne t'aurai plus, moi !
Et il vaudrait mieux pour moi descendre sous la terre,
Car si tu accomplis ton destin, je n'aurai plus de réconfort, mais la misère.
Vois, j'ai déjà perdu mon père et ma mère adorée.
Hector, tu es pour moi mon père et ma mère adorée.
Autant qu'un jeune amant, tu es aussi mon frère.

Va, aie pitié de moi, pour un coup, reste sur la muraille tutélaire.
Ne fais pas de ta femme une veuve et de ton fils un orphelin.
Arrête près du figuier sauvage l'armée des tiens.
C'est là que trois fois les meilleurs chefs assaillants sont venus tâter le front,
Les deux Ajax, et Idoménée à l'illustre renom,
Et les Atrides, et le valeureux fils de Tydée,
Soit que quelqu'un, bien inspiré, leur en ait donné l'idée,
Soit qu'ils y aient été poussés et commandés par leur propre inspiration. »
Le grand Hector au casque étincelant répond :
— « Ma femme, comme toi, je songe à tout cela, mais j'ai honte terriblement,
En face des Troyens et des Troyennes aux longs vêtements,
A l'idée de demeurer comme un lâche loin de la bataille.
Ah ! ce n'est pas à cette abstention que me pousse mon cœur, ah ! j'ai appris à être brave
En tous temps, et à me battre au premier rang de l'armée troyenne,
Pour gagner une immense gloire à mon père et à moi-même !
Sans doute, je le sais en mon âme et mon cœur,

Le jour viendra pour la sainte Ilion où il faudra bien qu'elle meure,
Avec Priam aussi, et le peuple de Priam à la bonne pique.
Mais ce n'est pas tant pour les Troyens que mon esprit à l'angoisse s'applique,
Ni pour Hécube même, ni pour Priam mon souverain seigneur,
Ni pour mes frères qui sont nombreux et qui ont un grand cœur,
Et qui pourront tomber dans la poussière sous les coups de nos ennemis détestés.
Mais c'est pour toi, c'est pour le jour où quelque Grec à la cotte bronzée
T'emmènera, pleurante, et t'enlèvera la lumière des hommes libres !
Alors, tissant la toile pour autrui, dans Argos on te verra peut-être vivre,
Tu porteras peut-être l'eau de la source Messeïs, ou l'eau de la source Hypérée,
Tu souffriras sous mille chaînes, et sur toi pèsera la brutale destinée.
Et un jour, on dira, en te voyant mouillée de pleurs :
— C'est la femme d'Hector, qui au combat était le meilleur,
Parmi les Troyens dompteurs de cavales, au temps de la guerre de Troie !

Voilà ce qu'on dira, et ce sera une douleur nouvelle pour toi
D'avoir perdu l'homme capable seul d'éloigner le jour de l'esclavage.
Ah ! que je meure plutôt, que la terre soit répandue sur moi,
Avant que j'entende tes cris et que je te voie traînée au servage ! »
L'illustre Hector parle, et à son fils il tend les mains.
Mais l'enfant se détourne en criant, il se rejette sur le sein
De sa nourrice à la belle ceinture, il a peur à l'aspect de son père.
Il s'effraie de l'armure de bronze, il s'effraie du panache et de la crinière
Qui remue épouvantablement au sommet du casque du guerrier.
Et son père du coup éclata de rire, et sa mère adorée.
Du front l'illustre Hector tira son casque alors,
Il le mit sur le sol, éblouissant encore.
Et puis, il prit son fils, il l'embrassa, il le berça entre ses bras,
Et il pria le Dieu suprême et les autres dieux, et il parla :
« O Zeus, et vous tous, autres dieux, permettez qu'un jour cet enfant qui est mien

Soit entre tous respecté, comme je l'ai été, entre les Troyens,
Que sa force soit bonne, et que son règne sur Ilion soit prospère,
Et qu'on dise un jour de lui : « Il est encore meilleur que n'était son père »,
Lorsqu'il retournera du front, et faites que de l'ennemi qu'il aura tué
Il puisse rapporter les dépouilles en sang, et que sa mère en ait le cœur satisfait ! »
Il dit, il met l'enfant dans les bras de sa femme.
Elle le prend sur son sein parfumé, et elle rit à travers ses larmes.
Son mari la regarde alors, il a pitié.
Il lui parle, et il dit, sans cesser de la caresser :
« Pauvre folle, allons, que ton cœur ne soit pas ainsi angoissé !
Personne ne peut me jeter en pâture à la mort avant l'heure fixée.
Qu'il soit lâche ou qu'il soit brave, crois-moi, aucun homme n'a la puissance
D'échapper à sa destinée, à dater du jour de sa naissance.
Va, rentre à la maison, et songe à ce que tu as à faire comme travail,
Au métier, à la quenouille, aux servantes à qui il faut aussi faire faire leur travail.

Pour tous les hommes, maintenant, la grande affaire, c'est le combat,
Pour tous les hommes qui sont nés à Ilion, et surtout pour moi. »

NOCTURNE

Les Troyens délient leurs chevaux en sueur de leur attelage,
Puis, avec des courroies chacun auprès de son char ils les attachent.
Ils amènent de la ville des bœufs et de gros moutons,
En grande hâte, et prennent du vin doux et du pain dans leurs maisons.
Ils prennent aussi des charges de bois pour en faire des fagots,
Et ils offrent aux Immortels des hécatombes sans défaut.
Et bientôt les vents portent jusqu'au ciel l'odeur de la graisse qui monte de la plaine.
Mais les dieux bienheureux ne veulent pas prendre leur part de l'offrande humaine,
Car envers la sainte Ilion leur cœur à la haine s'applique
Et envers Priam aussi, et le peuple de Priam à la bonne pique.
Après quoi les Troyens s'installent pleins d'orgueil pour passer la nuit

Sur le champ de bataille, et le bivouac de mille feux reluit.
Ainsi, au ciel, autour de la lune brillante,
Les jours où l'air n'a point de vent, brûlent les étoiles étincelantes.
Brusquement toutes les cimes se découvrent, et les caps escarpés et les vallées,
Et l'air immense à travers le ciel s'est déchiré.
Toutes les étoiles resplendissent, et le berger se sent le cœur gonflé de joie.
Ainsi, entre la flotte et le cours du Xanthe l'on voit
Luire les feux qu'ont devant la ville allumés les soldats troyens.
Mille feux brûlent à travers la plaine, et autour de chacun,
Autour de chacune de ces lumières de feu qui brûlent, cinquante hommes sont accroupis les uns sur les autres.
Leurs chevaux se tiennent debout et mangent l'orge blanche et l'épeautre,
Et ils attendent près de leurs chars la montée de l'aube au trône d'or.

L'AMERTUME D'ACHILLE

— « Fils de Laërte, descendant du bon Dieu, Ulysse qui es si malin,

Je dois vous signifier la chose une bonne fois à la fin.
C'est comme cela que j'entends la faire et c'est comme ça qu'elle se fera.
Et vous n'aurez pas ainsi à roucouler l'un après l'autre, assis devant moi.
Je ne peux pas plus souffrir que l'Empire de la mort ou ses portes
Celui qui a une chose dans le cœur et qui sur ses lèvres en a une autre.
Je m'en vais vous dire, moi, ce qui me semble tout à fait bon,
Et je ne crois pas que je me laisse convaincre par le fils d'Atrée, par Agamemnon.
Les autres Grecs n'y pourront rien non plus, et je vois trop bien qu'on ne récolte aucune gratitude
Quand on se bat avec l'ennemi sans trêve et sans lassitude.
Qu'on reste chez soi ou qu'on bagarre de tout son cœur, c'est le même résultat,
Et le lâche et le vaillant sont estimés au même poids.
Celui qui ne fait rien et celui qui en fait beaucoup, tous les deux pour finir ils meurent.
Qu'est-ce qui me revient à la fin d'en avoir vu de toutes les couleurs ?
D'avoir chaque jour joué ma vie dans la bataille ?
Je suis comme un oiseau qui, tout ce qu'il trouve, vaille que vaille,

L'offre à ses petits encore sans plumes, au hasard de la becquée.
J'ai passé, moi, d'incalculables nuits, sans sommeiller,
J'ai traversé des jours sanglants à faire la guerre contre d'autres hommes,
Je me suis battu contre eux afin de prendre les femmes de ces hommes.
Avec mes bâtiments, je suis allé ravager douze villes humaines.
Et sur la terre ferme, j'en compte encore onze, que j'ai prises dans la riche province troyenne.
A toutes ces villes, j'ai ravi des trésors innombrables et éclatants,
Et j'allais les apporter à Agamemnon, le fils d'Atrée, en présents.
Lui, il avait son cantonnement, près des avisos, à l'arrière des coups,
Il prenait, il distribuait un peu, et il gardait beaucoup.
Aux chefs, aux rois, il accordait aussi des parts d'honneur.
Ils les ont toujours, eux, mais à moi, à moi tout seul parmi les Grecs et les seigneurs,
Il a pris ma part, il a gardé ma femme bien douce, ah ! qu'il couche avec elle,
Et qu'il y prenne son plaisir ! mais pourquoi alors les Grecs aux Troyens ont-ils cherché querelle ?
Pourquoi, lui, le fils d'Atrée, a-t-il réuni et amené tout un peuple jusqu'ici ?

Est-ce que ce n'est pas pour Hélène aux beaux cheveux que nous sommes ici ?
Est-ce que les fils d'Atrée sont tout seuls au monde à aimer leurs femmes ?
Mais tout homme qui a du cœur et de la cervelle aime sa femme !
Et il lui donne sa protection ! Et moi, cette femme-là,
Je l'aimais du fond de mon cœur, toute captive qu'elle soit !
Il me l'a arrachée des mains, elle qui était ma part d'honneur, et il m'a blousé.
Qu'il ne cherche pas à me persuader, je ne l'écouterai pas, je le connais ! . . .
Désormais, c'est moi qui refuse de me battre avec Hector descendant des dieux.
Demain, je ferai un sacrifice à Zeus et aux autres dieux,
Et je ferai tirer les bâtiments à la mer, et, la cargaison embarquée,
Tu verras, si tu le veux, et si la chose peut t'intéresser,
Au petit jour mes bâtiments prendre la mer à travers les détroits poissonneux,
Et dans chaque bateau, les gars seront des rameurs vigoureux.
Et si l'illustre Ébranleur de la terre nous accorde une bonne traversée,
Sous trois jours, je puis être chez moi, dans ma patrie bien cultivée !

J'ai laissé là-bas, quand pour mon malheur je suis venu ici, des richesses en nombre.
J'y ajouterai maintenant et l'or, et le bronze sombre,
Et les captives à la belle ceinture, et le fer gris,
Tout ce que j'emporte, et qui a été mon butin ici.
Il n'y a que ma part d'honneur, que celui qui me l'avait donnée,
Le roi Agamemnon, m'a reprise, afin de m'outrager ! ...
Va, il n'est rien pour moi qui soit aussi précieux que la vie,
Même pas les richesses de Troie, la bonne ville,
Celles qu'elle avait pendant la paix, avant que les garçons de Grèce ne soient arrivés ...
Les bœufs, les moutons gras, cela s'enlève au marché,
Les trépieds, les chevaux aux crins blonds, cela s'achète comme on veut,
Mais la vie d'un homme, cela ne se retrouve pas, et cela ne peut
S'enlever ou s'acheter, le jour qu'elle est sortie de l'enclos de ses dents. »

L'ÉTALON

De même qu'un cheval immobilisé, gavé d'orge dans son auge,

Rompt son attache et soudain à travers la plaine
bruyamment galope,
Habitué à se baigner dans les belles eaux de la rivière,
Il se pavane, il porte haut la tête, et sa crinière
Voltige sur ses épaules, et il est sûr d'être fort et éclatant,
Et ses jarrets rapides l'emportent vers les lieux familiers
où paissent les juments.
De même Hector excite ses conducteurs de chars, et il
remue
Avec fougue ses jambes et ses genoux, dès que la voix
du dieu a été entendue.

LES LOUPS

Achille cependant s'en va, de baraque en baraque, auprès
de tous,
Sous chaque tente, faire prendre les armes à ses
hommes. On dirait des loups,
Des loups mangeurs de viande, le cœur plein d'une
vaillance inconnue,
Qui dans la montagne déchirent et dévorent un grand
cerf au front cornu.
Et leurs joues à tous sont rouges du sang qu'ils ont pu
boire,
Et ils s'en vont en bandes au bord de la source à l'eau
noire,

Et ils lapent de leur langue mince la surface de l'eau noire,
Et ils bavent le sang du meurtre, et leur cœur demeure intrépide,
Même si leur ventre sous leur poitrine est oppressé.
Ainsi les guides et les chefs se sont empressés
Autour du vaillant écuyer du fils d'Éaque aux pieds rapides.
Au milieu d'eux se tient Achille avec fierté,
Stimulant les chevaux et les soldats sous le bouclier.

BATAILLE

Ils se battent, pareils à des flammes, et nul ne pourrait affirmer
Si le soleil, ou la lune, continuent à exister.
Sur le champ de bataille des brouillards sont montés et ils recouvrent encore
Tous les héros qui entourent le corps de Patrocle qui est mort.
Mais les autres Troyens, les autres Grecs aux belles jambières,
Ils se battent sans obstacle sous le ciel, et la lumière est claire,

Le soleil est perçant, sans brume sur toute la terre et
sur les monts,
Et on se bat, et on fait la pause de moment en moment.

ACHILLE PLEURE PATROCLE

— « Oui, ma mère, je sais qu'il a fait tout ce que j'ai
demandé, le dieu Olympien,
Mais à quoi est-ce que cela me sert ? maintenant qu'il
est mort, l'ami qui était mien,
Mon Patrocle, celui qui de tous les compagnons m'était
le plus cher,
Ah ! aussi cher que ma tête ! Je l'ai perdu, Hector l'a
immolé dans la poussière,
Il l'a dépouillé de ses belles armes, de ses armes
merveilleuses à contempler ! . . .
Que je meure donc tout de suite, s'il est écrit que je
ne puis porter
Secours à mon ami qui a été tué, qui a été tué loin de
la terre où étaient les siens,
Et qui ne m'a pas trouvé pour que dans le malheur je
fusse son soutien !
Aujourd'hui donc, il est clair que je ne reverrai pas les
rives de ma patrie,
Pas plus que je n'ai su être la lumière du salut pour
Patrocle ou pour mes amis,

Pour aucun de ceux des miens que le divin Hector a abattus par centaines,
Tandis que moi, je me tenais inactif près des bâtiments, poids inutile sur la plaine,
Moi qu'aucun Grec pourtant, dans sa cotte de bronze, n'égale dans la bagarre,
Même si quelques-uns sont meilleurs que moi dans les palabres !
Aujourd'hui donc, j'irai jusqu'à ce que je tienne le meurtrier d'une tête si chère,
Je tuerai Hector, et la mort, ensuite, je la recevrai,
Le jour où Zeus et les autres dieux immortels voudront bien me la donner. »

ÉLOGE DE L'INTENDANCE

Il n'est pas de soldat qui soit capable d'affronter la bagarre,
Tout un jour, jusqu'au coucher du soleil, s'il n'a pas touché sa part.
Du désir de se battre tout son cœur a beau brûler,
Ses membres malgré lui deviennent lourds, et la soif et la faim l'ont oppressé,
Et quand il marche, il se sent bien gêné dans ses genoux !

Tandis que le soldat qui s'est bien rassasié de viande et qui a bu son coup,
Il est capable de se battre tout un jour contre les soldats ennemis.
Il garde dans sa poitrine un cœur qui n'a pas frémi,
Et ses membres ne sont pas fatigués avant l'heure de la trêve que tous ont consentie.

ACHILLE AU COMBAT

De même qu'un prodigieux incendie fait rage à travers les vallées profondes,
Dans la montagne desséchée, alors brûle la forêt profonde,
Et le vent pousse en tous sens et fait tournoyer le feu,
De même en tous sens bondit Achille, lance au poing, pareil à un dieu.
Il se rue sur les cadavres, et la terre noire est inondée de sang.
De même que l'on attelle des bœufs au front puissant
Afin de fouler l'orge blanche dans l'aire bien construite,
Et pour que sous les pas des bœufs mugissants le grain se dépouille vite,
De même, sous Achille au cœur fier, les chevaux aux sabots épais

Écrasent à la fois les morts et leurs boucliers.
L'essieu sous le siège et les rebords autour sont souillés de sang partout,
Il jaillit en éclaboussures sous les sabots des chevaux et sous les jantes des roues.
Le fils de Pélée brûle de conquérir la glorieuse renommée
Et une poussière sanglante souille ses mains redoutées.

PRIAM SUPPLIE HECTOR

— « Hector, mon enfant chéri, crois-moi et n'attends pas cet homme,
Tout seul, loin de tous les autres, et ne jette pas un défi à ton destin en somme,
Car tu seras vaincu par le fils de Pélée, qui est tellement plus fort que toi !
Ah ! le cruel ! si les dieux pouvaient l'aimer comme je l'aime, moi,
Les chiens et les vautours le mangeraient, sur le sol étendu !
Et par l'atroce chagrin mon cœur enfin ne serait plus tordu.
Il m'a pris tant de garçons, il m'a vidé de tant de garçons braves,

Qu'il m'a tués, ou qu'il m'a vendus dans les comptoirs des îles lointaines comme esclaves ! . . .
Aie pitié de moi, pauvre vieux, avec encore un peu de jugement,
Pauvre malheureux que Dieu va faire périr, après que j'ai vu beaucoup de tourments,
Sous un destin affreux, au seuil même de la décrépitude :
Mes fils agonisants, mes filles traînées dans la servitude,
Mes chambres ravagées, mes petits-enfants qui ne parlent pas encore
Jetés par terre dans l'abomination de la mort,
Et mes brus enlevées dans les bras maudits des garçons de Grèce.
Et pour finir, moi-même, les chiens carnassiers me mettront en pièces,
Au seuil des premières portes, dès que le bronze aigu de la flèche ou de l'épée
Aura hors de mes membres mon cœur arraché !
Oui, ces chiens que je nourrissais à ma table, dans mon palais, pour monter la garde sur ma maison,
Et qui, après avoir humé mon sang, dans mon vestibule s'étendront,
La rage dans le cœur. Tout est beau chez le jeune soldat
Percé par le bronze aigu, tué dans le combat.
Sur un jeune cadavre, tout a de la grâce, quoi que ce soit que l'on regarde.
Mais si la tête est blanche et si blanche est la barbe,

Et si les chiens insultent les parties honteuses d'un vieillard massacré,
Ah ! rien ne peut être plus pitoyable aux yeux des humains infortunés ! »

LAMENTO D'ANDROMAQUE

— « Maintenant te voilà qui t'en vas vers la mort et ses demeures creuses,
Et tu me laisses sous le deuil affreux, et dans ta maison comme une veuve !
Notre enfant est pourtant encore si petit,
Que tous les deux, pauvres de nous, au monde un jour nous avons mis.
Ni toi pour lui, ni lui pour toi, vous ne serez un secours jamais, puisque tu es mort.
Et s'il échappe à la lamentable guerre grecque encore,
L'avenir ne sera pour lui que peine et que douleur,
Et les champs qu'il possède seront la proie des ravisseurs.
Le jour qui fait un enfant orphelin le prive des amis de son âge,
Il baisse la tête devant tous, et ses joues sont mouillées de larmes.
Il va trouver les amis de son père, quand il n'a plus d'argent,
Il tire l'un par son manteau, l'autre par son vêtement.

Ceux qui ont pitié lui tendent un instant la coupe pour se désaltérer,
Mais le temps d'y tremper les lèvres, même pas de se mouiller le palais.
Celui qui a un père et une mère l'écarte du festin brutalement,
En le frappant avec les poings, et avec des mots insultants :
— Allons, file, ton père ne fait pas partie des invités !
Et, quand il pleure, il n'a plus que sa mère, qui est veuve, pour le consoler.
Mon petit, lui qui sur les genoux de son père
Ne mangeait que la moelle et que l'opulente graisse des moutons, naguère...
Puis, quand le sommeil le prenait, quand il avait fini de s'amuser,
Il s'endormait au lit, dans les bras de la nourrice qui le portait,
Sur une couche bien douce, le cœur gavé de bons morceaux !
Aujourd'hui, il n'a plus son père, il n'attend plus que mille maux.
Lui que les Troyens appelaient le petit Roi de la cité,
Tant que c'était toi tout seul qui protégeais leurs portes et leurs hauts murs fortifiés...
Et maintenant, auprès des coques de bateaux, et loin des tiens,

Les vers grouillants, après que se seront repus les chiens,
Vont dévorer ton cadavre nu, alors qu'il y a dans ton palais tes vêtements,
Tissés par la main des femmes, ah ! si légers et si charmants !
Mais je veux les livrer tous à l'ardeur du feu,
Cela ne te servira à rien, puisque tu ne dois pas reposer vêtu d'eux,
Mais au moins ils te rendront gloire devant les Troyens et les Troyennes. »
Ainsi dit-elle en gémissant, et les plaintes des femmes répondaient aux siennes.

PRIAM AUX PIEDS D'ACHILLE

Personne n'a vu entrer le grand Priam, il s'arrête auprès d'Achille,
Il lui prend les genoux dans ses mains, il lui embrasse les mains,
Ces terribles mains tueuses d'hommes qui ont tué tant des fils qui étaient siens !
De même un homme qui a lourdement péché, et qui est devenu un assassin sur sa propre terre,
Arrive un jour en exil sur une terre étrangère,
Dans la maison d'un homme riche, alors la stupeur écarquille tous les yeux.

La même stupeur saisit Achille quand il voit Priam semblable aux dieux,
Tous échangent des regards, la même stupeur saisit tous les assistants,
Et Priam fait sa supplication à Achille en lui disant :
— « Souviens-toi de ton père, Achille semblable aux dieux.
Il a mon âge, il est comme moi sur le seuil maudit où sont les vieux.
Il est entouré de voisins qui le tracassent sans doute sans cesse
Et personne n'est auprès de lui pour écarter le malheur et la détresse.
Mais il a du moins, lui, cette joie dans son cœur
Qu'on lui parle de toi comme d'un vivant, et il compte à toute heure
Qu'il va voir son fils bien-aimé revenir du front de Troie.
Mon malheur à moi est total, à moi qui ai donné le jour dans la large Troie
A tant de héros, et je songe qu'aucun d'eux ne m'a été laissé à moi !
Ils étaient cinquante, le jour où les garçons de Grèce ont débarqué.
J'en avais dix-neuf qui du même sein étaient nés,
Et le reste m'avait été donné par les autres femmes de ma maison royale.

Les genoux de presque tous ont été brisés par la guerre brutale.
Le seul qui me restait, pour protéger la ville et les siens,
Tu me l'as tué hier, au service du sol qui était le sien :
C'était Hector. Et maintenant, me voici, auprès des bâtiments de l'invasion,
Je viens te le racheter, et je t'apporte une immense rançon.
Va, respecte les dieux, Achille, songe à ton père à toi,
Et moi qui ai plus de droit à la pitié que lui, prends pitié de moi.
Car j'ai osé ce que nul humain n'a encore osé ici-bas cependant,
J'ai porté à mes lèvres la main de l'homme qui avait tué mes enfants. »
Il dit, et il donne envie à Achille de pleurer sur son père lointain.
Achille prend la main du vieillard, il écarte avec douceur cette main.
Tous les deux se souviennent, et l'un pleure sur celui qui fut un tueur d'hommes, sur Hector,
Il pleure longuement, et il se tasse aux pieds d'Achille encore.
Et Achille cependant pleure sur son père, et par moments pleure
Aussi sur Patrocle, et leurs plaintes s'élèvent à travers la demeure.

Mais le divin Achille est maintenant rassasié de sanglots.
Le désir en quitte ses membres et son cœur bientôt.
Brusquement il s'est levé de son siège, il a mis le vieillard debout de sa main,
Et ce front blanc, et cette barbe blanche, il les plaint.
Puis, prenant la parole, il dit ces mots ailés :
— « Malheureux ! dans ton cœur que de peines tu as endurées,
Comment as-tu osé venir tout seul jusqu'aux lignes grecques et à nos bâtiments,
Voir de tes yeux l'homme qui t'a tué tant de héros et tant d'enfants ?
Certes, je crois vraiment que tu as un cœur d'acier.
Mais allons, sur ce siège, il faut que tu t'asseyes,
Laissons dormir la douleur dans notre âme, quel que soit notre chagrin.
Aux plaintes qui glacent les cœurs on ne gagne rien.
Tel est le destin que les dieux ont tissé pour les mortels malheureux,
Vivre dans le chagrin, pendant qu'ils n'ont pas de soucis, eux !
Deux jarres sont plantées dans le sol du destin.
L'une est pour nos malheurs, et l'autre pour nos biens.
Le dieu lanceur du tonnerre fait son petit mélange pour chacun,
On tombera un jour sur le malheur, et le bonheur viendra demain.

Mais de celui à qui il ne donne que misères, il fait un être méprisable,
Que la faim dévorante poursuit à travers les espaces incalculables,
Et il erre dans le mépris des hommes et des divinités.
C'est ainsi que les dieux ont fait de beaux présents à mon père Pélée,
Dès le jour qu'il naquit : il surpassait tous les autres humains
Par son bonheur, par ses richesses, il commandait au peuple myrmidonien,
Il était mortel, et les dieux lui avaient accordé pour épouse une déesse.
Eh bien ! pourtant, à lui aussi, les dieux ont apporté un jour la détresse.
Dans son palais, il n'a pas donné le jour à des fils qui lui succéderaient.
Il n'a engendré qu'un enfant, à mourir avant l'heure condamné.
Et je ne suis pas là pour soigner sa vieillesse, mais je suis loin de ma patrie,
Je reste là, dans la terre troyenne, à te faire mal à toi et à tes fils.
Et toi aussi, vieillard, nous le savons bien, que tu as été heureux naguère !
Dans tout le pays que limite Lesbos, île du héros Makar, du côté de la mer,

Et plus loin la Phrygie et l'Hellespont qui à l'infini s'étend,
Tu l'emportais sur tous, vieillard, par tes richesses et tes enfants.
Et voici que les fils du ciel ont amené le malheur sur toi :
Partout, tout autour de ta ville, des tueries d'hommes et des combats !
Va, endure ton destin, ne te plains pas sans arrêt dans ton cœur.
Tu n'y gagneras rien, sur ton fils à verser des pleurs.
Mais au lieu de le ressusciter, tu risques d'attirer sur toi de nouveaux malheurs. »
Le vieux Priam alors, pareil aux dieux, répond :
— « Enfant des dieux, ne me fais pas asseoir sur un siège tandis que mon Hector,
Sans que nul s'en soucie, est étendu là, dans la baraque encore ;
Ah ! plutôt, rends-le-moi sans délai afin que de mes yeux je le voie,
Et prends pour cela la riche rançon que nous avons apportée pour toi.
Puisses-tu en jouir, puisses-tu rentrer dans ta terre paternelle,
Toi qui as commencé par ne pas me tuer et me laisser voir la lumière du soleil ! »
Achille aux pieds légers le dévisage, et dit :

— « Maintenant, vieillard, ne va pas me mettre en colère.
Je songeais déjà à te rendre Hector depuis que de Dieu est venue à moi une messagère,
La mère à qui je dois le jour, la fille du Vieux de l'Océan.
Priam, je ne m'y trompe pas, ma raison me suffit et je comprends
Que c'est un dieu qui t'a conduit lui-même aux avisos de Grèce.
Aucun homme sans cela n'oserait, même dans la pleine force de la jeunesse,
Venir jusqu'à ce camp, où personne n'échapperait à nos postes
Et où personne ne déplacerait aisément la barre qui ferme ma porte.
Allons, tais-toi, et n'irrite pas ma colère davantage au moment où je suis dans le chagrin.
Sinon, vieillard, je pourrais bien te refuser l'accès de la baraque où je me tiens,
Tout suppliant que tu sois, et violer ainsi les ordres divins. »
Il dit, et le vieillard prend peur et obéit.
Cependant le fils de Pélée bondit comme un lion hors de son logis,
Il n'est pas seul, il a avec lui ses deux écuyers,
Le héros Automédon, et Alkimos, qui est son préféré,

Celui qu'il aime le mieux parmi ses compagnons depuis que Patrocle est mort.
Ils détellent du joug les chevaux et les mules qui y sont encore,
Ils font entrer le bon crieur qui sert le vieillard,
Ils lui donnent un siège, et ils commencent à enlever du char,
Du char aux belles roues, l'immense rançon prévue pour la tête d'Hector.
Mais ils laissent pourtant deux pièces de lin, et une tunique bien tissée encore.
Achille veut en envelopper le mort quand il le rendra pour qu'on le ramène chez lui.
Il appelle les captives, il leur ordonne de le laver et de le parfumer,
Mais d'abord il l'emporte à l'écart, afin que Priam ne voie pas son fils,
Car il ne pourrait plus dominer sa colère dans son âme affligée
S'il voyait son enfant, et Achille en son cher cœur pourrait s'exaspérer,
Et tuer le vieillard, et violer ainsi les ordres divins.
Lorsque les captives l'ont bien lavé, et qu'avec les huiles elles l'ont oint,
Lorsqu'elles l'ont enveloppé de la tunique et d'une belle pièce de lin,

C'est Achille lui-même qui le soulève et qui le dépose sur un lit,
Que ses compagnons portent ensuite sur le chariot poli.
Achille alors sanglote, invoque son ami :
— « Ne sois pas fâché contre moi, Patrocle, si au fond du pays des morts,
Tu apprends que j'ai rendu à son cher père le divin Hector.
Il m'a offert pour cela une rançon honorable,
Et je t'en donnerai, à toi aussi, la part qui est convenable. »

L'ODYSSÉE

Le second des grands poèmes homériques est un merveilleux roman d'aventures maritimes et de hâbleries, les Mille et Une Nuits *racontées sur le Vieux-Port. Victor Bérard, qui a consacré sa vie au chef-d'œuvre méditerranéen, en a mis en valeur à tout jamais la précision géographique, l'aspect de drame, la civilisation déjà si raffinée. Il y distinguait trois « Poèmes »,* Le Voyage de Télémaque, Les Récits chez Alkinoos *qui serait le plus ancien, et* La Vengeance d'Ulysse *pour lequel il est trop sévère, car il y a là des morceaux admirables. Grâce à ses travaux prodigieux, nous comprenons mieux et d'une part cette odeur marine qui monte de ces vers, et d'autre part leur aspect fantaisiste de roman écrit par un homme très malin, qui exploitait le goût de l'exotisme, travaillait sur les* Instructions Nautiques *phéniciennes et les récits des explorateurs, et pour qui la recherche des passes en Sicile était aussi chargée en magie littéraire que la recherche des passes océaniques par Cook. Oui, il y a chez Homère un Jules Verne de l'antiquité. Mais il y a aussi les plus belles images de l'aventure et de la mort. Moins riche que l'*Iliade *en poésie éclatante, l'*Odyssée *forme un récit plus continu et plus passionnant. J'ai traduit à peu près tout entier l'épisode de Nausicaa, d'une si ravissante fraîcheur, pour donner l'idée de la narration épique. J'ai choisi ailleurs les passages de la Descente aux Enfers, dont on peut douter que la poésie humaine ait jamais dépassé la grandeur, et des fragments marins, encore tout salés, et même des calembours illustres et bon enfant, qui accentuent l'aspect marseillais du chef-d'œuvre (je ne sais pourquoi, Victor Bérard les rejetait), et les superbes et barbares épisodes*

de la vengeance d'Ulysse. Mais il faudrait cinquante pages de plus pour donner une idée de tant de familiarité et de noblesse, évoquer les croquemitaines, les ogres, les belles divinités, les roueries naïves, et toujours, autour de ces inventions, le bruit et l'odeur de la mer.

PRÉLUDE A L'ODYSSÉE

Muse, dis-moi la vie de l'homme aux mille tours dans son sac, raconte-moi
Comment il vagabonda sans fin, après avoir pillé la ville sainte de Troie,
L'homme qui a vu les cités de tant de peuples et qui les a compris,
L'homme qui à travers l'océan a souffert tant d'angoisses dans son esprit,
Qui a lutté pour assurer la vie et le retour des camarades,
Mais dont la volonté n'a pu sauver, malgré tout, les camarades :
Car ils se sont perdus par leur propre manque de bon sens,
Car ils ont mangé les bœufs du Soleil dans leur démence,
Les bœufs du Très-Haut, et celui-ci a rayé de leurs jours le jour où l'on revoit les siens.

Et toi cependant, ô fille de Dieu, ô divinité, viens nous
dire ce qui lui advint.

TÉLÉMAQUE PENSE A SON PÈRE

Voilà tout leur souci, la guitare et le chant !
Ils vivent au foyer d'un autre, et ils s'empiffrent
impunément,
Ils mangent le pain d'un héros dont les ossements
ailleurs blanchissent sous l'orage,
Ou jonchent quelque sable, ou sont roulés par quelque
vague.
Ah ! si dans son Ithaque ils le voyaient rentrer,
Comme ils échangeraient pour des pieds plus légers,
Tous, les plus lourds présents d'or et de vêtements !
Mais, hélas ! il est mort, sous le destin le plus pesant,
Et je n'ai plus d'espoir qu'un homme quelque jour
Vienne me dire sa venue : il n'y aura pas pour lui de
journée de retour.

LE PRÉSAGE DES AIGLES

Télémaque parlait. Deux aigles, envoyés par le Dieu à
la voix de tonnerre,

Arrivèrent du sommet de la montagne et vers le sol piquèrent.
Tout d'abord, au souffle du vent ils volaient,
Et côte à côte, les ailes étendues, ils planaient.
Mais bientôt, au-dessus du tumulte sur la place publique bourdonnant,
Ils se mirent à tourner sur place à petits battements,
Et leurs regards étaient fixés sur les faces des hommes comme s'ils lançaient la mort sur tous,
Et puis ils se griffèrent avec leurs ongles le col et les joues,
Et ils prirent leur vol sur la droite au-dessus des maisons et de la ville,
Et tous suivaient des yeux le présage qui semblait terrible,
Et chacun se demandait en son cœur ce qui allait arriver.

L'EMBARQUEMENT DE TÉLÉMAQUE

Les matelots revinrent, et apportèrent leur charge sous les bancs du bâtiment,
Là où le fils d'Ulysse leur en donnait le commandement.
Et Télémaque monta à bord, et Athéna lui montra la route
Et le fit asseoir sur le gaillard d'arrière à la poupe.

Il s'assit auprès d'elle, les amarres furent larguées,
Les hommes étaient à bord, et chacun à son banc se tenait.
Alors, Athéna, la déesse aux yeux verts, leur envoya le vent,
Un bon noroît tout droit, sur la mer vineuse bien chantant.
Télémaque empressé se met à commander aux camarades la manœuvre,
Et les hommes sur son empressement se mirent à l'œuvre.
On planta le mât de sapin au milieu de son trou,
Et on tira sur les attaches et on le mit debout,
Et on hissa avec les drisses de cuir de bœuf les blanches voiles,
Et le vent se mit aussitôt à taper en plein dans la toile.
La vague bouillonnait, énorme, et sifflait sous l'étrave du bâtiment
Et il allait ainsi sur son erre et sur le flot courant.

TRAVERSÉE D'ULYSSE

La déesse avait mis une outre de vin noir à bord,
Et une grande outre d'eau, et dans un sac de cuir encor
Elle avait enfermé des vivres pour la traversée,
Sans compter d'autres provisions, et des douceurs en quantité.

Puis, elle fit souffler la brise et un bon vent calme pour les voiles,
Et, plein de joie, le divin Ulysse au vent tendit la toile.
Assis près de la barre, il gouvernait avec adresse.
Sous le sommeil jamais sa paupière ne s'abaisse.
Son œil fixe les Pléiades et le Bouvier qui ne se couche pas tôt,
Et l'Ourse à laquelle on donne aussi le nom de Chariot,
Celle qui tourne sur elle-même en guettant Orion,
Et ne baigne jamais dans l'Océan sa constellation.
L'avis de Calypso, reine entre les divinités,
Était de garder l'Ourse à gauche tout le temps qu'au large il voguerait.
Dix-sept jours il vogua sur les routes du large.
Le dix-huitième enfin, voici que tout près du radeau il regarde
La terre phéacienne qui apparaît, avec ses montagnes et ses ombres,
Et voici qu'il aperçoit son bouclier qui sur la mer de brumes se bombe.

NAUSICAA

Athéna se dirigea vers la chambre bien décorée
Où reposait la jeune fille pareille aux immortels en apparence et en vérité,

Nausicaa, la fille d'Alkinoos, au cœur plein de fierté.
De chaque côté du seuil, deux chambrières belles comme les Grâces dormaient,
Et les portes étincelantes étaient fermées.
Légère comme un souffle, la déesse se glissa auprès de la jeune fille,
Et elle se mit à lui parler debout à la tête de son lit.
Elle avait pris les traits d'une amie de son âge, que Nausicaa chérissait dans son cœur,
Les traits de la jeune fille de Dymas, l'illustre armateur.
Et ainsi déguisée, Athéna, la déesse aux yeux verts, déclara :
— « Salut, Nausicaa, ta mère a enfanté une fille qui ne se fait guère de souci :
Il y a du linge brillant dont on ne s'occupe pas beaucoup par ici.
Ton mariage approche, et il faut pourtant que tu sois belle et bien habillée,
Et qu'il en soit de même pour ceux qui auront à t'accompagner.
Ce sont de ces réussites-là qu'on bavarde à tort et à travers,
Et qui font la joie d'une mère adorée et d'un père !
Vite, partons laver dès que l'aurore nous y incite.
Je t'accompagnerai pour que nous finissions plus vite.
Tu n'auras plus longtemps, il me semble, à rester fille,

Mais les plus nobles prétendants qui sont apparentés à ta famille,
Toute la jeunesse d'ici a envie de te demander ta main.
Allons ! dis à ton père, et sans attendre le matin,
De faire atteler les mules et la voiture,
Pour emporter les robes, les draps blancs et les ceintures.
Pour toi-même d'ailleurs, il vaut mieux aller en voiture qu'à pied
Puisque les lavoirs sont très loin de nos quartiers. »
A ces mots, Athéna aux yeux verts disparut.
Elle gagna l'Olympe où l'on dit que les dieux vivent dans le calme jamais battu.
Les vents ne le troublent pas, et la pluie ne le mouille jamais ;
La neige est toujours inconnue, et l'air y est sans nuée,
Mais une fumée blanche brille sur la hauteur.
C'est là que les dieux passent leurs jours dans la joie et dans le bonheur,
Et c'est là que revint la déesse aux yeux verts, une fois ses conseils donnés.
Mais déjà sur son trône éclatant se levait l'Aube,
Et elle éveillait, étonnée de son rêve, Nausicaa aux belles robes,
Qui s'en alla à travers la maison pour avertir ses parents,
Et qui les trouva tous deux, son père et sa mère, en leurs appartements.

Sa mère auprès de l'âtre était assise au milieu des servantes.
Elle tournait la quenouille de laine de la pourpre marine tout éclatante.
Son père était sur le seuil quand elle le croisa qui s'en allait
Pour retrouver les autres princes, la noblesse de Corfou qui l'appelait à l'assemblée.
Et debout Nausicaa s'adressa à son père :
— « Cher papa, veux-tu bien dire qu'on me fasse atteler la jardinière,
Celle qui a de hautes roues, pour que je puisse aller à la rivière
Emporter notre linge à laver ? il y en a tant eu de sali !
Pour toi-même quand tu vas en séance avec les notables d'ici,
Tu veux toujours avoir des vêtements impeccables.
Et puis nous avons cinq fils ici qui vivent à notre table.
Deux sont mariés, mais trois garçons, et beaux garçons !
Ils ne voudront jamais aller danser sans du linge lavé de la bonne façon.
Et, ma foi, c'est à moi de m'occuper de tout cela. »
Elle dit, et le mot de mariage, elle ne le prononça pas :
Elle en aurait rougi devant son père, mais il lui répondit et il devina :
— « Ce n'est pas moi qui vais te refuser les mules, mon petit, ni rien d'autre.

Va-t'en, nos gens vont t'atteler la jardinière à roues hautes
Et ils vont y mettre les sangles et les traits. »
Il dit, il donna l'ordre, et les domestiques se sont empressés.
On tira, on garnit la voiture aux bonnes roues,
On amena les mules, on les mit sous le joug,
La jeune fille amena de la maison le linge clair
Et elle le déposa dans les bois polis de la jardinière.
Sa mère dans un panier mit les plats préparés et les vivres,
Et toutes sortes de douceurs, et remplit de vin une outre en peau de chèvre.
Alors, Nausicaa monta dans la voiture.
Sa mère lui tendit dans un flacon d'or une huile pure,
Pour se frotter après le bain, elle et ses servantes.
Elle prit le fouet et les rênes luisantes,
Fouetta pour s'élancer, les mules s'ébrouèrent,
Donnèrent un coup de collier, et avec le linge l'emportèrent.
A pied, sans la quitter, suivaient en même temps les servantes.
On atteignit le fleuve où courent les belles eaux.
Les lavoirs sont là, toujours pleins, et une eau pure à flots
Sourd des roches, capable de blanchir le linge le plus souillé.

On retira des brancards les mules dételées,
On les lâcha le long des tourbillons de la rivière,
Et on leur donna à paître, plus douce que le miel, leur herbe.
Les femmes avaient pris le linge sur le char et l'avaient porté à bras dans l'eau noire,
Et elles le foulaient dans le creux du rivage, à force de battoir.
On lava, on rinça tout le linge sali,
Et sur le bord de mer en ligne on l'étendit,
Où le flot quelquefois battait la rive et lavait le gravier.
On prit le bain, on se frotta avec de l'huile raffinée,
On fit la dînette sur les bords de la rivière,
Pendant que le linge restait à sécher au soleil clair.
Quand elles eurent calmé leur faim, la jeune fille et ses servantes
Dénouèrent leurs voiles pour jouer à la balle ensemble.
La ronde était menée par Nausicaa aux bras blancs.
De même qu'Artémis, la déesse à l'arc, à travers les monts va courant,
Tout le long du Taygète, ou joue sur l'Erymanthe,
Parmi les sangliers, les biches bondissantes ;
Les Nymphes autour d'elles, nées du dieu qui porte le bouclier,
Jouent à travers les champs, et le cœur de Latone est enchanté

De voir sa fille qui de la tête et du front est visible au-dessus de toutes les autres filles,
Car sans peine on la reconnaît, et pourtant elles sont belles toutes les filles !
Ainsi du groupe des servantes se détachait la jeune fille indomptée.
Mais c'était déjà l'heure au logis de rentrer,
D'atteler les mules, et de plier le linge clair.
C'est alors qu'Athéna, la déesse aux yeux verts,
Imagina qu'Ulysse vît la jeune fille au beau visage,
Et fût mené par elle à la ville où les hommes de Phéacie ont leur capitale.
La fille du Roi lança la balle à une de ses servantes,
Mais elle manqua la servante, et la balle tomba dans une profondeur tourbillonnante.
Les filles aussitôt se mirent à pousser de grands cris, et le divin Ulysse s'éveilla,
Et ne sachant que faire en sa pensée et en son cœur, il se dressa.
— « Hélas ! en quel pays, chez quels mortels me voilà revenu ?
Suis-je chez des sauvages, des hommes féroces et injustes, parvenu ?
Ou chez des gens qui respectent les dieux et qui aiment les hôtes qu'ils accueillent ?
Ce que j'entends, est-ce que ce sont de fraîches voix de filles ?

Ou est-ce que ce sont des Nymphes qui vivent à la cime des monts,
A la source des fleuves, aux herbes des vallons ?
Suis-je arrivé, maintenant enfin, chez des hommes qui se parlent entre eux ?
Mais allons ! il faut tâcher de voir les choses de mes yeux ! »
Ainsi dit le divin Ulysse, et il émergea des broussailles.
Dans la verdure épaisse sa forte main cassa un rameau couvert de feuillage,
Afin qu'il puisse en voiler sa virilité.
Puis il sortit, de même qu'un lion des bois, à sa propre force confié,
S'en va à travers la pluie et le vent, et ses yeux sont remplis de feu,
Il se jette sur les moutons et sur les bœufs,
Il court forcer les daims sauvages, et son ventre lui ordonne
D'aller attraper les troupeaux jusque dans la ferme dont les murailles sont bonnes.
De même s'avançait Ulysse au milieu des filles bien bouclées.
Et cependant il était nu, mais c'était la nécessité qui le poussait.
Alors leur apparut cette forme souillée et abîmée par la mer,

Et du coup, elles se mirent à courir éperdues jusqu'au bord de mer.
Seule ne bougea pas la fille d'Alkinoos, car Athéna
Lui mettait dans le cœur cette audace, et ses membres de peur ne tremblaient pas.
Elle était debout, elle faisait face, et Ulysse réfléchissait.
Irait-il toucher en l'implorant les genoux de cette fille au visage plein d'attraits ?
Ou bien, sans plus avancer, ne devait-il la supplier que par des mots bien plaisants,
Pour qu'elle lui indiquât le chemin de la ville et lui fît donner des vêtements ?
Il pensa, tout pesé, qu'il valait mieux ne pas s'approcher
Et seulement avec des mots plaisants la supplier.
Aller lui toucher les genoux pouvait la mettre en colère.
Et il commença aussitôt cette plaisante et habile prière :
— « Reine, je suis à tes genoux, que tu sois déesse ou mortelle.
Si tu es déesse, chez les dieux qui habitent les champs du ciel,
Tu dois être Artémis, la fille de Zeus tout-puissant :
La taille, la beauté, l'allure, tout me paraît ressemblant.
Si tu es une mortelle, chez les hommes qui habitent la terre,
Trois fois heureux ta mère adorée et ton père,
Trois fois heureux tes frères ! et comme dans leur cœur

Doit naître à ton propos sans cesse l'enchantement du bonheur,
Chaque fois que dans les danses sur la place ils voient paraître cette fleur de leur maison !
Et jusqu'au fond de l'âme, et par-dessus tout, comme il sera heureux, le garçon
Qui fera un jour les cadeaux qu'il faudra pour te gagner et t'emmener chez lui !
Mes yeux n'ont jamais vu de créature dont ils fussent pareillement éblouis,
Ni chez les hommes, ni chez les femmes, et ta beauté me confond.
A Délos, autrefois, auprès de l'autel d'Apollon
J'ai vu quelque chose de pareil, une jeune pousse de palmier qui montait vers le ciel.
Oui, j'ai été dans ce pays... j'avais avec moi tout un peuple, et lequel !
Il m'accompagnait sur cette route où je devais trouver tant d'angoisses.
Et en voyant ce palmier, je demeurai dans l'extase.
Car jamais une lance pareille n'était montée de la terre,
Et de même aujourd'hui, ô femme, je suis dans l'extase et je te considère.
Mais j'ai terriblement peur de prendre tes genoux, vois comme ma peine est malheureuse !
Hier, après vingt jours, j'ai échappé à la mer vineuse.

Depuis l'île océane, les vagues et les rafales, sous leurs coups,
M'emportaient sans arrêt, et maintenant un dieu m'a jeté chez vous.
N'est-ce pour y trouver que nouvelles misères ? Je n'en vois plus la fin.
Combien de maux encore me gardent les destins ?
Ah ! reine, prends pitié : c'est toi que la première
J'ai rencontrée ici, après tant de misères.
Je ne connais que toi chez ceux de cette ville et de cette contrée,
Indique-moi la cité, donne-moi un haillon qui puisse m'habiller,
Si tu as en venant ici apporté n'importe quelle couverture,
Et que les faveurs des dieux pour tout ce que tu désires soient sûres !
Qu'ils te donnent l'époux, le foyer, la belle union des cœurs :
Il n'y a rien de plus précieux ni de meilleur
Que d'être un homme et une femme dans la même maison,
Et de penser d'accord, et de faire la joie des bons compagnons,
La jalousie des dépités, et que les dieux exaucent les vœux ainsi ! »
Nausicaa aux bras blancs le regarde et lui dit :

— « O étranger, tu n'as pas l'apparence d'un sot ni d'un méchant homme,
Et tu sais que de l'Olympe Dieu donne leur part de bonheur aux hommes,
Aux bons comme aux méchants, ce qu'il veut pour chacun.
Il faut prendre ta part de ce qu'il t'a donné comme destin.
Mais puisque tu es arrivé dans notre ville et dans notre contrée,
Ne crains pas de manquer de vêtements, ni de rien de ce qu'on doit accorder
Au malheureux suppliant qui se présente devant nous.
Je te montrerai la ville, et je te dirai le nom des tribus de Corfou.
Ce sont les Phéaciens qui en tiennent la ville et la contrée,
Et moi, je suis la fille d'Alkinoos au cœur plein de fierté,
Qui tient entre ses mains la force et la puissance de Corfou. »
Elle donne ses ordres aux servantes bouclées :
« Revenez ici, mes enfants, jusqu'où ne fuyez-vous pas parce que vous avez vu un homme !
Avez-vous donc cru voir quelqu'un qui soit un ennemi ?
Mais je ne pense pas qu'il soit encore né sur terre, l'homme

Qui viendrait au milieu des gens qui sont ici
Apporter le malheur : les dieux sont nos amis.
Nous vivons à l'écart, contre la mer pleine de houle,
Si loin que nul mortel ne se mêle à notre foule.
Vous n'avez devant vous qu'un pauvre naufragé.
Puisqu'il est venu ici, il faut le secourir, car tous les étrangers
Et les mendiants sont envoyés de Dieu, et l'aumône même petite lui est chère.
Allons ! tirez pour lui une tunique et une écharpe de ce linge que vous avez lavé à la rivière,
Et nettoyez-le dans la rivière, bien à l'abri du vent. »
Elle dit, et déjà les filles revenaient, l'une l'autre s'encourageant,
Et elles installèrent Ulysse à l'abri du vent, ainsi que l'avait ordonné
Nausicaa, la fille d'Alkinoos au cœur plein de fierté.
Elles disposèrent auprès de lui des vêtements, une tunique et une écharpe encor,
Et l'huile contenue dans le flacon d'or.
Et elles l'invitèrent à se faire baigner dans la rivière courante.
Mais le divin Ulysse, alors, dit aux servantes :
— « Ne restez pas si près, servantes, je saurai bien tout seul
Laver mes épaules de cette écume, et m'enduire d'huile.

Il y a bien longtemps que je ne m'en suis pas frotté la peau !
Mais je ne veux pas devant vous ainsi entrer dans l'eau,
Je rougirais de me montrer tout nu à des filles bien bouclées. »
Il dit, et les filles allaient informer leur jeune maîtresse, et s'écartaient.
Le divin Ulysse lave l'écume de sa peau avec l'eau à la rivière puisée de la sorte,
L'écume plaquée sur ses reins et sur ses épaules bien fortes,
Il essore de sa tête la mouillure de la mer sans vendanges.
Avant de se frotter d'huile, tout entier dans l'eau il se plonge,
Il met les vêtements que lui a donnés la jeune fille indomptée
Et voici ce qu'Athéna, la fille de Dieu, soudain pour lui a fait :
Et plus grand et plus fort elle le fait apparaître,
Et elle déroule des boucles, aux reflets semblables à la fleur bleue de la jacinthe, de sa tête.
Tel, instruit par le dieu des forges et Pallas Athéna, un habile artisan,
Qui a appris chez eux son art nuancé, coule en or sur de l'argent
Et achève un chef-d'œuvre où rayonne la grâce,

Ainsi sur le visage et les épaules d'Ulysse la déesse répandait la grâce.
Lorsqu'il revint s'asseoir, à l'écart, sur la plage,
Il rayonnait de force et de beauté, et offrait à la jeune fille son image.
Alors, elle parla aux servantes bouclées :
— « Servantes aux bras blancs, je vous parle, écoutez.
C'est sûrement selon la volonté des maîtres de l'Olympe, la volonté des dieux,
Que cet homme arrive chez les Phéaciens semblables aux dieux !
J'avoue que tout à l'heure il me semblait un homme comme n'importe lequel,
Maintenant il est pareil aux dieux qui habitent les champs du ciel.
Puissé-je donner à son pareil le nom d'époux un jour,
Et s'il veut habiter ici, puisse-t-il y rester toujours !
Mais allons, servantes, donnez à boire et à manger à l'étranger. »
Ainsi dit-elle, et les servantes s'empressèrent à sa voix
Et posèrent auprès d'Ulysse de quoi boire et de quoi manger.
Avidement alors, le divin et audacieux Ulysse but et il mangea,
Lui qui était resté tant de jours de toutes ces choses privé.
Nausicaa aux bras blancs poursuivait ses projets.

Elle ordonna de charger les vêtements sur la belle voiture,
Et d'atteler les mules aux sabots de corne dure.
Puis, elle monta, elle invita Ulysse, et elle le salua et lui dit :
— « Debout, ô étranger, il faut rentrer en ville et partir d'ici.
Je vais te mener dans la maison de mon père, qui est un homme de bien,
Et je te dis que tu pourras y voir les plus nobles des Phéaciens.
Mais écoute-moi bien, puisque tu ne parais pas manquer de bon sens en somme :
Tant que nous longerons les champs et les cultures des hommes,
Suis les mules et la voiture avec mes servantes à pied.
Vous n'aurez qu'à marcher vite, je vous montrerai la route qu'il faut emprunter.
Quand nous dominerons la ville, tu verras comme son rempart est haut,
Et les deux ports de chaque côté, tu verras comme ils sont beaux !
Les passes en sont étroites, et les bateaux à deux ponts sont à quai contre le chemin,
Et ils ont tous leur bassin d'amarrage, chacun le sien.
Tu verras aussi le beau Poséidon, avec la placette autour de lui :

Elle est pavée avec les blocs qui dans la montagne ont été pris,
Et, près des bâtiments noirs, grouillent les fabricants de filins
Et de voiles et de cordages, et ceux qui font les rames de bois fin.
Aux gens de chez nous, il ne faut pas parler de carquois ou d'arcs,
Mais il faut leur parler des mâts, et des avirons, et de ces fines barques
Qui les portent, joyeux, sur la mer écumante !
Mais je dois éviter qu'on ne rie de moi par derrière avec des railleries insolentes.
Il ne manque pas dans le peuple, bien sûr, d'impertinents.
Il suffirait de rencontrer avec toi, je l'entends d'ici, quelque méchant :
« Allons, Nausicaa, qu'est-ce que c'est que ce grand beau diable d'étranger qui la suit ?
Où donc l'a-t-elle trouvé ? Est-ce que c'est un mari ?
Est-ce que c'est un vagabond qu'elle a tiré de quelque naufrage
Et d'où peut-il nous venir, à nous qui n'avons pas de voisinage ?
Est-ce que c'est le bon dieu que depuis tant de temps elle espère,

Qui est descendu du ciel pour l'emporter à jamais, à force de prières ?
Tant mieux pour elle si elle a trouvé ailleurs un mari à force de rôder.
Les gens de notre pays, elle les a assez méprisés,
Quand ils lui demandaient sa main, et pourtant il y avait le choix et le nombre ! »
Voilà ce qu'ils diraient. Et moi, j'en subirais la honte.
Moi-même, d'ailleurs, je serais sévère pour une jeune fille qui se conduirait ainsi.
Quand on a son père et sa mère, il ne faut pas à leur insu courir ainsi,
Aller fréquenter les hommes, sans attendre qu'on ait célébré le mariage.
Écoute mes raisons, étranger, et n'hésite pas davantage,
Si tu veux obtenir de mon père d'être au plus vite dans ton pays ramené.
Sur le bord du chemin nous trouverons le bois d'Athéna, un bois de nobles peupliers.
Une source coule sous les arbres, une prairie s'étend au bord.
C'est là que mon père a un clos de vigne d'un bon rapport.
Le bois est tout près de la ville, à portée de la voix.
Assieds-toi là, et reste quelque temps dans cet endroit,
Le temps pour nous de traverser la ville et d'arriver à la maison de mon père.

Lorsque tu supposeras que nous sommes arrivées à la maison de mon père,
Entre dans la ville et demande au premier Phéacien que tu pourras rencontrer
Où est cette maison de mon père, Alkinoos au cœur plein de fierté.
Elle est facile à trouver, le plus petit enfant t'y aurait vite rendu.
Il n'y a pas d'autre maison dans la ville qui puisse être confondue
Avec la maison d'Alkinoos, qui est le seigneur du pays.
Dès que sa cour et ses murailles seront devenues ton abri,
Traverse aussitôt la grande salle et va à ma mère tout droit.
Tu la verras assise devant le feu au foyer qui flamboie,
Tournant sa quenouille de laine rouge, qui ravit les prunelles,
Appuyée contre le pilier, et ses servantes sont assises derrière elle.
Et carré dans son fauteuil devant le feu qui flamboie, pareil à un être divin,
Mon père est là aussi, à petits coups de langue buvant son vin.
Passe sans t'arrêter, va mettre tes bras autour des genoux de ma mère,

Afin que de la journée du retour tu puisses voir un jour la lumière.
Fais-le, pour être heureux rapidement, et d'aussi loin que tu sois.
Si ma mère en son cœur éprouve de la sympathie pour toi,
Tu peux avoir l'espoir de retrouver un jour ceux qui te sont chers,
Et de rentrer sous le toit de ta haute maison, au pays de tes pères. »
Elle dit, et poussa les mules du fouet brillant.
On quitta la ravine du fleuve rapidement.
Et les mules trottaient, ou prenaient le pas relevé,
Et pour qu'Ulysse et les servantes puissent les suivre à pied,
La jeune fille qui conduisait se servait à peine du fouet.

L'ÉVOCATION DES MORTS

Nous regagnons enfin la mer et le navire,
Nous remettons au flot sacré notre navire,
Nous chargeons les voiles et les mâts sur le noir navire,
Nous embarquons les bêtes, et nous montons aussi,
Et nous partons navrés, et nous pleurons à chaudes larmes ainsi.

Mais Circé bien bouclée, mais la déesse d'une terrible voix humaine douée,
Pour pousser le navire à la proue peinte en bleu foncé,
Elle nous envoie un vaillant compagnon, elle nous envoie le vent dans nos voiles,
Et quand tous les agrès à bord sont bien rangés,
On s'assied : le pilote conduit le navire et le vent qui frappe dans les toiles.
Nous courons tout le jour sous les voiles gonflées.
L'ombre noyait les rues, le soleil se couchait
Quand nous avons atteint la porte océane aux courants profonds.
Les Hommes de la Cimmérie y ont leur cité avec leur nation.
Ils sont couverts de brume et de nuées. On n'a jamais
Vu le soleil de ses rayons les transpercer,
Jamais, ni lorsqu'il monte vers les étoiles dans le ciel,
Ni lorsqu'il redescend vers la terre du haut du ciel,
Et sur ces noirs destins pèse une nuit de mort.
C'est là que nous tirons le navire au bord.
Nous débarquons les bêtes, et nous marchons, le long de l'Océan,
Et nous gagnons l'endroit dont m'avait parlé Circé dans le temps.
Périmède avec Euryloque se chargent alors des victimes du sacrifice,
Et je tire l'épée aiguë qui bat ma cuisse,

Et je creuse un fossé d'à peu près la coudée,
Et je fais à l'entour les libations pour tous les trépassés,
La première de lait au miel, la seconde de vin doux,
Et la troisième d'eau, je jette la blanche farine dans le trou,
Je fais vœu ardemment, sur les faibles têtes des morts,
Si je revois mon pays, de choisir une vache stérile, mais la meilleure encore,
Et de l'offrir chez moi sur un bûcher, avec les offrandes les plus belles à voir,
Et, pour Tirésias tout seul, je promets de sacrifier un bélier noir,
Le plus précieux de nos troupeaux, sans tache claire,
Puis, après et l'invocation aux morts et la prière,
Je saisis les victimes, je leur tranche la gorge au-dessus du fossé,
Le sang coule en noires vapeurs, et je vois s'assembler
Du fond de l'Érèbe les âmes des morts qui ne sont plus sur terre,
Jeunes femmes et jeunes gens, vieillards qui ont beaucoup souffert,
Jeunes filles ayant au cœur leur première souffrance,
Innombrables soldats, frappés du fer des lances,
Hommes tombés dans les combats, porteurs de leurs armes sanglantes :
Innombrables, les âmes accouraient tout autour de la fosse, çà et là jaillissantes,

Et elles glapissaient horriblement, et de frayeur je
devenais vert.

LA MÈRE ET LE FILS

Je restais là debout, et j'attendais, jusqu'à ce que ma
mère
Vînt boire au sang qui fumait, et elle vint, et elle
reconnut qui j'étais,
Et elle gémit, et elle me dit ces paroles ailées :
— « Mon enfant, comment es-tu venu vivant jusqu'aux
brumes du Nord ?
Il est difficile de les regarder pour ceux qui vivent
encore.
Il y a d'immenses fleuves et de terribles courants,
Et il n'y a point de gué, pour commencer, sur l'Océan,
Et il faudrait un solide navire pour traverser tout cela.
Ou bien, est-ce que tu viens d'errer, et d'arriver
seulement de Troie,
Après si longtemps, avec tes camarades et ton bateau ?
Est-ce que tu n'es pas rentré chez toi voir ta femme
dans ton château ? »
Ainsi dit-elle, et moi, je lui ai répondu :
— « O mère, il m'a fallu naviguer vers l'Érèbe,
Pour demander conseil au fantôme de Tirésias de
Thèbes.

Non ! je n'ai pas encore touché le sol de la patrie, et je n'ai pas
Mis le pied sur votre terre, mais toujours dans le malheur je traîne mes pas,
Depuis le premier jour où Agamemnon le divin
Nous a emmenés en guerre contre les Troyens et contre Ilion aux beaux poulains.
Mais allons, et réponds-moi fidèlement et dis-moi encore
Le destin qui t'a vaincue et qui t'a étendue dans la mort ?
Est-ce une longue maladie ? Est-ce Artémis avec son arc
Dont une douce flèche est venue te frapper et t'abattre ?
Parle-moi de mon père, et du fils que j'ai laissé là-bas.
Sont-ils toujours les maîtres comme moi ? Ou d'autres sont-ils là
Depuis qu'on a raconté que je n'allais plus revenir ?
Et ma femme, qu'est-ce qu'elle peut penser ? Qu'est-ce qu'elle peut vouloir à l'avenir ?
Est-elle restée auprès du petit ? Sait-elle bien garder tout ce qui était à nous ?
Ou bien, déjà, a-t-elle choisi quelque chevalier grec pour époux ? »
Je parlai. Et ma mère adorée répondit :
— « Elle te reste encore, fidèle dans son cœur,
Au fond de ta maison, et sans cesse dans la douleur,
Et ses jours et ses nuits se consument en larmes.

Et personne ne s'est emparé de ton bel apanage,
Mais Télémaque règne en paix sur tes biens, et dans les festins coutumiers
Que se donnent entre eux les chefs du peuple, il s'assied,
On le reçoit dans tous les foyers. Mais ton père n'a plus quitté
Les champs, il ne descend plus à la ville, il n'a plus envie
Ni de draps éclatants, ni de couvertures, ni de lit.
Quand vient l'hiver, il dort dans la maison au milieu de ses gens,
Au coin du feu et dans la cendre, et n'ayant sur sa peau que de mauvais vêtements.
Mais quand revient l'été, et puis l'automne insigne,
Quand les feuilles partout ont jonché le penchant de son coteau de vignes,
Par terre, tristement, il s'en fait faire un lit.
Le chagrin dans son cœur chaque jour pointe et grandit,
Et le désir de ton retour, et avec les maux la vieillesse lui vient.
Et moi, si je suis morte, ce n'est pas autrement que j'ai subi le sort qui est le mien.
Car ce n'est pas l'Archère infaillible qui dans mon foyer
Est venue avec ses douces flèches pour me frapper.
Ce n'est pas une maladie qui m'a épuisée, ce n'est pas
Elle qui par quelque douleur aiguë m'a mise à bas.

Mais c'est le regret et le souci de toi, mon enfant gentil,
C'est la tendresse que j'ai pour toi, qui m'ont arraché le goût du miel de la vie. »
Elle disait, et moi, tant j'y pensais de façon forte,
Je ne désirais plus que serrer dans mes bras le fantôme de ma mère qui était morte.
Trois fois je m'élançai, et toute mon âme me poussait,
Et trois fois en mes mains je n'avais qu'une ombre ou qu'un songe envolé.
Et l'angoisse dans mon cœur plus fortement me poignait,
Et je lui dis, élevant la voix, ces paroles ailées :
— « Ma mère, pourquoi fuir lorsque je veux te prendre ?
Que du moins, nous tenant chez les morts dans nos mains tendres,
Nous puissions tous les deux jouir de nos larmes et de notre chagrin !
La noble Perséphone, en suscitant ton double vain,
N'a-t-elle voulu qu'accroître mes gémissements et mon chagrin ? »
Je parlai. Et ma mère adorée répondit :
— « Hélas ! mon enfant, le plus malheureux des êtres créés,
Non, Perséphone, la fille de Dieu, n'a pas voulu te tromper.

Mais la loi est la même pour tous, quand la mort nous prend :
Les nerfs ne retiennent plus les chairs ni les ossements.
Tout est vaincu par la force de la brûlante flamme,
Dès que les os blanchis ont été abandonnés par l'âme.
Et l'âme, comme un songe, flotte, envolée.
Mais hâte-toi vers la lumière, et souviens-toi de tout ce que maintenant tu sais,
Et dis-le à ton épouse, lorsque tu seras rentré. »

LES SIRÈNES

Je parlai à mes camarades, car mon cœur était en souci :
— « Je ne veux pas qu'il y en ait seulement un ou deux parmi vous, mes amis,
A connaître les oracles que, divine entre les dieux, m'a transmis Circé.
Je veux tout vous dire, afin que nous allions à la mort en hommes informés
Ou que nous essayions d'éviter le destin et la mort qu'il entraîne.
Son premier conseil est donc de fuir l'enchantement des Sirènes,
Et leur voix et leurs prairies de fleurs parées.
Seul, j'ai le droit de les entendre, mais il faut que je sois attaché

De chaînes bien solides, et que je demeure immobile,
Serré contre le mât, debout au milieu du navire,
Et si je me mets à vous supplier de desserrer les nœuds et si même je vous l'ordonne,
Alors donnez un tour de plus pour que l'attache reste bonne. »
Je dis, et j'achevai de donner mes instructions à chacun de mes gens,
Et bientôt, et bien vite, s'approcha le solide bâtiment
De l'île des Sirènes, et un bon vent nous poussa.
Mais soudain, tout de suite après, la brise tomba.
Un calme sans un souffle s'établit, un dieu endort les vagues,
Mes gens se sont levés, ils ont amené les voiles,
Ils les ont descendues dans le creux de la barque, et ils se sont assis aux rames,
Et les voici qui font blanchir les flots sous les pales de sapin qui les entament.
Alors je partage une grande galette de cire avec le bronze de mon couteau,
Et à pleines mains j'en écrase et j'en pétris les morceaux.
La cire devient bientôt molle, tant je la presse fort,
Et tant brillent les feux du soleil, le fils d'En Haut, encore !
De banc en banc je suis allé boucher à la cire les oreilles de mes compagnons,

Et, quand c'est fait, ils m'ont attaché les bras et les jambes et ils m'ont
Fixé tout debout contre le mât, au milieu même du bateau,
Puis ils se sont rassis et, sous la rame, ils ont refait blanchir les flots.
Le navire est enfin à portée de la voix.
Nous passons vite, mais pourtant, ce navire rapide, elles le voient
Qui bondit auprès d'elles, et elles commencent leur chant de leurs fraîches voix :

« Honneur des Grecs, Ulysse, illustre chef, arrive.
Arrête ton navire, et que nos voix te touchent.
Jamais un noir vaisseau n'a doublé notre rive
Sans le miel de ce chant qui coule de nos bouches.
On part, le cœur plus lourd de savoir et de joie.
Nous savons quels destins ont saoulé de misères
Les hommes de la Grèce et de la large Troie,
Et tout ce dont fleurit la terre nourricière . . . »

Elles chantaient ainsi, et leurs voix admirables
Me remplissaient le cœur du désir d'écouter, et j'ordonnais aux camarades
De me délier, et je fronçais les sourcils, mais sur les rames ils se courbaient,
Et Périmède et Euryloque se levaient

Pour venir resserrer les attaches et mettre un tour de plus.
Et bientôt nous avons passé le cap, et jamais plus
Le cri de la Sirène ou son chant ne se fait entendre,
Et mes bons compagnons enlèvent de leurs oreilles la cire tendre
Que j'y avais pétrie, et détachent mes liens.

LES DEUX PORTES DU SONGE

Devant les songes vains deux portes il existe,
Qu'ivoire d'éléphant ou corne ont bien fermées.
Un songe qui nous vient par l'ivoire scié,
Ça trompe énormément, c'est éléphantaisiste.
Mais la corne polie n'offre qu'image vraie
Qu'orne pour qui la voit la corne du succès.

ULYSSE TEND SON ARC

Ulysse tenait l'arc
Et il le tournait et le retournait et, ici et là, il le tâtait,
Craignant que les vers, en l'absence du maître, n'en eussent rongé la corne qui le formait.

Et l'un des prétendants disait à son voisin :
— « Pour jouer de l'arc, voilà quelqu'un qui est un connaisseur et un fin !
On peut être sûr que chez lui, il possède des joujoux de cette façon-là,
Ou bien qu'il a dans l'idée de s'en fabriquer comme cela.
Regardez plutôt ce mendiant tourner et retourner cet arc dans ses mains de clochard ! »
Mais on entendit s'écrier un autre de ces jeunes vantards :
— « Allons ! il aura bien de la chance si en toute chose il réussit
De la même façon qu'il va réussir à nous tendre cet arc ici ! »
Ainsi parlaient les prétendants. Pendant ce temps Ulysse, l'homme aux mille tours dans son sac,
Achevait de regarder tout, et de bien tâter son grand arc.
Pareil à un chanteur qui sait manier la cithare et qui tend
La corde neuve sur la clef facilement,
Et fixe à chaque bout le boyau qui se tord.
Ainsi Ulysse soudain tendit le grand arc sans effort,
Puis, de sa main droite il prit et il fit vibrer la corde sous elle,
Et elle fit un beau son clair, pareil à un cri d'hirondelle.
L'angoisse énorme tomba sur les prétendants, et leur peau soudain

Changea de couleur, et Dieu, d’un grand coup de tonnerre, dans le ciel confirma les destins...
Alors, jetant ses loques, Ulysse qui a mille tours dans son sac
Bondit sur le large seuil, et il avait à la main son arc
Et son carquois rempli de flèches, et il vida les promptes flèches à ses pieds,
Et c’est en ces termes qu’aux prétendants il s’est adressé :
« — C’est fini maintenant de ces petits jeux anodins !
Il y a une autre cible, que n’a cherché à toucher aucun humain !
Voyons si, du dieu de l’arc, je vais obtenir la gloire d’y arriver ! »
Il dit, et sur Antinoos son amère flèche il a décoché.
I’autre allait soulever la belle coupe d’or.
Déjà, de ses deux mains, il en tenait les bords.
Il allait boire, et son cœur ne rêvait pas au trépas.
Qui donc aurait pensé qu’ainsi tout seul, en plein repas,
Parmi la foule, et si vaillant qu’on pût le croire,
Un homme lancerait la mort mauvaise et la destinée noire ?
Ulysse avait tiré, et frappé de sa flèche le jeune homme au cou.
La pointe avait frappé la gorge tendre et était ressortie par la nuque à l’autre bout.
Le garçon tomba à la renverse, il lâcha la coupe, et soudain,

De ses narines il jaillit un flot épais de sang humain.
Ses pieds, d'un coup, firent culbuter la table chargée,
Et tous les plats jusque par terre se mirent à glisser.
Le pain et les viandes rôties se renversèrent dans la poussière
Et les prétendants se levèrent en tumulte, quand ils virent leur compagnon à terre.
Ils s'élancèrent de leurs fauteuils, ils se mirent à courir dans la pièce.
Et leurs yeux se posaient de toute part sur les murailles épaisses.
Ils cherchaient en vain où prendre un bouclier ou une lance forte
Et ils querellaient Ulysse en mots que la colère emporte :
— « Étranger, assassin, voilà que tu tires sur nos garçons !
N'espère plus aller jouer ailleurs. Ton compte maintenant est bon !
L'homme que tu as tué était le plus noble et le grand chef de notre jeunesse grecque :
Tu vas voir comment nos vautours vont te déchirer de leurs becs ! »
Ainsi parlait chacun, car chacun pensait que c'était
Par mégarde qu'Ulysse avait tué son homme, et les imbéciles ignoraient
Que la mort les tenait déjà tous dans ses filets, et ils ne la voyaient pas.

Alors Ulysse qui a mille tours dans son sac les toisa
et proféra :
— « Ah ! chiens, vous pensiez donc que jamais je ne
rentrerais chez moi du front,
Et, pendant ce temps-là, vous pilliez ma maison !
Et vous couchiez de force avec mes servantes !
Et vous guigniez la main de ma femme, moi vivant !
Vous n'aviez pas peur des dieux, qui habitent les larges
champs du ciel,
Et vous ne pensiez pas qu'un vengeur pourrait jamais
surgir parmi des mortels !
Mais c'est vous tous maintenant que la mort dans ses
filets va tenir ! »

LES POISSONS MORTS

Ulysse regardait de toute part dans la salle pour savoir
Si quelque survivant ne s'était pas blotti afin d'éviter
la mort noire.
Mais il les vit tous couchés dans le sang et dans la
poussière,
En tas, et pareils à des poissons qu'on a tirés de
la blanche mer,
Et que les pêcheurs ont amassés dans un creux sur le
bord.

Ils les ont tirés avec leurs filets aux mille mailles, et
tous ils bâillent encore,
Ils sont en tas sur le sable, ils bâillent dans leur désir
de l'eau salée,
Et le soleil éclatant les a tous fait crever.
C'est ainsi qu'en un tas les uns sur les autres les
prétendants gisaient.

LES SERVANTES INFIDÈLES

Les servantes infidèles entrèrent dans la salle en
troupeau,
Poussant de grands cris, et versant des larmes à flots.
D'abord, il leur fallut emporter les cadavres des morts,
Et les mettre auprès du porche de la cour fortifiée encore
Et les ranger les uns près des autres dans l'entrée, et
Ulysse les pressait,
Et leur commandait de se hâter, et par force elles
obéissaient.
Elles lavèrent ensuite les beaux fauteuils, et les tables,
A grande eau, avec les éponges aux trous innombrables.
Puis, Télémaque, le porcher et le bouvier
Raclèrent tout le sol à la pelle entre les murs épais.
Et les servantes emportèrent la boue, et la mirent en
dehors des portes.
Lorsque dans la grande salle tout fut remis en ordre,

On emmena les servantes hors de la grand'salle bien bâtie,
Et on entassa leur troupe entre la solide enceinte et le logis,
Dans un coin de la cour, où il était impossible de s'évader.
Télémaque se mit posément à parler :
— « Il ne sera pas dit qu'une mort honorable vienne
Pour celles qui versaient le déshonneur sur la tête de ma mère et sur la mienne,
Et qui faisaient l'amour avec les prétendants. »
Il dit, et il prit le câble de la barque dont bleu est l'avant,
Il le tendit du haut de la grande colonne autour du pavillon,
De façon que les pendues ne pussent toucher le sol du talon.
De même que les grives aux larges ailes ou les perdrix
Se heurtent, au moment où elles veulent regagner leur nid,
Au filet dressé dans le buisson, et elles sont prises au sommeil détesté,
Ainsi les filles ont leurs têtes bien en ligne, et toutes ont la corde passée,
Jusqu'à ce qu'affreusement elles soient mortes, autour de leurs cous.
Et leurs pieds s'agitent un instant, — mais pas beaucoup.

HYMNES HOMÉRIQUES

L'antiquité a attribué à Homère un recueil d'hymnes mythologiques, les uns brefs, les autres assez longs, dont les plus anciens remontent peut-être au VIIIᵉ *ou au* VIIᵉ *siècle avant notre ère. L'ensemble du recueil nous paraît aujourd'hui assez froid, d'un style parnassien très prononcé, avec ses nobles légendes déroulées majestueusement sans la moindre émotion. Mais la grâce n'en est pas toujours absente, ni une gravité religieuse, assurément moindre que celle qui paraît dans les* Hymnes orphiques, *perceptible pourtant dans le bel* Hymne à la Terre, *où rayonne le panthéisme humanisé de la Grèce.*

L'ENLÈVEMENT DE PERSÉPHONE

Pour commencer, je chante Déméter aux beaux cheveux,
 la déesse vénérée,
Et sa fille aux longues chevilles qui par le dieu des
 morts lui fut enlevée,
Avec le consentement de Dieu dont la vaste voix est
 sourde et grondante,
Tandis que loin de sa mère à l'épée d'or, reine des
 moissons abondantes,
Elle jouait avec les jeunes filles de l'Océan dont les
 poitrines sont bien faites,
Et cueillait des fleurs, des roses, des crocus et de belles
 violettes

Dans la tendre prairie, et des jacinthes et des iris,
Et aussi la fleur que par ruse la Terre fit croître, le narcisse,
Selon la volonté de Dieu, pour plaire au protecteur des hôtes et pour la fille fraîche comme une corolle.
La fleur brillait merveilleusement, et ceux qui la virent en perdaient la parole,
Qu'ils soient dieux immortels ou hommes soumis à la destinée.
De sa racine, une tige à cent têtes était poussée,
Et au parfum de cette boule de fleurs tout le vaste ciel dans les airs
Sourit, et toute la terre, et le gonflement salé de la mer.
L'enfant étonnée tendit à la fois ses deux mains,
Pour saisir le joli jouet, mais s'entr'ouvrit la terre aux grands chemins,
A travers la plaine de Nysie, et il en jaillit avec ses chevaux immortels
Le Roi de tant d'hôtes, le fils aux mille noms du Temps Éternel.

HYMNE A LA TERRE

Je vais chanter la Terre, la mère de toute chose, la solide,

La très ancienne qui nourrit sur son sol tout ce qui existe,
Tous les êtres qui marchent sur le sol divin ou sur la mer,
Tous ceux qui se nourrissent de ta richesse ou volent dans les airs.
Grâce à toi les hommes ont de beaux enfants et de belles moissons,
O Reine, et de la vie c'est toi qui aux mortels as fait le don,
Et c'est toi qui le leur reprend. Heureux celui que tu honores de ta bienveillance,
Car il possède désormais toutes choses en abondance.
Pour lui la glèbe vivifiée est lourde de trésors,
Dans les champs ses troupeaux se multiplient et sa maison est pleine de richesses encore.
Il gouverne avec de justes lois des villes où les femmes sont pleines de grâce,
Et la fortune innombrable, et l'or, marchent sur ses traces.
Ses fils brillent d'une jeunesse joyeuse et vigoureuse dans sa fleur,
Et ses filles dans les rondes fleuries dansent de tout leur cœur,
Et bondissent à travers la prairie et ses fleurs merveilleuses.

Tel est le sort de ceux que tu honores, ô déesse vénérable, ô divinité généreuse.
Je te salue, Mère des dieux, épouse du Ciel Étoilé.
Sois bienveillante, et pour prix de mon chant, donne-moi des jours fortunés.
Je penserai à toi dans mes autres prières.

HÉSIODE

Hésiode est le premier poète grec à avoir une existence historique définie. C'était un Béotien, non de naissance (il était d'Asie), mais d'habitation. On pense qu'il vécut au VIIIe *siècle avant notre ère. Il nous reste de lui, outre quelques compositions peu sûres et d'ailleurs de peu d'intérêt, deux grands poèmes,* La Théogonie *et* Les Travaux et les Jours. *Le premier contient quelques belles pages, mais garde trop souvent la sécheresse d'un dictionnaire à l'article* Mythologie, *et raconte l'origine du monde. Le second est sans doute formé de l'agglomération de plusieurs poèmes, une prédication sur la morale et les âges de l'humanité, un traité sur les travaux des champs, un calendrier des jours fastes et néfastes du mois. Certes, le poète n'évite pas les défauts du genre didactique, l'ennui s'il y a lieu, le moralisme le plus assommant. Mais personne n'a parlé de la vie paysanne avec cette précision rude, une sorte de poésie bougonne, une fraîcheur directe. Il passe dans ces simples vers le charme des almanachs des champs, et il suffit de comparer Hésiode à Virgile pour s'apercevoir que le premier a réellement connu la vie dont il parle. Ce n'est, le plus souvent, que la poésie du bon sens, mais c'est aussi celle de la santé, mêlée de superstitions tatillonnes, de contes populaires et de l'odeur de la terre.*

GENÈSE

Je vous salue, filles de Dieu, donnez-moi un chant ravissant.

Glorifiez la race sainte des Immortels toujours vivants,
Ceux qui sont nés de la Terre et du Ciel Étoilé
Ou de la noire Nuit, ou qu'a élevés la Mer salée.
Dites-nous comment, avec les dieux, naquirent tout d'abord la terre,
Et les fleuves, et la mer sans limites et son gonflement plein de colère,
Et les étoiles étincelantes, et le ciel large au-dessus de nos yeux,
Et puis ceux qui sont nés de tout cela, les bienfaiteurs, les dieux,
Et comment ils ont partagé les richesses et distribué les honneurs pour toujours,
Et comment ils ont occupé l'Olympe aux mille détours.

LES ENFANTS DE LA NUIT

La Nuit eut pour enfants la Mort odieuse et la noire Destinée.
Elle enfanta la Mort, et le Sommeil et les Songes et leur lignée,
Et la Nuit ténébreuse n'eut pas besoin pour cela de coucher avec personne,
Et puis elle enfanta le Sarcasme, et la Détresse qui n'est pas bonne,
Et les Hespérides qui au delà de l'illustre Océan

Ont besoin des belles pommes d'or et des arbres les portant.
Et elle mit au monde les Parques et les Kères,
Klothô, Lakhésis, Atropos qui, lorsque les hommes viennent à la lumière,
Leur donnent en présents les jours heureux ou malheureux,
Les implacables qui poursuivent les fautes commises contre les hommes et les dieux,
Celles dont jamais la redoutable colère ne s'interrompt
Avant d'avoir infligé au coupable, quel qu'il soit, un cruel affront.
Et la Nuit fatale enfanta encore la Vengeance aux hommes funeste,
Et, après la Vengeance, le Mensonge, mais aussi la Tendresse,
Et la Vieillesse maudite, et la Lutte au cœur violent.
Et la Lutte odieuse eut la Peine douloureuse comme enfant,
L'Oubli, la Faim, la Douleur ruisselante de pleurs,
Les Mêlées, les Combats, les Tueries et les Meurtres,
Et les Querelles, les Paroles menteuses, et les Mésententes,
Et l'Anarchie et le Désastre, qui vont ensemble,
Et le Dieu du Serment enfin, qui devient le pire des fléaux pour tout homme vivant
Qui aura manqué à sa parole délibérément.

Quand vient l'hiver avec ses mauvais jours, l'hiver tueur de bœufs,
Méfie-toi de lui et de la terre où il étend le gel fâcheux,
Lorsque le vent du Nord vient souffler à travers l'espace
Et qu'il soulève la mer immense où il s'abat en descendant des terres à chevaux de la Thrace,
Et que la terre et les forêts sont emplies de mugissements.
Il renverse par milliers les chênes chevelus et les pins puissants,
Il se rue des gorges de la montagne sur la plaine nourricière,
Et un cri est poussé par la forêt immense tout entière.
On voit les bêtes frissonner, et sous leurs couilles leur queue repliée se tenir,
Même lorsqu'une fourrure protège leur cuir.
Le vent glacé les pénètre, même ceux dont le pelage est épais,
Il traverse même le cuir du bœuf, qui ne peut l'arrêter.
Il perce jusqu'aux poils serrés de la chèvre, et seules les brebis encore
Ne laissent pas leur laine abondante pénétrée par la force du vent du Nord.
Le vieillard devant lui est obligé de courber l'échine.
Mais il épargne la jeune fille à la peau fine,

Qui dans la maison auprès de sa mère demeure encore,
Ignorante des travaux d'Aphrodite, la déesse d'or.
Elle baigne, elle parfume d'huile grasse sa peau tendre,
Et dans le fond de sa maison elle va s'étendre :
C'est l'hiver, et le poulpe sans os ronge son pied,
Dans sa maison sans feu et son lugubre foyer.
Il n'y a plus, pour s'y promener, de pacage que le soleil lui fasse voir;
Le soleil tourne au-dessus du peuple et des cités des hommes à peau noire,
Et pour éclairer nos villes à nous il n'est pas encore là.
Alors les hôtes des bois, qu'ils aient des cornes ou qu'ils n'en aient pas,
Grincent lugubrement des dents et s'enfuient à travers les taillis vallonnés,
Et pour tous il n'y a plus qu'un seul souci dans la pensée :
Où trouver l'abri qu'on désire ? où trouver la grotte profonde ?
Où le fourré dans l'épaisseur ? Et pareils au vieillard à trois pattes, à travers le monde,
Les hommes eux aussi, le dos courbé, et le front qui vers le sol se penche,
Errent, semblablement ployés, pour échapper à la neige blanche.

Quand fleurit le chardon, quand la cigale bruyante
Sur un arbre perchée répand de toute part sa chanson éclatante,
Au battement pressé de ses ailes, dans les jours pesants de l'été,
Les chèvres sont plus grasses, et meilleur le vin à déguster,
La femme est plus brûlante et l'homme se sent mou.
Sirius leur rôtit les fronts et les genoux,
Et leur peau sous le soleil brûlant est séchée.
Ah ! que je puisse avoir l'ombre d'un rocher, et du vin frais,
Une galette bien levée et du lait de chèvres qui n'ont plus de chevreaux,
Un morceau de viande de génisse nourrie dans la forêt et qui n'a pas encore de veau,
Un peu d'agneau de première portée ! Et là-dessus, pour savourer le vin noir,
Que je puisse m'étendre à l'ombre, le cœur satisfait de manger et de boire,
Tourner vers le souffle vif du vent d'ouest ma figure,
Puiser mon eau à une source intarissable et pure,
Et mêler trois parts d'eau pour une part de vin !

De la misère, on en gagne tant qu'on en veut, à la va-vite :
La route est plane, et on trouve tout de suite.
Mais devant le mérite, les dieux immortels ont d'abord mis la sueur :
Le chemin qui y mène est à pic, et il traîne en longueur,
Et il est rocailleux pour commencer, mais si tu arrives à son sommet,
Même s'il était difficile, le voilà maintenant tout aisé !

CONSEILS D'ALMANACH

Garde-toi d'offrir à Zeus ou aux autres Immortels, lorsque l'aube naît,
Une libation de vin noir avec des mains que tu n'aurais pas lavées,
Car alors, ils ne t'écouteraient pas et repousseraient tes prières.
N'urine pas tout debout, et tourné vers le soleil et sa lumière,
Et depuis l'heure où il se couche jusqu'au matin,
Souviens-toi de ne pas uriner sur le chemin ou à côté du chemin,

Et pas davantage en relevant ta chemise, car les nuits
appartiennent aux Bienheureux.
Il faut s'accroupir, comme le fait l'homme qui sait les
choses et qui est pieux,
Ou bien il faut se mettre contre le mur de la cour bien
fermée.
Il ne faut pas non plus dans ta maison montrer
indécemment près du foyer
Des parties honteuses souillées de semence, mais il faut
éviter cela au contraire.
Si tu t'en reviens tristement de porter quelqu'un en
terre,
Évite de faire un enfant, mets-t'y plutôt au retour d'un
festin pour les dieux immortels.
Que tes pieds ne franchissent pas les belles eaux des
fleuves éternels
Avant que tu n'aies tourné les yeux vers le beau courant,
récité une prière,
Et lavé tout d'abord tes mains dans l'eau plaisante et
claire.
A celui qui traverse un fleuve sans avoir purifié son
cœur et ses mains,
Les dieux irrités infligeront plus tard les pires chagrins.
Quand tu auras la joie d'assister à quelque sacrifice, ne
rogne pas avec le fer couleur de deuil
Le bout sec de tes ongles sur la giroflée à cinq feuilles.
Ne mets pas le vase à verser le vin au-dessus du verre

Pendant qu'on boit, ce serait attirer un sort contraire.
Quand tu construis une maison, n'y laisse pas de corniche,
Où la corneille bavarde croasse et se niche.
Ne prends jamais dans de la vaisselle dont les dieux n'ont pas eu les prémices
De quoi manger ou te laver, si tu ne veux pas qu'on t'en punisse.
N'assieds pas un enfant de douze ans sur des objets sacrés :
Ce n'est pas bien, et cela fera un homme dévirilisé.
Pas davantage un enfant de douze mois, ce serait le même résultat.
Dans l'eau où s'est baignée une femme un homme ne se lavera pas,
S'il ne veut pas en recevoir pour quelque temps un châtiment cuisant.
Il ne faut pas plaisanter les mystères devant les sacrifices flambants,
Sinon, pour cela aussi, les dieux se mettent en colère.
Il ne faut jamais uriner à l'embouchure des fleuves qui se précipitent dans la mer,
Et pas davantage à leur source, mais il faut soigneusement s'en garder,
Et, cela aussi n'est pas bon, il ne faut pas non plus s'y baigner.

ARCHILOQUE

L'antiquité tenait Archiloque pour l'égal d'Homère, et Quintilien écrivait encore de lui qu'aucun génie n'était supérieur au sien. Nous pouvons mal en juger, car les fragments qui nous en restent sont extrêmement brefs. Nous savons qu'il vécut dans la première moitié du septième siècle, et que sa vie fut un roman-feuilleton. Il fut ruiné, s'engagea comme mercenaire, jeta ses armes, fut exilé, éconduit dans ses amours, poussa par ses railleries sa fiancée à se pendre avec son ex-futur-beau-père, et périt dans une obscure bagarre entre deux îles grecques. Entre temps, il inventa, dit-on, les rythmes ïambiques et élégiaques, et aborda tous les sujets avec une abondance heureuse, le goût du génie populaire, une charmante fraîcheur d'images, les dons variés de l'aisance, de la tendresse, de la méchanceté, et toujours un merveilleux naturel. Presque tout cela a péri.

CHANSONS DE MERCENAIRE

A moi la galette pétrie,
Que l'on gagne au bout de la lance !
A moi le vin de Bulgarie,
Que l'on gagne au bout de la lance !
Pour le savourer, je m'appuie
Au bout de ma lance !

Passe le quart entre les bancs,
Entre les bancs de la galère !
Puise de quoi remplir le verre
Dans le cruchon, entre ses flancs !
Verse-nous bien de ton vin rouge,
Jusqu'à ce qu'on touche la lie :
On ne peut pas monter la garde
En demeurant sur sa pépie.
Mon bouclier fait le bonheur
De quelque soldat des Bulgares :
Je l'ai lâché à contre-cœur
Dans un buisson, cet objet rare !
C'est que je voulais fuir la mort :
Au diable mon vieux bouclier !
Je m'en racheterai encor :
Il ne sera pas plus mauvais.

A L'AMIE PERDUE

Si je pouvais toucher la main de mon amie...
. . .
Elle aimait porter la branche de myrte,
Elle aimait la fleur de beauté des roses,
Laissait sur ses reins et sur ses épaules
Couler ses cheveux comme fait une ombre...

O Périclès,
Le hasard et le sort font les dons des vivants.
. . .
Je possède un grand art :
De blesser durement ceux qui m'auront blessé.

SI...

Mon cœur, mon cœur, jouet de maux sans nombre,
Relève-toi, et résiste aux méchants.
Tes ennemis de pièges t'environnent,
Mais fais-leur face et lutte fermement.
Sache, vainqueur, dominer ta victoire,
Ne pas, vaincu, t'enfermer dans les pleurs,
Sans t'irriter quand vient une heure noire,
Sans démesure au milieu du bonheur,
Et sache bien que les choses humaines
Ne sont jamais que mouvance incertaine.

CALLINOS

Callinos, qui vivait vraisemblablement à Éphèse dans la première moitié du septième siècle, est considéré comme un des initiateurs de l'élégie politique et le maître de Tyrtée. Ses vers sur la patrie endormie dans la mollesse, terminés par un appel aux armes, ont servi de modèle à toute une fâcheuse littérature guerrière, mais ils ont de la noblesse, et une concision assez cornélienne. En dehors de ce fragment, il ne nous reste que trois ou quatre vers de lui.

PATRIE, RÉVEILLE-TOI

Jusques à quand dormirez-vous, ô jeunes hommes ?
Quand aurez-vous au cœur le goût de réagir ?
Quand cesserez-vous donc sans en avoir de honte
D'offrir à l'étranger la vue de vos plaisirs ?
Vous croyez que la paix règne sur votre terre,
Et la guerre pourtant la serre tout entière.
. . .
Que chacun, en mourant, frappe ses coups derniers !
Il est beau qu'un soldat lutte, c'est son honneur,
Pour le sol, les enfants, et la femme épousée,
Contre ses agresseurs.
La mort viendra, au jour par les destins fixé :
Jusque-là que chacun, debout, la lance haute,
Marche le cœur vaillant dessous le bouclier,

A l'heure où la mêlée commence pour les hommes.
Car l'homme n'est pas né pour éviter la mort,
Eût-il du sang des dieux dans ses veines encor.
Souvent celui qui fuit la bataille et la lance
S'est heurté à la mort en revenant chez lui,
Et du peuple a perdu et l'estime et l'appui ;
Mais lorsque le héros a connu la souffrance,
De la foule aux plus grands chacun pleure sur lui :
Pour la patrie sa mort est le plus rude coup,
Sa vie a des honneurs dignes d'un demi-dieu,
Il est comme une tour dressée devant les yeux,
Car il a fait tout seul le labeur de beaucoup.

MIMNERME

Poète du septième siècle, né en Asie Mineure, joueur de flûte, Mimnerme était considéré comme un maître de l'élégie amoureuse. Les fragments qui nous restent de lui, et qui sont aimables et mélancoliques, seraient adressés à une joueuse de flûte nommée Nannô. Ils ne lui garantissent assurément pas le premier rang, mais suffisent à lui accorder une place dans la lignée de ses imitateurs, de Properce à André Chénier. Ce qu'il a dit, il est sans doute le premier à l'avoir dit en Grèce, et c'est pour cela que ce charmant poète du plaisir ne fut jamais oublié des siens.

SANS L'APHRODITE D'OR...

Sans l'Aphrodite d'or, la vie a-t-elle un charme?
J'aimerais mieux mourir que n'avoir plus ici
Les secrètes amours, les dons de miel, le lit.
La fleur de la jeunesse est seule délectable
Au garçon, à la fille, et quand vient la vieillesse,
L'odieuse, qui rend l'homme méchant et laid,
Les cœurs sont dévorés par les dures tristesses,
Les rayons du soleil ne sont plus adorés,
La femme nous dédaigne et l'enfant nous déteste,
Tant Dieu couvre de maux le temps de la vieillesse.

Comme au printemps fleuri poussent vite les feuilles
Lorsque les font grandir les rayons du soleil,
Ainsi, un court instant, à ces feuilles pareils,
Nous pouvons encor jouir des fleurs de la jeunesse,
Ignorants, grâce à Dieu, du mal comme du bien :
Mais déjà vient à nous le pas des noirs Destins ;
L'un apporte en présent la cruelle vieillesse,
Et l'autre de la vie montre déjà la fin.
Il ne dure qu'un jour, le fruit de la jeunesse,
Ainsi que le soleil sur le jour des humains.

TYRTÉE

*Tyrtée était peut-être milésien, peut-être lacédémonien. En tout cas, il vécut à Sparte, dont il devint le poète officiel, au septième siècle. Ses chants guerriers, connus sous le nom d'*Exhortations, *ont été principalement écrits au moment des luttes de sa patrie contre les Messéniens, ce qui leur a valu aussi le nom de* Messéniennes. *Depuis Casimir Delavigne, les plus mauvais poètes français ont révéré en Tyrtée le poète qui envoie les jeunes au combat. Pendant la guerre de 1914, Jean Richepin prononçait des conférences intitulées : « Les sonneurs d'héroïsme, de Tyrtée à Déroulède. » Ce sont de dangereux patronages. Il faut convenir pourtant que ses odes martiales ont du mouvement et de l'ardeur, et une allégresse encourageante à chanter la mort des autres avec une curieuse concupiscence à la fois sadique et admirative. Tant que dura Sparte, la jeunesse apprit à les chanter.*

MOURIR POUR LA PATRIE

Mourir au premier rang, lutter pour la patrie,
C'est le sort le plus beau digne d'un bon guerrier.
Mais quitter et la ville et les riches prairies,
Avec son père vieux et sa mère chérie,
Et ses petits enfants, et la femme épousée,
Et sur les grands chemins s'en aller et mendier,
C'est le plus triste sort que réserve la vie.

Tous ceux que l'on supplie se détournent, haineux,
La misère vous tient, le besoin odieux.
Le déshonneur est là qui jaillit sur la race,
De ceux qui vont errants toute beauté s'efface,
Et misère et mépris vont les accompagner.
Ah ! si meurt toute estime envers ces vagabonds,
Si le respect s'en va, l'égard et la pitié,
Luttons pour la patrie, fièrement, et mourons
Pour nos fils, sans vouloir notre sang épargner !

ALLONS, ENFANTS...

O garçons ! au combat luttez en rangs serrés,
Car la fuite est honteuse autant que la panique.
Ayez dans la poitrine un grand cœur héroïque,
N'aimez pas trop la vie au moment de lutter.

Les aînés, les anciens dont les genoux sont raides,
N'allez pas vous enfuir et les abandonner :
Il est honteux de voir, au premier rang tombé,
Lorsque les jeunes gens aux rangs d'arrière cèdent,

Un ancien au poil gris, aux cheveux blanchissants,
Dont le souffle héroïque expire en la poussière,
Et qui tient des deux mains son ventre tout sanglant,

Ou qui, spectacle ignoble et digne de colère,
Repose dépouillé de tous ses vêtements.

Mais les jeunes garçons sont toujours beaux à voir,
Tant que brille la fleur des jeunes jours riants :
Des femmes le désir, des hommes les égards,
Alors qu'ils sont en vie les suivent du regard,
Et ils sont beaux aussi, tombés au premier rang !

ALCMAN

Alcman de Sardes vécut à Sparte au septième siècle. Sparte était alors un centre littéraire, ce qui nous paraît étonnant. Alcman y composa de nombreux poèmes d'amour, des hymnes, et surtout des Parthénées, *c'est-à-dire des chants exécutés aux processions par les jeunes filles, genre particulièrement gracieux. Mais le temps a fort maltraité son œuvre. Il ne nous en reste à proprement parler que des lambeaux, où l'on devine un esprit charmant, parfois malicieux, parfois ample et noble, et le sentiment de la grâce humaine. Un papyrus d'Égypte, découvert par Mariette, nous a heureusement rendu une* Parthénée *terriblement rongée, joyeux thème aux reconstitutions d'érudits, mais presque intégrale. C'est grâce à cette louange des jeunes filles en fleur que nous savons un peu ce qu'est cette poésie.*

LES VERS QUE JE FAIS...

Je connais le chant
De tous les oiseaux.
. . .
Alcman a inventé musiques et paroles,
Selon ce qu'il a appris
Du langage parlé par la voix des perdrix.

CONTE

Voici sept lits, voici sept tables,
Chargées de gâteaux aux pavots,
De grains de lin et de sésame,
Et, dans des coupelles de bois,
De raisiné pour les marmots.

LA NUIT

Des hauts monts et le gouffre et la cime s'endort,
Et le cap comme le torrent,
Et, nourris du sol noir, le reptile et le plant,
Et le fauve des monts, avec l'abeille encor,
Et le monstre au profond de la mer violette, —
Et des oiseaux aux larges ailes
Les races s'endorment encor.

JEUNES FILLES

Le chœur

Heureux celui qui a tissé
Des beaux jours passés dans la joie !

. . .

Premier demi-chœur

Pour moi, je chante la clarté
D'Agidô, lorsque je la vois,
Car elle est au soleil semblable,
Elle témoigne qu'il est là.

Deuxième demi-chœur

Ah ! je n'ai pas à la blâmer,
Non plus qu'à faire son éloge :
Elle me le défend, notre illustre chorège.
Regardez-la : son éclat nous évoque
Celui d'une cavale en un troupeau de bœufs,
Ardente, et couronnée, et les sabots bruyants,
    Pareille à nos songes volants !
Ah ! regarde-la bien, la jument de Venise !
    Et regarde bien resplendir
Ma cousine Agésichora, sa chevelure
    Pareille à quelque flot d'or pur
    Autour d'un visage d'argent !
    Quoi de plus clair, que peut-on dire ?
C'est Agésichora, mais oui, c'est elle-même.
Oui, sa beauté est la deuxième :
Elle suit Agidô comme un poulain cosaque
Court après un cheval arabe.

Le chœur

Lorsque les Pléiades se lèvent,
A l'heure où nous portons le voile,
A travers la nuit d'ambroisie,
Tel Sirius et son étoile,
Comme ces deux beautés, elles luttent ainsi.

*Arion, disciple d'Alcman, est considéré comme l'un des fondateurs du lyrisme choral et l'inventeur du dithyrambe, mélodie dionysiaque exécutée par un chœur circulaire. Dans le dernier quart du septième siècle avant notre ère, il vécut à Lesbos, à Sparte, en Italie, à Corinthe. La légende veut que, jeté à la mer, il ait été sauvé par des dauphins. Il ne nous reste rigoureusement rien de lui, mais Elien dans l'*Histoire des Animaux *lui attribue un fragment certainement apocryphe sur son aventure légendaire, assez somptueuse tapisserie toute baignée de poésie marine.*

LA MER

Toi qui des dieux es le plus fort,
Poséidon marin dont le trident est d'or,
O Roi des mers salées, ceinture de la terre,
Autour de toi les bêtes poissonnières
Font leur ronde à coups de nageoires
Au mouvement d'ailes sans poids.
Voici, en bonds légers, le cou velu de soie,
Et la face courte et camuse,
Chiens de mer à la marche agile,
Les dauphins qu'aiment bien les Muses,
Les enfants de la mer, les fils des Néréides,
Ceux qu'Amphitrite a enfantés.
Vers le cap de Ténare et l'île de Morée,

Vous m'avez emporté sur la mer de Sicile,
Et vous m'avez chargé sur votre échine courbe,
En ouvrant un sillon sur la plaine marine,
Un chemin sans sillage,
Le jour où par le poing de compagnons trop fourbes,
De la barque polie, passagère océane,
Je fus jeté au flot des sombres vagues pourpres.

SOLON

Solon, qui naquit au milieu du septième siècle avant notre ère, est le premier en date des poètes athéniens. Ruiné, enrichi par le commerce, il commença sa carrière politique dans un moment particulièrement trouble, ramena la paix religieuse et sociale, donna une constitution à son pays, fit des lois agraires, rencontra l'ingratitude, voyagea dans tout le monde connu, et fut finalement considéré comme l'un des sept sages de la Grèce. Il ne dédaigna point le plaisir, sa poésie en garde parfois la trace, mais c'est un plaisir enjoué. Pour le reste, il a de la noblesse, la juste fierté des grandes tâches qu'il a accomplies, un ton vraiment royal pour en parler. Toute l'antiquité a tenu en haute estime et sa sagesse et l'élégance naturelle et familière de sa parole à laquelle nous pouvons être encore sensibles.

REGARD SUR SOI-MÊME

Si j'ai épargné la terre de ma patrie,
Si je ne me suis pas attaché à la violence amère et à la tyrannie,
Si je n'en ai pas souillé et rendu honteuse ma renommée,
Je n'ai pas à en rougir, car c'est ainsi, je crois, que mon nom pourra surpasser
Le nom de tous les hommes.

Qui agit grandement ne peut plaire à chacun.

. . .

De la sagesse on ne peut pas connaître
Où est la borne invisible à nos yeux :
A elle seule elle englobe tout l'être.

. . .

Je vieillis sans cesser d'apprendre.

. . .

Joie d'avoir des garçons aimés,
Des chevaux qui portent sabot,
Des chiens de chasse, et, au foyer,
Assis comme hôte, un étranger !

. . .

Nul vivant n'est heureux, mais tous sont malheureux,
Tous ceux que le soleil regarde de ses yeux.

. . .

Que je ne meure point sans qu'on verse de pleurs,
Qu'à mes amis ma mort laisse deuil et douleur !

POUR LA PATRIE RÉCONCILIÉE

Devant le tribunal du temps, elle sera pour moi le
témoin,

La Mère très grande des Dieux Olympiens,
La Terre très bonne et noire, de laquelle jadis j'ai arraché
Les bornes qui de toutes parts lui étaient fixées :
Elle était esclave, et maintenant elle est libre.
Et à combien d'hommes, dans Athènes fondée par les dieux, j'ai à nouveau permis de vivre !
Combien j'en ai ramenés qui avaient été vendus, les uns iniquement,
Les autres selon la loi ; et les autres exilés par jugement,
Et parlant désormais un langage de sorcier, et oublieux de leur propre langue,
A force d'avoir erré à travers le monde ;
Et les autres ici-même subissant un esclavage indigne d'un homme de cœur,
Et toujours tremblants devant leurs maîtres et leur humeur :
Tous, je les ai rendus libres par la souveraineté de la loi,
Et j'ai su mettre d'accord la force avec le droit.
J'ai tenu ce que j'avais promis, et je l'ai fait.
J'ai dicté des lois égales pour le mauvais bougre et l'homme distingué,
Et j'ai réglé pour tous une justice en bonne harmonie.
Si c'était un autre que moi qui le fouet avait pris,
Un homme à l'esprit imprudent et au cœur dévoré de cupidité,

Il n'aurait pas tenu le peuple, et il ne se serait pas arrêté
Avant d'avoir troublé le lait et enlevé toute la crème !
. . . . et si j'avais voulu moi-même
Accomplir ce qui plaisait alors à mes adversaires,
Ou faire ce qu'on indiquait dans l'autre parti au contraire,
Notre ville aurait été rendue veuve de beaucoup des siens :
Voilà pourquoi, moi, j'ai fait tête de tous côtés,
Comme fait un loup qui tourne sur lui-même au milieu du cercle des chiens.

STÉSICHORE

Stésichore, poète sicilien qui vécut à la fin du septième et au début du sixième siècle avant notre ère, était considéré comme l'héritier d'Homère. Il avait composé des hymnes pour les dieux qui semblent tenir encore à leur origine épique, et c'est lui qui inventa la composition de l'ode en strophe, antistrophe et épode, correspondant à des mouvements du chœur et à une musique différente. Son nom signifie d'ailleurs « maître de ballet ». Mais presque toute son œuvre a sombré. Les érudits ne lui en ont pas moins consacré des volumes de commentaires, et Alfred Croiset écrit de lui sans ironie ces deux phrases consécutives : « S'il avait su se borner, dit Quintilien, il eût été l'égal d'Homère. Le morceau le plus étendu qui nous reste des Hymnes *est un fragment de six vers. » A travers ces débris mutilés, on devine parfois la grâce, l'éclat, et une sorte d'arabesque pure.*

LE VOYAGE DU SOLEIL

Le soleil qu'engendra le Géant est monté
Dans une coupe d'or.
Par delà l'océan il s'est mis à marcher
Jusqu'aux abîmes noirs des ténèbres sacrées,
Vers la mère, et la femme épousée vierge encor,
Et ses enfants aimés.
Et l'autre, fils de Dieu, à pied s'en est allé
Vers l'ombre du bois de lauriers.

TRIOMPHE D'HÉLÈNE

Les fruits cydoniens chargent le char du prince,
Les touffes de myrtes en fleur,
Avec les guirlandes de roses
Et les couronnes de violettes.

FRAGMENTS DE POÉSIE

Apollon, dessus toute chose,
Aime les jeux, les chants dansés,
Et la Mort les plaintes de deuil.

. . .

D'un homme mort, il meurt toute la grâce humaine.

. . .

O Muse clair-sonnante, il te faut commencer
La romance d'amour pour les enfants des Iles,
Et faire ici vibrer la corde qui te plaît.

. . .

L'hirondelle babille et voici le printemps.

. . .

Il est temps de chanter la muse aux belles tresses,
Romance populaire et musique d'ailleurs,
Puisque voici venir la douceur du printemps.

IBYCOS

*Ibycos, qui fut l'élève de Stésichore, est donc né au milieu du sixième siècle. Il a beaucoup imité son maître, mais on lui fait surtout gloire d'avoir inventé l'*encomion, *c'est-à-dire le panégyrique d'un personnage humain au lieu d'un dieu, invention nettement plus lucrative que la louange divine. Ce qui nous reste de lui, toutefois, est fort gracieux, car ce sont des fragments de poèmes d'amour, élégants, fleuris, et assez chauds, où la nature accompagne délicieusement les mouvements du cœur.*

L'AMOUR NE DORT PAS

Pommiers cydoniens, on vous voit au printemps
Boire l'eau des ruisseaux courants,
Dans le jardin secret des jeunes filles,
On voit joyeusement pousser le cep fleuri
A l'ombre de la vigne où le vin se mûrit.
Mais pour moi, ah ! l'Amour, non, jamais ne connaît
La saison où se reposer,
Mais tel le vent du Nord qui de Thrace descend,
Il s'enflamme sous les éclairs,
Il vient de chez Cypris, il accourt, bondissant,
Et ténébreux, et fier,
Et de son souffle tout-puissant
Il bouleverse tous mes sens.

Ah ! voici que l'Amour, sous ses paupières noires,
Me jette de nouveau son humide regard,
Voici que par ses mille charmes
Il me lance à nouveau dans les mailles serrées
Des filets que tend la Beauté.
Ah ! je tremble de voir comme sur moi il marche.
Je suis comme un cheval sous la bride attelé,
Qui fut champion dans les temps de jadis,
Et qui maintenant est rétif
S'il faut sur ses vieux jours encor qu'il se mesure
Avec les plus vites voitures.

AMOURS, OISEAUX ET FLEURS

Quand l'aube glorieuse écarte le sommeil
Et éveille le rossignol...
. . .
Mon cœur, je me blottis, telle dessous ses ailes
Fait la poule sultane.
. . .
O fleur des Grâces aux yeux clairs...
Euryale, souci des filles bien tressées,

Sous les roses en fleurs la Beauté t'a couché,
Et le Désir au doux regard.
. . .
Sur les plus hautes branches
Se tiennent les oiseaux ;
Bigarrée, c'est la poule d'eau,
Col-changeant, la poule sultane,
Et l'alcyon aux ailes larges.
. . .
L'immortelle et la violette,
Le myrte, la pomme, et la rose,
Et le laurier délicieux . . .

ALCÉE

Alcée est l'un des plus mutilés des poètes grecs. Né à Mytilène de Lesbos vers 640 avant notre ère, rival et peut-être amoureux de Saphô, toute l'antiquité l'a tenu pour l'un des plus grands poètes de la civilisation hellénique : incomparable écrivain politique, auteur de chants d'amour ou de chansons à boire, il fut l'un des initiateurs du lyrisme. Il ne nous reste pourtant de lui que des fragments extraordinairement épars, où l'on ne peut même pas toujours deviner une intention, tant ils sont brefs. J'ai choisi ceux qui peuvent encore offrir un sens, et j'y ai joint le résumé en prose d'un péan à Apollon, qu'Himerios a eu la bizarre idée d'écrire, au lieu de nous conserver le texte.

PARAPHRASE D'UN HYMNE

C'était l'été, et même le cœur de l'été, l'instant où Alcée ramène Apollon des brumes du Nord. L'été brûle de tout son éclat, Apollon est parmi nous, et la lyre, en l'honneur du dieu, emprunte elle aussi je ne sais quel charme de l'été. Les rossignols chantent pour lui, à la façon dont chantent les oiseaux chez Alcée, et les hirondelles, et les cigales chantent aussi, et elles ne racontent pas leur vie parmi les hommes, mais elles murmurent pour le dieu seul toutes leurs chansons. La source Castalie verse ses flots d'argent selon les rythmes de la poésie, et le grand Céphise soulève ses vagues

étincelantes comme le fleuve Énipée chez Homère. Car Alcée, comme Homère, sait contraindre l'eau elle-même à témoigner de la présence des dieux.

PLAINTES D'UNE JEUNE FILLE

Ah ! toute la misère, ô malheur ! j'ai connue...
. . .
Un frisson vient troubler ma poitrine craintive...
Pareil au frisson d'une biche...

LA TEMPÊTE

Mon esprit est perdu sous la poussée des vents,
Et la vague nous roule à bâbord et tribord,
Et cependant sur l'océan encor
Nous sommes emportés sur le noir bâtiment.

Sous l'énorme ouragan nous sommes ballottés,
L'eau gagne de la cale au pied même du mât,
La voile, du haut jusqu'en bas
En grands lambeaux pend, déchirée,
Et tous les haubans ont cédé.

L'ÉTÉ

Va, déguste le vin, le soleil est levé :
C'est la dure saison où tout est desséché.
La cigale crépite à fin bruit dans les feuilles,
Et verse un chant sans fin et clair dessous ses ailes.
Le soleil enflammé sèche et baigne la terre.
C'est l'heure où le chardon de fleurs s'est recouvert.
La femme est plus brûlante et l'homme se sent mou.
Sirius affaiblit les fronts et les genoux.

CHANSON

Buvons ! N'attendons pas les lampes :
A un doigt est la fin du jour.
Apporte-nous des coupes grandes,
Des coupes ornées, mon amour.
Le fils divin de Sémélé
Aux hommes le vin a donné
Afin qu'ils puissent oublier.
Emplis la coupe jusqu'en haut,
Un tiers de vin et deux tiers d'eau,
Et qu'une coupe chasse l'autre.

SAPHO

Saphô est à jamais la merveille du lyrisme grec. Ce qui nous en reste est peu de chose, mais le moindre de ses fragments semble embaumé à jamais d'un parfum qui a traversé les âges. Du sixième siècle de notre ère, Psapphâ (ou Psapphô, ou Sapphô) de Lesbos rayonne d'un éclat que rien n'a pu ternir, et les autodafés de son œuvre, au IVe *siècle ou au* XIe *siècle, ont toujours épargné assez du trésor le plus précieux du paganisme. De sa vie nous ne savons presque rien. Le saut qu'elle fit à Leucade pour le beau Phaon appartient à la légende. Des âmes pieuses ont voulu que ses amours fussent aussi légendaires, et ont donné comme preuve qu'elle composait des chants d'hyménée. Nous tenons pour assuré, étant naïf, que Saphô aimait les femmes, et que cela ne choquait personne. Il se peut qu'Alcée lui ait fait la cour, cela n'est pas certain non plus. Mais des trois ou quatre odes presque intactes (encore la célèbre ode à Aphrodite est-elle la plus conventionnelle malgré sa grâce), des fragments éblouissants qui nous restent, jaillit toujours une magie immortelle. C'est la passion elle-même, sa voix rauque et douce, son chant voilé, son insomnie, son désespoir, à travers les évocations de jeunes filles, de nuits fleuries, d'étoiles, et tout un univers enivrant.*

POÈME D'ALCÉE A SAPHÔ

Saphô aux tresses violettes,
Pure Saphô au doux sourire,

J'ai bien quelque chose à te dire,
Oui, mais la honte m'en empêche.

RÉPONSE DE SAPHÔ A ALCÉE

Si tu voulais le bien et le beau seuls,
Si rien de mal dans ta bouche n'était,
Tu n'aurais pas de honte dans tes yeux,
Et franchement tu dirais ta pensée.

A UNE AIMÉE

Il goûte le bonheur que connaissent les dieux
Celui qui peut auprès de toi
Se tenir et te regarder,
Celui qui peut goûter la douceur de ta voix,

Celui que peut toucher la magie de ton rire,
Mais moi, ce rire, je le sais,
Il fait fondre mon cœur en moi.
Ah ! moi, sais-tu, si je te vois,
Fût-ce une seconde aussi brève,
Tout à coup alors sur mes lèvres
Expire sans force ma joie.

Ma langue est là comme brisée,
Et soudain, au cœur de ma chair,
Un feu invisible a glissé.
Mes yeux ne voient plus rien de clair,
A mon oreille un bruit a bourdonné.

Je suis de sueur inondée,
Tout mon corps se met à trembler,
Je deviens plus verte que l'herbe,
Et presque rien ne manque encore
Pour me sentir comme une morte.

A APHRODITE

Aphrodite, fille de Dieu,
O tisseuse immortelle au trône étincelant,
Ne laisse pas mon cœur, écoutes-en mon vœu,
O Reine, s'affliger sur les dégoûts pesants.

Ah ! reviens si jamais, naguère,
Tu as su m'écouter, entendre au loin ma voix,
Alors que tu quittais, pour accourir vers moi,
La maison dorée de ton père.

De rapides moineaux, à ton char attelés,
T'emportaient tout autour de notre sombre terre,

Secouaient dans le vent l'aile aux plumes serrées,
Et d'en haut tiraient droit par le travers de l'air.

Et vite, ils étaient là, et toi, ô mon bonheur,
D'un sourire éclairant ton visage immortel,
Tu demandais le nom de ma neuve douleur,
Et pourquoi mon appel.

Quelle folie brûlait mon pauvre cœur malade ?
« Qui réclames-tu donc de mener à ta flamme
A Celle-là qui persuade ?
Qui, Saphô, te fait mal à l'âme ?

« Parle. Si elle fuit, bientôt elle accourra.
Sans écarter les tiens, elle offrira ses dons.
Si elle n'aime pas, bientôt elle aimera,
Qu'elle le veuille ou non ! »

Ah ! cette fois encor, viens à moi, rends-moi libre
De ces soucis amers sous lesquels je m'abats.
Fais tout ce que mon cœur désire pouvoir vivre,
Sois mon compagnon de combat !

LES ADIEUX

Atthis n'est point sur ses pas retournée.
Vraiment, je voudrais être morte.
En me quittant, elle pleurait,

Elle pleurait et me disait :
« Ah ! Saphô, terrible est ma peine.
C'est malgré moi que je m'en vais ... »

Et je lui répondais moi-même :
« Pars en joie, souviens-toi de moi.
Ah ! tu sais bien comme je t'aime !

« Sinon, je veux te rappeler
Nos heures si belles, si chères
(Les as-tu vraiment oubliées ?)

« Les couronnes de violettes,
Et la rose avec le safran,
Près de moi, tressées sur ta tête,

« Les guirlandes entrelacées,
Autour de ta gorge fragile,
Les fleurs adorables mêlées,

« Et le parfum mystérieux,
Les flacons de parfum royal,
Qui inondaient tes beaux cheveux,

« Et l'heure où, sur un lit couchée,
Mollement et entre mes bras,
Tu calmais ta soif altérée ... »

O mon Atthis, dans Sardes vit au loin
Mnasidika que nous aimons toutes deux,
Et sa pensée auprès de nous revient.

Tu lui paraissais une fée
Aux temps où nous vivions ensemble,
Nul autre chant ne la charmait.

Chez les Lydiennes elle luit,
Comme, après le soleil couché,
La lune aux doigts de rose luit.

Près d'elle tout astre pâlit.
Sa clarté sur la mer salée
Se verse, et sur les prés fleuris.

Et la rose sous la rosée,
Le fin cerfeuil s'épanouit,
Et le mélilot parfumé.

Mais elle, elle erre et se souvient
D'Atthis en fleurs, son âme est pleine
Du désir, cœur lourd de chagrin.

Et son cri aigu nous appelle.
L'appel inconnu et secret,

La nuit aux multiples oreilles,
A travers les mers entre nous,
L'a entendu et répété . . .

NOCTURNES

Étoile du soir, ô toi qui ramènes
Ce qu'a dispersé le clair jour naissant,
Voici que chèvre et brebis tu ramènes,
Et à la mère son enfant.

. . .

L'eau fraîche murmure à l'entour,
Parmi les pommiers parfumés,
Et des feuilles où le vent court,
Le sommeil pour nous a glissé.

. . .

Les étoiles, autour de la splendeur lunaire,
Cachent à nouveau leur clarté
Lorsque d'un vif éclat elle revient briller,
En son plein, au-dessus de l'ombre de la Terre.

. . .

La lune s'est couchée,
Les Pléiades aussi.
Il est minuit, l'heure est passée,
Je suis seule étendue ici.

. . .

Le rossignol charmeur annonce le printemps.

Je dis que l'avenir se souviendra de nous.

. . .

Je désire et je brûle.

. . .

A nouveau l'Amour, le briseur de membres,
Me tourmente, doux et amer.
Il est insaisissable, il rampe.

. . .

A nouveau l'Amour a mon cœur battu,
Pareil au vent qui, des hauteurs,
Sur les chênes s'est abattu.

. . .

Tu es venue, tu as bien fait :
J'avais envie de toi.
Dans mon cœur tu as allumé
Un feu qui flamboie.

. . .

Je ne sais ce que je dois faire,
Et je sens deux âmes en moi.

. . .

Je ne sais quel désir me garde possédée
De mourir, et de voir les rives
Des lotus, dessous la rosée.

. . .

Et moi, tu m'as oubliée.

Telle la pomme savoureuse,
Rouge au bout même de la branche,
Là-haut, sur la plus haute branche.
Ah ! les cueilleurs l'ont oubliée.
Non, ils ne l'ont pas oubliée,
Ils n'ont pas pu y arriver.
. . .
Monte la lune dans son plein,
Les filles autour de l'autel . . .
. . .
Ainsi jadis, d'un pied léger,
Dansaient les filles de la Crète,
Autour d'un autel bien-aimé,
La musique animant la fête,
Et du gazon elles foulaient
Les fleurs à la douceur si fraîche.
. . .
Les pois chiches dorés poussaient sur le rivage.
. . .
Le sommeil aux yeux noirs est venu sur leurs yeux.
. . .
Est devenu froid le cœur des colombes,
Leurs ailes se sont repliées.

ERINNA

Erinna était, disent les uns, l'amie de Saphô, mais, d'après les autres, elle vivait au quatrième siècle. L'antiquité l'aimait, nous ne savons rien d'elle que cinq ou six fragments. Elle avait composé un long poème illustre, La Quenouille, *dont il reste soixante vers, des épigrammes nostalgiques. J'y ai joint son épitaphe, telle qu'Antipater de Sidon, ami de Méléagre, nous l'a conservée dans* l'Anthologie. *Tout cela est bref et délicieux.*

A UNE JEUNE MORTE

O sirènes, ô stèle, urne de mon tombeau,
Qui des cendres des morts garde le mince lot,
Dites un clair salut à qui vient par ici,
Qu'il soit d'une autre ville ou bien de mon pays,
Dites-leur que ma tombe est celle de Baucis,
Que tel était le nom que m'a donné mon père,
Que le jour de l'hymen j'y fus ensevelie,
Que Ténos fut ma ville, et que c'est mon amie,
Erinna, qui grava ces phrases sur ma pierre.

FRAGMENTS

O pilote, poisson des bonnes traversées,
Dans le sillage suis mon amie bien-aimée !
. . .

Un bruit s'en est allé vers le vide funèbre,
En silence chez les fantômes,
Les deux yeux ont été couverts par les ténèbres.

ÉPITAPHE D'ERINNA

Erinna n'a laissé que bien peu de poèmes,
Ses chants ne sont pas longs, mais ses vers peu nombreux
Ont été couronnés des Muses elles-mêmes :
Aussi son souvenir n'a-t-il pas d'oublieux,
Et sous la noire Nuit à l'envol ténébreux,
N'a-t-elle pas péri, à jamais étouffée,
Tandis que par milliers, poètes d'aujourd'hui,
Nous nous fanons ensemble, ô passant, dans l'oubli.
Car d'un cygne toujours le chant mince mais vrai
Vaut mieux qu'un cri aigu de choucas dispersés
A travers les brouillards que le printemps ourdit.

Antipater.

ANACRÉON

Les poèmes les plus connus d'Anacréon ne sont pas de lui, et datent de plusieurs siècles après sa mort. Ce sont ceux qu'aima la Renaissance : L'Amour mouillé, L'Amour piqué, *etc. Ils sont d'ailleurs charmants et on les trouvera d'autre part. Mais le poète de Téos était né au milieu du sixième siècle avant notre ère, et mourut à quatre-vingt-cinq ans, en s'étranglant avec un pépin de raisin. Il vécut à Samos et à Athènes, auprès des tyrans, et chanta l'amour et l'ivresse. Son œuvre a sombré presque totalement, excepté quelques fragments délicieux et purs. Plus purs que les imitations qui en ont été faites à l'époque alexandrine ou impériale, plus naturels, parfois plus violents, encore que la galanterie n'y manque pas. C'est assez pour nous faire regretter ce qui a disparu et pour tenir Anacréon, comme le voulaient les Anciens et Ronsard, pour l'une des voix les plus exquises de la Grèce.*

CHANSON

J'ai rompu pour mon déjeuner
Un petit pain d'orge et de miel,
Et ma cruche de vin lampée.
Aussi puis-je en me délassant
Faire résonner à présent
La guitare que j'aime bien,
Avec la fille à qui plaît
Le plaisir et que j'aime bien,
A la fois chanter et danser.

Pourquoi me fuis-tu, cavale de Thrace,
Pourquoi ce regard oblique et sans grâce ?
Crois-tu que je sois sans adresse encor ?
Mais sache-le bien, je pourrais sans peine
Te passer au col la bride et le mors,

Te faire tourner autour de l'arène.
Et si maintenant, aux prés et pastures
Tu bondis et joues d'un cœur si léger,
C'est qu'il manque encor un bon écuyer
Qui sût te serrer comme une monture.

LA ROUTE QUI DESCEND

Oui, mes tempes déjà sont grises,
Mes cheveux sur mon front sont blancs ;
Jeunesse, auprès, n'est plus assise,
Et l'on a vu vieillir mes dents.
Pour goûter la douceur de vivre,
Ah ! je n'ai plus beaucoup de temps :
Moi qui ai peur de l'autre rive,
Je m'en désole bien souvent.
Le gouffre funèbre m'effraie,

Triste est la route qui descend :
Il n'est pas près de remonter,
Non, celui-là qui la descend.

LA BALLE

L'Amour aux cheveux blonds un jour
Lança contre moi une balle pourpre.
Il voulait forcer à jouer
Une enfant à sandale brodée.
Mais elle, elle était de Lesbos la belle,
Elle méprisa mes cheveux tout blancs,
Et vers qui je sais tournant sa prunelle
Elle demeura sur place en béant.

FRAGMENTS

O enfant au regard de fille,
Je te poursuis, tu ne vois rien ;
Ah ! tu ne sais pas que tu tiens
De mon cœur les brides !

. . .

Apporte l'eau, mon garçon, et le vin,
Apporte-nous les couronnes de fleurs,

Et après quoi, je risquerai mon cœur,
Contre l'Amour, à jouer de mes poings.

. . .

Ah ! qui donc
Rend la jeunesse à mon cœur amoureux
Et danse au son léger de la flûte trouée ?

. . .

L'Amour m'a vu sous mes cheveux blanchis,
Et chez les aigles, avec ses ailes d'or,
Son vol a fui.

. . .

Et je fuis à nouveau comme fuit le coucou.

. . .

L'Amour bûcheron, de sa grande hache,
M'a coupé ainsi que l'on coupe un arbre,
Et il m'a jeté au torrent d'hiver.

ARISTÉE DE PROCONÈSE

Aristée de Proconèse, dont nous ne savons rien, écrivit une épopée fabuleuse et mystique, probablement aux environs du sixième siècle avant notre ère. Il y chantait des peuples mystérieux qui habitaient le Grand Nord. Tout au moins c'est ce qui ressort des bizarres et brefs fragments qui nous en restent.

LES TRIBUS DU GRAND NORD

Ah ! voici pour nos cœurs le prodige nouveau :
Des hommes sont, là-bas, qui habitent dans l'eau,
Loin de la terre, au fond de la plaine océane.
La souffrance est sur eux, ils ont à trimer dur,
Leur âme est dans la mer, leurs yeux dans les étoiles.
Et bien qu'entre leurs mains de nombreux biens
s'assurent,
Leur perverse fierté sans cesse aux dieux réclame.

. . .

Les Issédoniens, fiers de leurs longs cheveux...

. . .

Leurs plus proches voisins, en allant vers le Nord,
Sont nombreux, et ce sont des guerriers courageux,
Riches de hordes de chevaux,
De bétail, de troupeaux de bœufs.

. . .

Ils n'ont qu'un œil dans un visage gracieux,
Leur crinière est touffue, leurs muscles sont encore
De tous les hommes les plus forts.

THÉOGNIS

Théognis de Mégare vivait dans la seconde moitié du VIe *siècle avant notre ère. Nous devons ce qui nous reste de lui à une sorte d'entreprise scolaire qui isola de ses élégies des fragments moraux, afin d'apprendre à la jeunesse les règles de la vie. Aussi Théognis passe-t-il pour un écrivain quasi didactique. Il n'en est absolument rien. A moins qu'on ne pense qu'il est louable d'enseigner à la jeunesse le goût du plaisir, la vengeance, le réalisme, la volupté, la crainte de la pauvreté. Et peut-être en effet tout cela est-il fort louable. En tout cas, il naît de ces vers gnomiques, d'une langue parfois rude, souvent aisée, une physionomie singulièrement attachante : celle d'un homme assez dur, mais amoureux de la jeunesse, sensible et passionné, tendre, fidèle, amer, connaissant la vertu du mépris et celle du plaisir, un homme merveilleusement homme. Ce qu'il nous prêche, c'est ce que Montherlant, à qui il ressemble parfois, appelle « la vie en forme de proue ». Les auteurs de choix scolaire nous ont gardé de lui quelque six cents distiques « moraux » et une soixantaine d' « érotiques » (on a parfois rejeté l'authenticité de ces derniers, pour des raisons morales), qui se rangent en sentences qu'on peut aisément rassembler selon les sujets.*

LA FIN DE LA PATRIE

Si j'étais riche, ami, sur ce que je connais,
Chez les honnêtes gens je ne serais muet.
Sur ce que je comprends nul ne sait plus que moi,

Mais c'est la pauvreté qui me ferme la voix.
La tempête nous prend, voiles blanches baissées,
Sur la mer de Mélos, par une nuit bouchée.
Nul ne veut écoper l'eau dont s'emplit la barque,
La vague ainsi qu'un mur monte de chaque part.
Qui pourra réchapper ? Ils sont tous endormis,
Au pilote prudent le gouvernail est pris,
La cargaison pillée, la discipline morte.
L'anarchie est partout désormais la plus forte.
Le débardeur est roi, la pègre tient le haut.
La barque, j'en ai peur, va sombrer dans les flots.
Voilà, honnêtes gens, mes énigmes voilées :
Le méchant avisé peut même en profiter.

DÉMOCRATIE

Écrase sous ton pied le peuple sans raison.
Mets-lui le joug pesant, pique-le d'aiguillons.
L'esclavage ne plaît à nul autant qu'à lui,
Parmi tous les vivants sur qui le soleil luit.

PLAISIR DE LA VENGEANCE

Puissé-je avoir ma part des biens de l'ennemi,
Et pouvoir faire don du reste à mes amis !
. . .

Puissé-je boire leur sang noir ! et puisse un dieu
Favorable m'aider à accomplir mon vœu !

. . .

Flatte ton ennemi, — et quand tu l'as en main
Frappe-le, sans chercher quelque prétexte vain.

. . .

Le cœur de l'homme qu'on offense s'avilit,
Mais lorsqu'il s'est vengé, à nouveau il grandit.

L'ARGENT

Homme, soyons amis, mais de loin cependant :
On se lasse de tout, excepté de l'argent.

. . .

Le riche est honoré, le pauvre est en mépris :
Tout homme dans son cœur voit les choses ainsi.

L'AMITIÉ

A l'ami cher et sûr je n'ai jamais manqué,
Et je n'ai dans mon cœur rien eu que la fierté.

. . .

Que tombe, effroi de l'homme et du rampant terrien,
Sur moi, le vaste ciel et son grand toit d'airain,
Si je ne porte pas secours à mes amis
Et ne suis le fléau qui frappe l'ennemi !

Jeunes, dormez avec les filles de votre âge
Et goûtez du plaisir l'effort et les délices.
Que la flûte au banquet et le chant retentissent.
Pour l'homme et pour la femme est-il rien de plus sage ?
Que m'importe, d'honneurs et d'or d'être comblé ?
Le plaisir et la joie passent tous les bienfaits.
. . .
L'amour est doux-amer, et dur et merveilleux,
Tant que les jeunes gens chercheront à l'atteindre.
Qu'il est doux de pouvoir réaliser son vœu,
Triste de le poursuivre et ne pouvoir l'atteindre !

LA VIEILLESSE ET LA MORT

Reste jeune, mon cœur ! D'autres un jour viendront.
Mort, je ne serai plus qu'un peu de noir limon.
. . .
Largement sur le corps me coule la sueur,
Lorsque des jeunes jours la belle et douce fleur
Je vois que peu de temps suffit à la faner.
Tel un songe qui fuit, la jeunesse adorée
Se meurt vite, et déjà sur nos fronts l'on peut voir
La vieillesse planer, ennemi triste et noir.
. . .

J'aime la joie de la jeunesse : sous la terre,
Lorsque je serai mort, comme un caillou sans voix,
Me manquera assez la charmante lumière.
Je ne verrai plus rien, aussi bon que je sois.

. . .

Pleurons sur la jeunesse, et la vieillesse aussi,
L'une puisqu'elle vient, l'autre puisqu'elle fuit.

. . .

Pleurer les morts est chose et vaine et insensée,
Quand la fleur de jeunesse, elle, n'est pas pleurée.

ORPHÉE

C'est au VIe *siècle avant notre ère que se développèrent au sein de la religion grecque des tendances nouvelles, qui firent une place plus grande à l'idée de purification : d'où les Mystères. Ils étaient révélés à un petit nombre, d'où les Initiations, les Rites. On rattache ces tendances à des noms légendaires : celui de Linos, celui de Musée, celui, surtout, d'Orphée, et il commença de circuler des productions poétiques attribuées à ces demi-dieux, en même temps que se produisait cette révolution du culte de Dionysos dont a tant parlé Nietzsche. Il ne nous en reste rien, peut-être, sous leur forme primitive. Au* Ier *siècle de notre ère et au* IIe, *disent les érudits, ces textes furent remaniés, rassemblés, interpolés, mêlés de christianisme par d'ingénieux faussaires. De là vient le recueil des* Hymnes Orphiques *toujours attribué à l'immortel amant d'Eurydice. Mais les pieux pasticheurs, dans ces litanies monotones et parfois belles, où les dieux, les forces de la nature, sont invoqués, ligotés, ensorcelés à l'aide d'une avalanche de noms rituels, ont bien dû conserver des formules très vieilles, et il nous semble que l'essentiel de ces hymnes, si différents des hymnes « littéraires », doit remonter assez haut, pour l'inspiration tout au moins. En tout cas, même sous leur forme actuelle, on y sent encore passer parfois l'électricité des mystères anciens.*

INITIATION

Je parle à ceux-là seuls qui ont le droit d'entendre,
Et que sur tout profane on referme le temple.
Écoute-moi, Musée, fils du porte-lumière,

Je vais te révéler la vérité entière.
Puissent les sentiments qui furent tiens jadis
Ne pas t'écarter loin de la vie la plus chère :
Vois le Verbe divin, tiens-toi proche de lui,
Utilise ton cœur et sa force en esprit,
Puis, marche comme il faut dans le sentier étroit
Sache de l'univers contempler le seul Roi.
Il est Un, il s'engendre, et tout est né de lui.
Il circule partout, nul mortel ne le voit,
Mais lui-même voit tout dans les choses créées.
Le mal par lui du bien pour les mortels renaît,
Et la guerre sanglante, et les peines en pleurs.
Il n'est pas d'autre roi grand comme ce Seigneur.
Mais je ne le vois point : il est dans la nuée.
Dans les yeux des mortels les prunelles sont mortes,
Pour voir le Tout-Puissant à jamais trop peu fortes.
Son siège est établi sur le bronze du ciel,
Et son trône est en or, ses pieds sont sur la terre,
Sa droite est étendue jusqu'à la fin des mers,
Jusqu'au fond de l'espace, et tressaillent en lui
Les fleuves, les hauts monts, et dans l'Océan bleu,
Les gouffres couronnés d'une écume blanchie.

DIEU

Dieu, maître de la foudre, est premier et dernier.
Dieu est Tête, et Milieu, père de l'univers.

Dieu est Mâle, et Dieu est une Vierge immortelle.
Dieu soutient et la terre et le ciel étoilé,
Dieu, souffle universel, force du feu sans fin,
Dieu racine des mers, Dieu Lune, Dieu Soleil,
Dieu Seigneur, Dieu principe et créateur de tout.
C'est la force, et l'Archange, et le maître de tout,
C'est le seul corps royal, où se meut l'univers,
Le jour, la nuit, le feu, la terre, l'eau, l'éther,
La Peur des anciens temps, l'Amour aux cent plaisirs !
L'immense corps de Dieu seul sait tout contenir.
Sa tête et ses sourcils sont à voir merveilleux,
Tel le ciel éclatant où les étoiles vives
Laissent pendre, ô splendeur ! tout l'or de leurs cheveux.
Deux cornes de taureaux sur ses tempes d'or brillent,
Orient, Occident, Chemins des dieux du ciel.
Ses yeux sont le Soleil et la Lune opposée.
Son esprit sans erreur est l'éther immortel.
Il entend tout, sait tout. Et rien au monde n'est,
Parole, ou moindre son, ou bruit, ou bien rumeur,
Que ne puisse saisir le Tout-Puissant Seigneur.

HYMNE A LA NUIT

Je vais chanter la génératrice des hommes et des dieux, je vais chanter la Nuit.

La Nuit est la source de l'univers, et nous l'appelons encore Cypris.

Exauce-nous, ô divinité bienheureuse, d'étoiles tout
étincelante, ô noir Soleil,
Que réjouit la paix, et le calme et multiple sommeil,
O Bonheur, ô Enchantement, ô Reine des veillées, ô
Mère des rêves,
O Consolatrice, ô Toi qui donnes le bon repos à toutes
les misères,
O Endormeuse, Cavalière, Lumière Noire, Amie
Universelle,
O Inachevée, ô tour à tour de la terre et du ciel,
O Arrondie, ô toi qui joues avec les élans ténébreux,
O toi qui chasses la lumière de chez les morts et qui
t'enfuis à nouveau chez eux.
La terrible Fatalité est de toutes choses la maîtresse,
O Bienheureuse Nuit, ô Million de Félicités, ô
universelle Tendresse,
En écoutant la voix suppliante qui t'implore, ô
Indulgente,
Puisses-tu chasser les terreurs qui luisent dans l'ombre
et nous apparaître bienveillante.

HYMNE AU SOLEIL

Écoute-moi, ô bienheureux, ô Toi l'Œil éternel,
Titan, Lumière d'or, Très-Haut, Clarté du ciel,
Né de toi-même, Infatigable, douce Vision des vivants
d'ici,

Père favorable de l'Aurore, générateur augural de la Nuit,
O Maître des Saisons, ô dansant sur tes quatre pieds,
O Rapide, ô Sifflant, ô Flambant, ô Radieux, ô Cocher,
O toi qui t'élances en tourbillon sur la route du cercle infini,
Toi qui mènes les hommes pieux vers la beauté, toi qui t'irrites contre les impies,
O Meneur de la course harmonieuse du monde, ô Lyre d'or.
Annonciateur des bonnes actions, ô jeune prince des saisons encore,
Maître du monde, joueur de flûte, coureur de feu, marcheur en rond,
Porte-lumière, Bigarré, Vivifiant, ô Péan, ô Fécond,
O Verdoyant, ô Pur, Dieu immortel, Père de la durée,
O Calme, ô Visible par tous, Œil de toute part sur l'univers créé,
O Toi qui éteins et qui rallumes les rayons de la belle lumière,
Signal de justice, Amant de l'eau, Roi de l'univers,
Gardien sûr, éternellement Très-Haut, Consolateur des affligés,
Œil de justice, Lumière de vie, ô Cavalier,
O Toi qui conduis ton char aux quatre roues à coups d'étincelant fouet,
Écoute nos paroles et accorde une vie heureuse aux Initiés.

PYTHAGORE

Au milieu du VIe *siècle, Pythagore réforma tout à la fois la morale, l'ascèse, la musique, les mathématiques, au nom de l'harmonie et des nombres qui règlent le monde. De son œuvre, il ne nous reste rien, s'il a jamais écrit. Mais la règle de vie pythagoricienne a été concentrée dans une suite de préceptes fameux, les* Vers dorés, *que prolongeaient les commandements plus détaillés de la doctrine secrète (presque tous perdus), et qui furent commentés dans toute l'antiquité. Les* Vers dorés *ne nous semblent pleins que d'un gros bon sens, comme la morale de Chrysale. Il faut croire que c'était chose rare, sans compter qu'ils ne servaient que d'aide-mémoire pour de plus subtiles pratiques, assurément. J'en ai choisi quelques-uns, parce qu'il faut bien que soit représenté ici ce mystère essentiellement grec qui cache peut-être le don quichottisme le plus surhumain sous des propos paternels à la Sancho Pança.*

VERS DORÉS

Que les Dieux Immortels soient honorés par toi,
Dans l'ordre qui leur fut assigné par la Loi.
Respecte le Serment, les héros glorieux,
Et comme veut la Loi, les Génies de la Terre.
Honore tous les tiens, et ton père, et ta mère.
Aime chez les humains d'abord les vertueux.

Ne va pas négliger la santé de ton corps.
Fais-le boire, manger, jouer avec mesure.
Ce qui ne fait point mal est la mesure sûre.
Et aime la vie propre et la vie simple encor.

Que tes yeux ne soient pas du doux sommeil fermés
Sans voir les actions faites dans la journée.

L'homme choisit soi-même et librement ses peines,
Sans entendre ni voir, hélas ! les biens prochains.
Rare est celui qui sait se défaire des chaînes.
D'un tel sort sont troublées les âmes des humains :
Ils vont comme des roues, sous le mal accablés.
La Discorde invisible, au fond du cœur cachée,
Marche du même pas, les afflige et leur nuit.
Ne la provoque point, mais fuis et cède-lui.

Abstiens-toi d'aliments que notre ordre interdit.
Applique ta raison à t'épurer toi-même.
Pense à te libérer, et réfléchis sur tout.
Choisis pour guide seul là-haut l'Esprit suprême :
Ton corps abandonné, si tu parviens au bout,
Dans cette région où règne l'éther libre,

Comme un dieu immortel, toujours incorruptible,
De la mort à jamais tu demeureras libre.

SIMONIDE DE KÉOS

Simonide naquit dans l'île de Kéos, au milieu du VIe *siècle avant notre ère. Il vécut à Pharsale, à Athènes et mourut en Sicile à quatre-vingt-dix ans. C'est un des grands maîtres du lyrisme choral. Les fragments qui nous restent de lui ont de la noblesse, mais il n'est pas sûr que l'épitaphe pour les combattants des Thermopyles, qui est aussi illustre que belle, soit vraiment de lui. Parfois, dans ce lyrisme d'apparat, on trouve un accent humain, comme dans l'admirable plainte de Danaë dont le jeune Nietzsche aimait si fort la tendresse, et qu'il étudia plusieurs mois, ou dans quelques fragments pleins d'un bon sens passablement sceptique. Il nous reste aussi de Simonide des épigrammes en assez grand nombre : ce sont, au sens propre du terme, des inscriptions, dont beaucoup se contentent d'un nom propre, et d'un fait sec et nu. Il est le premier à avoir composé des* épinicies, *ou odes triomphales, et l'antiquité l'a toujours honoré comme un initiateur.*

PLAINTES DE DANAË

Sur la nacelle façonnée
Souffle le vent,
Et la vague l'emporte et la tient balancée.
Pâle d'effroi est Danaë.

Les larmes sur ses joues sans cesse vont coulant,
Et de ses tendres mains elle entoure Persée,
Elle lui dit : « O mon enfant,
Que j'ai de peine !

Mais toi, tu dors, mais toi, calme et doux est ton cœur,
Sur cette barque de douleur
Rivetée par ses clous de bronze,
Dans la ténèbre noire et parmi la nuit sombre.
Ah ! de rien tu ne t'aperçois,
Quand sur tes beaux cheveux vient la vague profonde,
Quand le vent élève sa voix,
Mais dans la laine rouge, ah ! tu es en repos,
Mon petit visage si beau !

Si le danger pour toi était bien le danger,
A mes paroles tu tendrais
Tes oreilles charmantes.
Mais allons, mon petit, dors, je te le demande,

Et que dorme aussi l'Océan,
Et dorme l'immense disgrâce.
O Seigneur, montre-nous un destin plus clément,
Et si ces mots ont trop d'audace,
Et si toute justice ils passent,
Pardonne-les-moi cependant. »

Ceux qui sont morts aux Thermopyles
Connaissent et la gloire et le sort le plus beau,
Car ils ont des autels et non pas des tombeaux,
Non pas des larmes, mais des hymnes,
Nos louanges au lieu de nos gémissements,
Et la rouille ou le temps qui toute chose mine
N'attaque pas ce monument.

L'urne où repose en paix la cendre des héros
A pris à la patrie sa gloire la plus claire,
Ah ! j'en atteste Sparte et son Roi, dont si haut
Brillent à tout jamais la gloire et la lumière.

LES MORTS DE PLATÉE

Leur patrie reçut d'eux une immortelle gloire,
Et ils se sont voilés du noir brouillard des morts,
Mais ils sont morts sans l'être, et là-haut c'est la Gloire
Qui les a fait entrer, loin des maisons des morts.

ÉPITAPHE DES MORTS DES THERMOPYLES

O étranger, va-t'en dire à Lacédémone
Qu'ici nous sommes morts, fidèles à ses lois.

CALLISTRATE

De Callistrate, on ne sait rien. On lui attribue parfois un chant illustre dans toute la Grèce, une sorte de Marseillaise *de la liberté, qui chantait les jeunes réfractaires Harmodios et Aristogiton, exécuteurs du tyran Hipparque, qui fut protecteur des arts, d'Anacréon et de Simonide.*

CHANT DES JUSTICIERS

Sous le myrte, sous le rameau,
Allons ! cachons notre couteau !
Les deux garçons ont fait ainsi :
Ils ont tué notre bourreau
Et refait libre la patrie !

O cher héros, ô cher garçon,
C'est faux, tu n'es pas mort, mais non !
Tu vis aux Iles du Bonheur,
Où l'homme aux pieds vites demeure,
Et le héros des anciens fronts !

Sous le myrte, sous le rameau,
Allons ! cachons notre couteau !
Les deux garçons ont ainsi fait,
Quand aux fêtes de la cité,
Ils ont tué notre bourreau !

Vos noms, jumeaux à l'infini,
Dans la patrie demeureront,
O chers héros, ô chers garçons !
Ils ont tué la tyrannie
Et refait libre la patrie !

CHANSONS GRECQUES

Voici quelques chansons anonymes, conservées au hasard d'une citation. Elles sont sans doute anciennes, qu'elles soient comptines pour les enfants, quête des œufs comme l'on fait encore en France pour Pâques (en Roussillon, ces chants se nomment goigs, *chants de joie, en Bourgogne des* roulées), *absurdes et charmantes bizarreries populaires, chansons à boire. Elles doivent dater du* VIe *siècle avant notre ère, et nous apportent l'écho d'une Hellade familière, détendue, puérile, le souvenir des jeux des enfants grecs qui, dans les ports d'autrefois, jouaient aux billes ou à la marelle.*

LA LYRE OU LA COUPE

— Si j'étais la lyre jolie,
Si j'étais la lyre d'ivoire,
Je suivrais les garçons jolis
Où ils s'en vont danser et boire.

— Si j'étais la coupe jolie,
La grande coupe d'or tout neuf,
Je suivrais la fille jolie,
Toute sage au fond de son cœur.

LES DEUX COPAINS

Ah ! tous les deux, buvons un coup !
Ah ! tous les deux, faisons la fête !

Ah ! tous les deux, tirons un coup !
Tous les deux, des fleurs sur la tête !
Ah ! tous les deux, faisons les fous !
Ou tous les deux gardons nos têtes !

DICTON

Vent du Sud fait clair, et ciel sans brouillard,
Mais vent d'Ouest amène un nuage noir.

CRIS DE LA RUE

Où sont mes roses, mes violettes ?
Et où est mon persil joli ?
V'là les roses ! V'là mes violettes,
Et puis v'là le persil joli !

COMPTINE DE LA TORTUE

— Au milieu que fais-tu,
Ma coquille, ma tortue ?
— Le fil-ci, le fil-là,
Je le roule en un beau tas.
— Qu'est-c'qu'a fait ton petit

Pour avoir ainsi péri ?
— Ce sont les blancs chevaux
Qui me l'ont jeté à l'eau.

COMPTINE DE LA CHOUETTE

C'est la chouett' qui crie la nuit:
Faut lui fair' quitter l'pays,
Faut la mettr' sur un bateau,
Sur un bateau qui s'enfuit !
C'est la chouett' qui crie la nuit,
Faut pas dir' son nom d'oiseau.

LA QUÊTE DES HIRONDELLES

Hirondelle, hirondelle,
Tu amènes le printemps,
La saison jolie à voir,
Hirondelle au ventre blanc,
Hirondelle au dos tout noir !

Chez vous autres, tout est plein :
Donnez-nous de bons gâteaux,
Quelque verre de bon vin,

Des fromages dans leurs pots.
L'hirondelle aime tout ça :
La galette et le tourteau,
Ça ne la dégoûte pas.

On emporte et on s'en va,
Si tu donnes ce qu'il faut.
Mais si tu ne donnes pas,
On ne s'en va pas de là,
Et l'escalier, on l'emporte,
Et on emporte la porte,
On emporte la patronne,
C'est facile, ell' n'est pas forte.

Mais si tu fais un cadeau,
Au moins, que ce soit un gros.
Un ! deux ! trois ! ouvrez la porte,
Ouvrez la porte à l'oiseau.
On n'est pas des vieilles gens,
On est des petits enfants.

XÉNOPHANE

Xénophane de Colophon fut le maître de Parménide, Ionien et contemporain de Pythagore, à la fin du VIe *siècle avant notre ère. Il professait l'infinité de la terre, qu'il voyait plate et sans limites, la pluralité des mondes habités, le retour éternel des vies et de l'histoire humaines. Il ne croyait pas au polythéisme, et ce sont ses railleries sur les dieux qui forment l'essentiel des minces fragments qui nous restent de lui. Ainsi a-t-il contribué à former l'humanisme grec, et Montaigne a médité sur ses propos sceptiques qu'il a paraphrasés.*

LES DIEUX ET NOUS

L'homme croit que les dieux ont sa propre nature,
Même corps, même voix, et semblable vêture.
. . .
Le nègre voit camus et noir le nez des dieux,
Le dieu bulgare est roux et il a les yeux bleus.
. . .
Mais si avaient des mains les lions et les bœufs,
S'ils faisaient œuvre humaine et savaient dessiner,
On verrait dessiner des figures de dieux
Pareilles aux chevaux si les chevaux peignaient,
Et pareilles aux bœufs s'il s'agissait de bœufs,
Et l'on verrait ainsi des corps divins semblables
A ce qu'inspirerait chaque espèce animale.
. . .

Un seul Dieu, le seigneur des hommes et des dieux,
Dont l'esprit ni le corps ne sont ceux des humains . . .
. . .
Et tout entier il voit, il saisit, il entend.
. . .
Sans effort son esprit meut toute chose au monde.
. . .
De la terre tout naît, tout retourne à la terre.
. . .
Nous tous, nous sommes nés de la terre et de l'eau.
. . .

PARMÉNIDE

Parménide est un des plus grands noms de la philosophie grecque présocratique, le fondateur de l'école d'Élée, le maître de Zénon. Si l'on en croit Platon, qui lui a consacré un de ses dialogues les plus riches, il connut à Athènes Socrate tout jeune. C'est un homme, en tout cas, de la fin du VIe *siècle et du début du* V^e^ *avant notre ère. Il n'avait pas renoncé à la forme poétique, pour laquelle il avait à coup sûr des dons éblouissants, comme nous le prouve le prologue de son œuvre, véritable « nuit de Parménide » comme il y a une « nuit de Pascal ». C'est le philosophe de l'Être, qu'il définit par la non-contradiction, mais qui, pour lui, est en outre, et bizarrement, homogène et sphérique. Il ne reste malheureusement de lui que des fragments peu nombreux, des résumés obscurs, où l'on peut, comme Nietzsche l'a fait, aller chercher avec curiosité le souvenir d'une grande âme abstraite « complètement pétrifiée par la raideur logique et presque transformée en une machine à penser », mais sauvée par l'éclat d'une forme qui ne réussit pas à tout oublier de la chaleur de la vie.*

LA NUIT DE PARMÉNIDE

Les cavales qui m'emportent m'ont mené où mon âme
me poussait
Sur la route, entre toutes connue, du divin, elles se sont
élancées,

La route qui mène à travers l'univers l'homme qui réfléchit.
C'est par là que je fus mené, c'est par là que les cavales très habiles m'ont conduit
Et elles menaient mon char, et les Vierges m'indiquaient la route.

De chaque côté tournaient et m'entraînaient les roues,
Et l'essieu dans les moyeux chauffait et criait
Comme crie une flûte, lorsque les filles du Soleil, pour me guider,
Ont abandonné les demeures de la Nuit,
Ont écarté de leurs mains leur voile sur leur tête, et vers la lumière m'ont conduit.
C'est là que se trouvent les portes qui sur les chemins de la Nuit et du Jour sont fermées,
Avec en haut une poutre transversale, et en bas un seuil dans la pierre façonné,
Et les portes dressées dans l'air sont fermées par de puissants battants,
Et la Justice irréductible garde les verrous au double mouvement.
Les Vierges l'ont abordée avec des mots pleins d'adresse et bien doux,
Et elles ont obtenu d'elle qu'elle retirât le verrou

Du pêne qui maintenait la porte, et les battants s'ouvrirent,
Tout grands, et firent glisser les gonds dans les écrous garnis de cuivre
Et munis de chevilles et d'agrafes, et, tout droit à travers l'ouverture,
Les Vierges menèrent vite le char attelé et leurs montures.

La divinité me regarda et me reçut avec bienveillance,
Et elle prit ma main droite dans sa main, et elle dit les paroles suivantes :
« O garçon qu'accompagnent les immortelles meneuses de poulains,
O toi qu'ont emmené jusqu'à nous et conduit les chevaux, je te salue bien !
Car ce n'est pas un sort funeste qui t'a fait prendre la route que tu as prise,
Et qui est si éloignée des chemins frayés par les humaines entreprises,
Mais c'est la Justice et le Droit, et il faut que tout te soit révélé,
Aussi bien le cœur impassible de la Vérité qui forme un cercle parfait,
Que les opinions humaines, auxquelles il ne faut ajouter aucune créance assurée. »

Allons, je vais parler, et toi, prête l'oreille à ce que tu vas entendre de moi :
Pour atteindre à la connaissance de l'univers, il n'y a que deux voies.
L'une affirme l'existence de l'Être, et dit qu'il est impossible que l'Être ne soit pas.
Voilà la route de la Certitude, c'est la méthode qui accompagne la Vérité du même pas.
L'autre voie affirme l'inexistence de l'Être, l'existence du Non-Être :
Je dis que cela n'est qu'un mauvais sentier où l'on ne peut rien connaître.
On ne peut pas saisir le Non-Être, puisqu'il est hors de notre portée,
On ne peut pas le définir. Tandis qu'il n'y a pas de différence entre l'Être et sa Pensée.

PINDARE

Le plus illustre des lyriques est le plus loin de nous de tous les poètes grecs. On s'étonne que la Renaissance ait cru devoir l'adopter, le transposer, et lui acquérir ainsi cette étonnante réputation qui est encore la sienne. Qu'était-il d'autre qu'une sorte d'écrivain public, à qui l'on commandait des odes pour célébrer les vainqueurs des jeux ? Béotien, il vécut en Grèce, et se fit mal voir parce qu'il était partisan de la collaboration avec les Perses pendant les guerres médiques, puis en Sicile où il travailla pour les tyrans. Né en 518 avant notre ère, il mourut sans doute vers 438. Son œuvre est en général prodigieusement ennuyeuse. Afin de rehausser la gloire des brutes sportives qu'il célébrait contre argent comptant, Pindare fait terriblement appel à la mythologie et ne manque jamais de coudre à ses éloges quelque épisode rutilant. Ce qui fait son mérite, c'est l'ampleur de sa phrase, l'éclat de sa langue, ses vocables rares, parfois (moins fréquentes qu'on ne dit) la précision abrupte d'une métaphore, et même l'incohérence brusque de ses enchaînements ou de ses alliances de mots. Un Français devant lui pense à Ronsard mais aussi à Leconte de Lisle, quand ce n'est pas à l'assemblage bizarre que formerait un compte rendu de L'Auto *enchâssé de sonnets de Hérédia. Seulement, parfois, d'un lieu commun bien filé, Pindare laisse jaillir une éclatante image pythagoricienne, une amertume bien grecque, un regard sensible et rapide sur la destinée, et nous nous disons que cet amateur de beaux garçons a peut-être fortement compris, à cause de son métier, la poignante brièveté de la jeunesse physique, dont peut-être seul un Au-delà préchrétien pourrait le consoler, mais qu'il pare encore de*

couleurs bien terrestres. Ce n'est plus que par là que Pindare peut nous toucher. Il mourut au théâtre, sur l'épaule d'un adolescent pour lequel il avait composé, très vieux, une odelette charmante. De ses quarante-cinq Odes triomphales *(divisées en* Olympiques, Pythiques, Néméennes *et* Isthmiques) *et même de quelques fragments qui nous font souvent regretter les poèmes perdus, on donnerait pourtant à peu près tout pour un admirable cri de refus pour la vie éternelle, qui a toujours tant touché Valéry, et pour quelques brefs accents charnels.*

HYMNE A LA MUSIQUE

O trésor d'Apollon, des Muses bleu-bouclées,
O lyre d'or, le pas rythmé du chœur t'entend,
        La fête a commencé,
Les chanteurs ont suivi l'appel de tes accents,

Et tu fais retentir le prélude des chants
        Par qui les rondes sont menées.
Mais tu sais aussi bien à la pointe du foudre
        Assoupir la flamme éternelle :
Sur le sceptre de Dieu l'aigle déjà s'endort,
Et le roi des oiseaux laisse pendre ses ailes.

Sur sa tête crochue verse une nuée noire,
        Douceur sur ses yeux, ô fermoir !

Le voici qui s'endort, son dos souple levé,
La musique par toi le retient envoûté.
Le combat violent, loin des fers et des lances,
Accepte la paix dans son cœur,
Et tes traits ont charmé des dieux même le cœur,
L'art d'Apollon est le vainqueur,
Et les Muses aux robes amples.

LE SONGE D'UNE OMBRE

... Sur les quatre tu t'es jeté,
Sans remords, et d'en-haut tombé !
Ils n'ont pas connu comme toi
La rentrée du stade et la joie.
Point de rire, point de douceur
Près de leur mère à leur retour
Mais, tout au long des carrefours,
Loin des yeux de leurs ennemis,
Ils sont cachés, le cœur meurtri.

Oui, d'une victoire nouvelle,
On s'envole, la joie au cœur.
L'espérance a donné ses ailes,
On désire bien plus que l'or.
La gloire des mortels en un jour a grandi,
Mais un jour suffit au contraire

Pour qu'elle soit jetée à terre,
Frappée par le destin qui n'a jamais fléchi.

Être borné par un seul jour,
Qui est-il ? et qui n'est-il pas ?
L'homme est le songe que fait l'ombre...
Mais quand un rayon dieudonné
Est venu sur lui et le touche,
Une lumière claire en naît,
Et soudain, la vie lui est douce.

DIEU TOUT-PUISSANT

Dieu seul, selon son espérance,
Mène toute chose à sa fin :
C'est lui qui dans son vol atteint l'aigle en plein ciel,
Et sur la mer devance le dauphin,
Lui qui courbe le front du mortel plein d'orgueil,
Et d'un vivant à l'autre fait courir
La Gloire qui nous garde à jamais de vieillir.

MALHEUR SECRET

Aux yeux des étrangers sachons cacher nos peines.
Écoute : notre part de plaisirs et de biens,

Nous devons la montrer aux regards de chacun,
Mais s'il te vient des dieux le dur malheur humain,
C'est dans l'ombre caché qu'il faut que tu le tiennes.

LE SONGE DE LA MORT

Les Justes sont venus, par un destin heureux,
Au jour léger des délivrances,
Et tout corps s'est dissous dans la mort très puissante.
Mais de nous une image encor reste vivante,
L'image qui est née des dieux.
Lorsque nous agissons, c'est elle qui s'endort,
Mais lorsque nous dormons, elle surgit alors,
Elle nous montre, au cours des songes de la nuit,
L'heure des jugements prochains,
Celui qui nous fait don des plus exquis des biens,
Et celui qui punit.

LE PARADIS DES ÉLUS

Sous le soleil des jours égaux,
Sous des nuits égales sans cesse,
Les Bons, épargnés par nos maux,
Jouissent de leur vie surhumaine.

Leurs bras ne leur servent à rien
Pour fatiguer le flot marin
Ou la terre, pour leurs besoins.
Mais auprès des Élus de Dieu,
Hommes de bonne volonté,
Ils coulent sans pleurs leurs journées.
Les méchants ont l'Enfer insupportable aux yeux.

Ceux dont fut assez fort le cœur,
Parmi les Trois Séjours de ce monde et d'ailleurs,
Pour garder loin du mal toute leur âme pure,
Ils suivront jusqu'au bout la route du Seigneur
Jusqu'au Château du Temps qui dure.
Sur l'Ile du Bonheur soufflent les vents marins,
Et brillent les fleurs d'or,
Les unes sur le sol aux arbres inouïs,
Et les autres des eaux jaillies.
Les Élus pour leurs mains des guirlandes en font,
Et des couronnes pour leurs fronts.

ODELETTE

C'est au bon moment qu'il fallait cueillir,
O mon cœur, cueillir amour et jeunesse,
Je sais — mais celui qui voit sans désir
Les yeux de l'enfant qui brillent sans cesse,

Ah ! c'est bien le fer, c'est la froide flamme
Qui ont dans l'acier reforgé son âme !

La belle Aphrodite aux vives prunelles,
Un cœur aussi noir, elle le dédaigne :
C'est pour s'enrichir qu'il s'efforce et peine,
Ou bien, asservi aux femmes cruelles,
Il se laisse aller, il ne sait plus rien
Que suivre en esclave un même chemin.

Mais pour toi, Beauté, moi, je suis pareil,
Lorsque la chaleur déjà les caresse,
Aux cires formées des saintes abeilles :
Je fonds en voyant la fraîche jeunesse,
Car là où l'enfant a reçu le jour
Désir et Beauté ont fait leur séjour.

DEVISES

Le premier des lauriers demeure le bonheur.

. . .

Ne crois pas, ma chère âme, à la vie éternelle :
Mais épuise le champ du possible.

ESCHYLE

Voici, à coup sûr, l'un des plus magnifiques génies de l'humanité. Il naquit à Eleusis vers 525 avant notre ère et fut peut-être un Initié aux mystères. Il combattit à Marathon et à Salamine, et le souvenir de la guerre emplit son œuvre. Il mit en scène dans la grandiose tragédie des Perses *la défaite de Xerxès. Il mourut en Sicile, où il avait voyagé et séjourné quelque temps, sans doute en 456. On dit qu'il composa quatre-vingt-dix tragédies. Il est le véritable créateur du drame grec, et le fait sortir du chœur. Par chance, nous avons conservé de lui une trilogie entière, l'*Orestie (Agamemnon, Les Choéphores, Les Euménides) *dont la première et la dernière partie surtout sont d'une incomparable beauté. Toute son œuvre, comme l'a fort bien remarqué Paul Mazon, est fondée sur la Justice, et sur l'idée que « le Droit se déplace » : les jeunes dieux créent une nouvelle Loi, moins sombre que l'ancienne. Et dans son* Prométhée, *si riche d'un immense amour de l'homme, on a pu voir tour à tour d'étranges lueurs de christianisme prophétique et l'annonce de la fin de l'Olympe et du dieu qui viendra, ou peut-être la fin de tous les dieux. Aucun poète n'a plus naturellement atteint en tout cas la suprême grandeur.* « Son œuvre, *écrit Hugo,* si nous l'avions toute, serait une sorte de Bible grecque . . . Eschyle est le mystère antique fait homme, quelque chose comme un prophète païen. *Il est rempli d'incantations magiques, de cris funèbres et sauvages, de rondes désespérées et d'étranges ululements. Mais il faut dire aussi que son humanité le rend extraordinairement proche de nous, que* Les Perses *sont éternellement la tragédie de toute défaite, qu'il parle de la*

*guerre de Troie et de ses combattants comme d'une guerre d'aujourd'hui, que Prométhée est l'homme moderne contre les dieux, que si le prélude l'*Agamemnon *semble de Claudel et si le délire de Cassandre est un des sommets du drame universel, les plaintes sur les prisonniers, sur les vaincus, sur la jeunesse jetée au combat, résonnent en nous d'un accent éternellement fraternel et révolutionnaire.*

LE CANTIQUE DU VEILLEUR

Je prie les dieux pour qu'ils mettent fin à mes soucis,
Depuis de si longues années que je veille sur ce lit,
Au plus haut du toit des Atrides, pareil à un chien couché,
Et j'ai appris des astres nocturnes à connaître l'assemblée,
Et ceux-là qui apportent l'hiver et l'été aux hommes qui passent,
Les seigneurs de lumière qui dominent sur les espaces,
Les astres quand ils déclinent et qu'ils se lèvent.
Et maintenant je guette le signal que la torche élève,
Le rayon de feu apportant de Troie la nouvelle
Et le mot de la victoire, car l'ordre fut tel,
Et c'est celui qu'une femme qui attend, et dont le cœur est un cœur de mâle, m'a donné.
Mais je suis là, sur cette couche nocturne que mouille la rosée,

Je suis loin de mon toit, et les songes ne me visitent pas,
Et c'est la crainte et non pas le sommeil qui se tient
auprès de moi,
Qui m'empêche de fermer les paupières pour un repos
assuré.
Et lorsque je veux chanter ou entre mes lèvres siffloter,
Et me faire avec quelque refrain un remède contre la
torpeur,
Alors, j'éclate en sanglots, et de cette maison je plains
le malheur,
Parce que n'y règne plus le bel ordre de jadis.
Ah ! puisse luire donc l'heureuse fin de mes soucis,
La bonne nouvelle du feu qui brille au milieu de la
nuit !

Ho ! salut, lumière dans la nuit, jour soudain manifesté,
Messager des fêtes innombrables dans la cité,
Qui vont naître pour célébrer la magnifique action !
Iou ! Iou ! je préviens à grands cris la femme
d'Agamemnon :
Il faut que de son lit, en hâte, et de sa demeure elle
sorte,
Et qu'elle réponde par un long ululement de joie à
cette torche,
Puisque aussi bien voici que la ville de Troie est tombée
Et que le signal de feu est là pour nous l'annoncer !
Et c'est moi qui m'en vais le premier ouvrir la danse.

Bien joué pour mes maîtres, et autant de gagné pour ma chance !
Puisque de ce flambeau vient de me tomber le double-six.
Ah ! puissé-je en tout cas de mon maître chéri
Soulever la main de cette main quand il rentrera !
Mais le reste est silence, et sur ma langue, un bœuf énorme restera.

DISCOURS AUX VIVANTS DE LA GUERRE DE TROIE

Ah ! si je vous racontais les fatigues, et le malaise dans l'entrepont,
Et les étroites coursives où nous nous entassions !
Nous en avons passé, des heures, à nous plaindre et à grommeler,
Et je crois bien qu'à terre, c'était encore plus mauvais.
Nous avions nos cantonnements sous les murs mêmes de l'ennemi,
Et de la terre et du ciel, pour nous tremper comme une pluie,
L'humidité des champs tombait sans arrêt sur nous,
Et le poil de nos capotes en était tout couvert de poux.

Ah ! si l'on vous racontait l'hiver qui fait crever les oiseaux,
Cet hiver épouvantable sous les neiges des montagnes qui nous tombaient d'en haut !
Et cet été écrasant, quand la mer, à l'heure de midi,
N'a pas un souffle sur les vagues et s'endort à plat sur son lit !
Mais bah ! pourquoi s'en faire encore ? Bien loin est la misère,
Oui, bien loin, et ils ne pensent plus à se lever de terre,
Non, ils ne pensent plus à revenir, ceux qui sont morts.
Pourquoi faudrait-il compter avec les disparus encor ?
Ça ferait de la peine aux vivants de leur dire qu'il y a eu des choses qui n'ont pas marché.
Mon avis à moi, c'est de tirer sa révérence à ce qui est passé, et de ne plus y penser.
Nous, après tout, nous sommes les survivants des régiments de la guerre !
C'est un avantage sérieux et qui compense toutes les misères,
Et nous pouvons nous en féliciter, devant le soleil brillant,
Le soleil qui plane au-dessus de la terre et au-dessus de l'océan.

Aujourd'hui est la journée où les Grecs tiennent Troie.
Je crois entendre la cité qui retentit de deux clameurs qui ne se fondent pas.
Si tu verses ensemble l'huile et le vinaigre dans un bol pour une liaison,
Ils s'écartent l'un de l'autre et se refusent à l'union.
Ainsi tu peux entendre la double voix des vaincus et des vainqueurs,
Bien séparées comme l'est aussi le double destin de leurs cœurs.
Les uns sont couchés sur les corps et tombés à terre,
Sur les corps de leurs parents et sur les corps de leurs frères,
Et les enfants sur les vieillards, et leur gorge est esclave désormais
Qui ulule sur la mort de tout ce qu'ils ont aimé.
Les autres, la peine du combat les a transformés en vagabonds de la nuit,
Et ils sont affamés maintenant et ils cherchent ce que pour leur déjeuner la ville a à leur offrir,
Mais il n'y a pas de billet de logement qui puisse les rassembler,
Et c'est le hasard, et le sort que chacun a tiré,
Qui leur a donné les maisons des Troyens mises à sac,

Et ils s'y installent, et ils sont délivrés de la gelée du bivouac,
Et de la rosée de l'aube, et ils vont dormir comme des gueux,
Toute la nuit, sans avoir plus besoin de garde autour d'eux !
Et s'ils ont le respect des dieux de la cité,
Et des sanctuaires nationaux du pays défait,
Alors ils n'auront pas à craindre d'être battus un jour après avoir été vainqueurs !
Mais il faut pour cela que le soldat ne sente pas dominer dans son cœur
L'amour du gain, et les pillages interdits.
Il lui reste encore à revenir sans dommage dans sa patrie,
A reprendre le chemin qu'il a déjà parcouru à l'aller.
Et même si l'armée était sans reproche devant les divinités,
Il reste le mal fait aux morts qui peut se réveiller à son tour,
Et qui peut diriger ses coups sur les coupables, un beau jour.

LA GUERRE DE TROIE A EU LIEU

O Seigneur Dieu, et toi, Nuit bien-aimée,
Toi qui nous as conquis de pareilles splendeurs,

Sur les remparts de Troie vous avez su jeter
L'immense filet du pêcheur,
Et au large râteau de la captivité
Personne n'a pu échapper :
Le soldat et l'enfant sont tous des prisonniers
Aux réseaux de fil du Malheur.

Mais chez nous, et partout où, loin de la patrie,
Nos hommes un jour sont partis,
Près de tous les foyers se rassied la douleur,
La même idée point tous les cœurs.
On se rappelle les visages
De ceux qui sont montés au front,
Mais ce qu'au retour du passage,
Pour chacune de nos maisons,
Les camarades nous rapportent,
A la place de nos garçons,
C'est la boîte de cendres mortes.

La Guerre tient boutique au milieu des mêlées,
Boutique de change et cadavres :
C'est là qu'elle a sa balance installée
Et qu'aux êtres chéris à l'arrière elle paie
Une cendre lourde de larmes
Qu'elle renvoie du feu et du front d'Orient
Contre monnaie d'hommes vivants,
Poussière dans un vase entassée aisément !

On pleure, on se souvient de quelque garçon brave
Ou d'un mort en héros dans la lutte tombé,
Pour une femme, hélas ! qu'il ignorait...
On en parle à voix étouffée,
Contre nos chefs et leur vengeance
La haine monte et la souffrance.
Et d'autres, sous les murs que leurs combats ont vus,
Dorment, non mutilés, dans la terre de l'Est,
Et le sol ennemi a recouvert les restes
Des soldats qui l'avaient vaincu.

LA PROPHÉTIE DE CASSANDRE

Cassandre

Ho ! Ho ! Hélas ! Ho ! Popoï ! dâ !
Apollon ! Apollon !

Le chœur

Pourquoi gémir au nom du dieu ?
Son culte n'aime pas le deuil.

Cassandre

Ho ! Ho ! Hélas ! Ho ! Popoï ! dâ !
Apollon ! Apollon !

Le chœur

Sa lugubre clameur invoque encor le dieu,
Dont la place n'est pas dans les larmes de deuil.

Cassandre

Apollon ! Apollon !
Dieu des routes ! Apollon qui me perds !
Pour la seconde fois, c'est toi qui m'as perdue !

Le chœur

On dirait qu'elle voit dans son triste avenir
Et qu'en son âme esclave un dieu toujours respire.

Cassandre

Apollon ! Apollon !
Dieu des routes ! Apollon qui me perds !
Où m'a menée ta route ? Et dans quelle maison ?

Le chœur

Si tu ne le sais pas, dans la maison d'Atrée :
Sans crainte de mentir, tu peux le répéter.

Cassandre

Aâh ! une maison par les dieux détestée,

De cent crimes témoin, de meurtres fratricides,
Et pleine de têtes coupées,
Un égorgeoir humain, au sol de sang humide !

Le chœur

Je crois que l'Étrangère a les naseaux d'un chien :
Elle flaire la piste et va trouver le sang.

Cassandre

Aâh ! j'en crois ces témoins que voici,
Ces petits enfants égorgés qui crient,
Ce père bâfrant leur viande rôtie !

Le chœur

Mais oui, nous connaissions tes dons de prophétie,
Mais on n'a pas besoin de prophètes ici.

Cassandre

Io popoï ! que prépare-t-on ?
Quel malheur énorme et nouveau
Prépare-t-on en ces maisons ?
Quel cruel et sombre fléau
Intolérable à nos amours ?
Sans aucun remède toujours ?
Et il reste loin, le secours !

Le chœur

Je ne comprends plus rien à cette prophétie :
Je savais tout le reste ainsi que le pays.

Cassandre

Misérable, que fais-tu là ?
Ton mari, qui dort dans tes draps,
Tu l'as lavé, mis dans son bain...
Mais comment dirai-je la fin ?
Ah ! l'heure est proche, l'heure est là,
Elle étend, elle étend la main,
Avidement, et frappe là !

Le chœur

Je comprends moins encor : l'énigme suit l'énigme,
Et je reste étonné dans ces oracles noirs.

Cassandre

Hé ! Hé ! Papaï ! Papaï !
Qu'est-ce que je vois là ?
Qu'est-ce que ce filet des infernales flammes ?
Mais non ! Le filet, c'est la femme,
Compagne de l'assassinat !
Que la troupe attachée à la race damnable

Suive de ses ululements
Le crime entre tous lapidable !

Le chœur

Pourquoi sur ce palais provoquer l'Erinnye ?
Ton discours m'épouvante avec tes cris aigus.
Accourent vers mon cœur, ah ! des ondes jaunies,
Tel, chez les combattants sous la lance abattus,
Le flot qui sourd avec les dernières clartés
A l'heure où la mort vient à pas précipités.

Cassandre

Aâh ! prends garde ! ah ! prends garde !
Aâh ! que la vache s'éloigne !
Elle a pris au piège, au pli de son voile,
Le taureau et ses cornes noires.
Elle frappe, et il tombe au fond de la baignoire.
Apprends de moi, apprends l'histoire
Du baquet rusé, du baquet de sang !

Le chœur

Ah ! d'où viennent pour toi les aveugles désastres
Qu'amassent les destins au dessus de nos fronts ?
Qui te fait moduler ces terribles oracles,
Ces lugubres appels, et ces aigres chansons ?

Qui te révèle ainsi les mots épouvantables
Qui sur tes prophéties sont autant de jalons ?

Cassandre

Pour l'oracle bientôt sera moins nécessaire
Le voile qui le couvre ainsi qu'une épousée.
Mais tout brillant, il va bondir et respirer
Vers le soleil naissant, et fera déferler
La vague d'un malheur plus grand à sa lumière :
Et je vous instruirai sans énigmes cachées.

LE CŒUR PROPHÉTIQUE

Pourquoi l'épouvante obstinée
Se dresse-t-elle et vole-t-elle
Autour de mon cœur prophétique ?
Cœur devin que nul n'invitait,
Qui n'a reçu aucun salaire,
Pourquoi donc fait-il sa musique ?
Pourquoi ne puis-je pas cracher
Comme à un songe inexplicable,
Et sentir une bonne paix
S'asseoir au siège de mon âme ?
Ah ! qu'il est vieux déjà le temps
Où tandis qu'on tirait les câbles

On pouvait voir les bâtiments
Laisser leur quille dans le sable,
Et qu'on voyait s'élancer vers
Le front d'Asie l'armée de mer.
Je vois le retour, de mes yeux,
J'en suis le témoin moi-même,
Et pourtant au fond de moi-même
Mon cœur chante le chant de deuil,
Mon cœur qui ne l'a point appris
Chante le chant de l'Erinnye,
Le chant sans lyre, il ne sent plus
La tranquille et pleine espérance :
Or jamais ne nous ont déçus
Les avertissements du ventre,
Et quand le cœur en rond s'affole,
Qu'il accomplit ses tourbillons,
Sur un estomac qui dit vrai,
C'est toujours pour la vérité.
Ah ! puisse rien n'être encor vrai,
Et que ce que j'attends s'envole
Dans un songe irréalisé !

CHANT DES ÉRINNYES

Allons et formons ensemble le chœur,
Allons, nous voulons dire notre chant,

Notre chant d'horreur,
Nous voulons chanter ensemble comment
Notre troupe sait aux humains donner
Leur part bien réglée.
Nous nous connaissons bonnes justicières :
Sur l'homme qui vient montrer ses mains pures,
Jamais nous n'irons lâcher nos colères,
Ses jours vont coulant sans souffrir d'injure.
Mais si quelqu'un vient,
Comme celui-ci, et cache ses mains
Que couvre le sang,
Ah ! nous nous levons, en justes témoins,
Au secours des morts soudain surgissant,
Implacablement,
Pour faire payer la dette du sang.
O mère la Nuit, mère qui m'as faite
Pour frapper sur terre autant qu'au delà,
Écoute ma voix.
Vois comme Apollon m'abaisse et me traite :
Il veut m'arracher ce lièvre, ma proie,
Seule expiation qui puisse payer
La mère qu'un fils a assassinée !
Ah ! voici pour notre victime,
Voici le chant de la folie,
Vertige où la raison décline,
Voici le chant des Érinnyes,
Sur le cœur la magique chaîne,

Le chant privé de lyre amie,
Qui sèche de peur l'âme humaine !

Ce fut mon lot, que m'a filé la Parque
Qui n'a pas pitié :
C'est moi qui toujours du même pas marche
Près de celui qui a raison quittée,
Et s'est jeté sur les chemins du meurtre.
Jusqu'à sa mort, je vais l'accompagner.
Mais, même mort, ne sonnera pas l'heure
D'être délivré !

Ah ! voici pour notre victime,
Voici le chant de la folie,
Vertige où la raison décline,
Voici le chant des Érinnyes,
Sur le cœur la magique chaîne,
Le chant privé de lyre amie,
Qui sèche de peur l'âme humaine !

Se fondent sous le ciel les destins les plus hauts,
Et vite ils sont perdus au sol humiliés,
Lorsque nos voiles noirs viennent donner l'assaut,
Et nos danses maléficiées.

D'un pied puissant comme un troupeau
Je bondis, je saute au plus haut,

Je retombe de tout mon poids.
Ceux qui fuyaient, désarçonnés,
Sous le malheur sont écrasés,
Ah ! sous son poids !

Sa raison s'est enfuie, il tombe et ne sait rien,
Sa souillure à l'entour vole et de nuit le couvre,
Sur sa maison s'abat l'orage noir qui vient,
Et la foule avant lui s'écrie et le découvre.

D'un pied puissant comme un troupeau,
Je bondis, je saute au plus haut,
Je retombe de tout mon poids.
Ceux qui fuyaient, désarçonnés,
Sous le malheur sont écrasés,

Ah ! sous son poids !

Ainsi, je puis rester sur mon lot immuable :
Une mémoire adroite et fidèle des crimes,
Aux larmes des humains un cœur qui ne s'anime,
C'est ce qui fut donné à nous, les Redoutables :
Ainsi nous poursuivrons notre devoir sans gloire,
Qui nous tient éloignées des joies du firmament,
Dans le bourbier de l'ombre noire,
Cruel au pas des morts comme au pas des vivants.

La capitale, ville d'or,
A lancé le torrent de ses groupes confus,
La marine sur ses croiseurs,
Et l'armée confiante en son arc résolu.
Derrière eux tous, voici l'immense Asie en marche,
Les tribus à la courte épée,
Tous ceux qu'un ordre dur de leur chef a dressés.
La fleur des garçons de la Perse
Ainsi s'en est allée,
Leur nourricière Asie sur eux ses larmes verse
Et brûle de regret,
Les femmes, les foyers, comptent chaque journée
Et frissonnent de voir le temps qui va passer.
Ah ! la voici déjà l'armée dévastatrice,
L'armée du chef, voici qu'elle est sur l'autre bord,
Sur la terre de l'ennemi.
Elle a jeté le pont que des cordages tissent,
Les détroits ont été franchis,
Elle a jeté sa route aux mille cordes
Ainsi qu'un joug au col de l'océan soumis.

A la conquête de la terre,
De l'innombrable Asie le maître impétueux
Pousse des deux côtés son troupeau monstrueux :
Il croit à son armée, il croit à sa marine,

A ses chefs solides et fiers,
O fils de la pluie d'or, mortel frère des dieux !

En ses yeux luit le regard d'un bleu noir
Que le dragon de sang nous laisse voir,
Et, monstre aux mille bras, monstre aux mille vaisseaux,
Il pousse ainsi son char et ses chevaux arabes,
Et, contre les héros
Dont les lances furent célèbres,
La guerre et l'arc de la victoire.

Qui pourrait tenir tête au large flot humain ?
Autant vouloir tenir sous des digues de fer
La houle invincible des mers !
Voici l'armée de Perse à qui nul ne résiste,
Et son peuple au cœur fier !
C'est vrai, — mais lorsque Dieu tend son piège perfide,
Quel mortel pourrait échapper ?
Qui peut alors d'un pied léger
S'élancer pour bondir vers une chance libre ?
L'Erreur est douce, elle caresse,
Égare l'homme en ses filets,
Et nul ne peut s'en évader,
Sauter hors des maillons et fuir ce qui l'oppresse.

Voilà pourquoi mon âme, hélas !
Par son angoisse est déchirée :

« Oâh ! sur la Perse et l'armée ! »
La nouvelle, est-ce celle-là,
Celle qu'apprendra la cité,
Suse la grande, ainsi de ses garçons vidée ?

Entendrai-je répondre ainsi
La citadelle de Kissia ?
« Oâh ! » est-ce qu'un jour nous entendrons ainsi
Une horde mêlée de femelles qui crient,
Et verrons-nous un jour le lin de leurs manteaux,
Sous leurs poings abattus, déchiré en lambeaux ?

Car tout un peuple, hélas ! cavaliers, fantassins,
S'en est allé, pareil à un essaim,
Les abeilles suivaient le maître de l'armée :
Ils ont franchi les caps marins
Que leurs ponts ont soudés !
Et le regret des garçons en allés,
Il fait pleurer, lorsque l'on est couché !
Chaque femme de Perse en son deuil se languit,
Et son amour et son regret
Sont auprès du guerrier et de l'ardent mari,
Mais elle est seule dans son lit.

LA DÉBACLE

O Seigneur Dieu, l'heure est venue :
L'armée perse a été battue,

L'armée fière, l'armée sans nombre,
Et Suse et Ecbatane ont désormais fondu
Dans le deuil et dans l'ombre.

Les femmes par milliers de leurs si faibles mains,
Anéanties sous la douleur,
Déchirent leur manteau, et laissent sur leurs seins
Couler et ruisseler les pleurs.
Et je vois les épouses perses,
Gémissantes avec mollesse,
Sur l'homme regretté, le jeune compagnon,
Pleurant le lit et sa mollesse,
La volupté de la belle jeunesse,
En sanglots plus amers encor,
Et je pleure ceux qui sont morts,
Et les douleurs pour nous n'en auront point de cesse.

Voici l'heure où toute l'Asie
Gémit parce qu'elle est vidée !
Xerxès, hélas ! les a conduits,
Xerxès, las ! les a condamnés,
Xerxès, hélas ! dans sa folie
A tout mené,
Avec ses barques sur la mer jetées !

Comme un grand vol d'oiseaux de sombre azur vêtus,
Les fantassins, les matelots,

Las ! sont partis sur les bateaux,
Las ! sur les bateaux sont perdus,
Les bateaux du désastre en mer,
Et sous les coups des Grecs ils ont été vaincus.

Les flots cruels les ont blessés,
Hélas ! oâh ! hélas ! hé ! hé !
Et ils s'en vont sous la morsure
Des fils de la mer sans souillure !
Et le deuil est sur la maison
Dont son homme un jour est parti.
Les vieux pères sont sans garçons,
Leur peine, oâh ! est infinie,
Et ils reconnaissent le mal,
Oâh ! oâh ! le mal total.

Sur la terre d'Asie, de longtemps, désormais,
Au Perse et à sa loi on n'obéira plus :
L'Empereur ne pourra faire payer tribut,
On ne recevra plus son ordre agenouillé.
La force du Grand Roi à l'avenir n'est plus.

L'ANNONCE SELON PROMÉTHÉE

Un jour viendra, un jour où, malgré les chaînes brutales
dont je suis entravé,

Il aura besoin de moi, le Tout-Puissant Seigneur des bienheureux,
S'il veut apprendre à la suite de quel hasard et de quelle volonté
Il sera finalement dépouillé de sa puissance et des honneurs que l'on doit à Dieu.
. . .
Vous êtes jeunes, et vous exercez un juvénile pouvoir,
Et vous pouvez habiter un château que la douleur ne peut pas avoir.
Mais je suis là, moi, et j'ai déjà vu disparaître deux Tout-Puissants,
Et le troisième qui règne aujourd'hui dans les cieux, je le verrai honteusement
Et brusquement chassé : est-ce que tu crois que je suis peureux
Et que je me terre d'effroi devant les nouveaux dieux ?
. . .
Je préfère être attaché comme un esclave à cette pierre,
Que de me voir transformé en Ange fidèle de votre Dieu le Père !
. . .
Un jour viendra où votre Dieu, quel que soit l'entêtement de sa volonté,
Sera tout humble, car l'union à laquelle il veut se préparer,
Le jettera à bas du pouvoir dont il se couronne,

Et l'anéantira au pied même de son trône.
Et elle sera en tous points accomplie la malédiction de son père le Temps,
Le jour où lui-même est tombé de son trône des anciens temps.
Aucun dieu ne connaît le moyen d'éloigner de lui cette défaite.
Personne, excepté moi, ne saurait lui offrir pour cela une méthode bien nette.
Je suis seul à connaître l'avenir et comment le conjurer.
Et après cela, qu'il trône, sans crainte, en se fiant au fracas dont l'air est gonflé,
Et qu'il agite dans ses deux mains les flèches de feu :
Rien n'empêchera désormais son abaissement ignominieux,
Rien n'empêchera sa chute entre toutes intolérable,
Car il se prépare à lui-même un Adversaire redoutable,
Un Être prodigieux, Seigneur des Batailles, invincible,
Inventeur d'un feu auprès duquel la foudre est risible,
Et dont le fracas est assez fort pour couvrir le fracas du tonnerre,
L'Être devant qui le fléau marin qui ébranle la terre,
Le trident qui est l'arme de l'Océan, doit un jour voler en éclats.

. . .

Alors, que la flamme dévorante soit à jamais lâchée contre moi,

Que votre Dieu confonde et bouleverse tout entier l'univers,
Sous l'aile blanche de la neige et au fracas des souterrains tonnerres,
Rien ! ah ! rien ne pourra me forcer à lui révéler le nom
De celui qui viendra un jour pour jeter à bas sa domination.

BACCHYLIDE

Bacchylide de Kéos vivait dans la première moitié du Ve *siècle avant notre ère. Il était neveu de Simonide, et rival heureux de Pindare. Les Anciens le classaient parmi les neuf plus illustres poètes de la Grèce. Pendant longtemps on ne put juger de son talent que d'après des citations de grammairiens, dont la plus longue avait douze vers. En 1897, un papyrus nous restitua une vingtaine de poèmes. On s'aperçut alors que Bacchylide était en effet l'émule de Pindare, et en général presque aussi ennuyeux que lui. Mais il a le mérite d'être plus simple, plus bref, et plus fluide, et ses louanges à des boxeurs ne manquent pas toujours d'une grâce surprenante. J'ai choisi de lui, pour donner une idée du genre, un de ces hymnes laudateurs, nommés* épinicies, *et deux fragments dont l'agrément me paraît encore assez vif.*

ODE A ARGEIOS DE KÉOS VAINQUEUR AUX JEUX ISTHMIQUES

O Renommée, dispensatrice de la gloire,
Bondis vers la sainte Kéos !
Porte-lui la nouvelle où rayonnent les Grâces :
Le garçon au poing vif, oui, le brun Argeios,
A gagné la victoire !

Il a ressuscité des hauts faits la mémoire
Qui sur l'Isthme fameux notre lot ont été,

Lorsque nous envoyait Kéos, île sacrée,
Et que nous étions couronnés
Par nos soixante-dix victoires.
Que la Muse née en cette patrie
Anime la flûte au son clair
Et que son hymne glorifie,
Pantheis, le fils qui t'est cher !

CHANSON

Ni la viande de bœuf, ni l'or, ne nous accablent,
Ni les tapis que teint la pourpre,
Mais nous avons pour nous une humeur agréable,
La Muse aux chansons douces,
Et le vin savoureux dans le creux de nos coupes.

LA PAIX

La Paix magnificente aux vivants fait le don
De l'or et des doux chants et de fleurs et de miel.
Elle laisse brûler sur les brillants autels,
En l'honneur de nos dieux, et parmi le feu blond,
Et les cuisses des bœufs et des boucs au poil long,
Et rend aux jeunes gens comme souci unique

Les jeux du corps, la flûte, et la fête bachique.
Dans les poignées des boucliers,
La toile est tendue par l'aragne rouge.
La pique aiguë, le tranchant double de l'épée
Sont mangés par la rouille.
La trompette de cuivre a perdu son éclat.
Mon cœur reste bercé par le sommeil de miel.
O matin, de mes yeux, oh ! ne le chasse pas !
Les banquets ont empli, joyeux, les carrefours,
Les chants de la jeunesse étincellent au jour.

EMPÉDOCLE

« La figure la plus bariolée de la philosophie ancienne », comme dit Nietzsche, celle qui hantait Hölderlin dans sa folie, est l'une des plus captivantes de l'humanité. Il semble avoir vécu en Sicile de 484 à 424 avant notre ère, vêtu de pourpre, aimé, haï, fastueux, traînant après lui les foules et les délicats, et l'on sait que la légende veut qu'il se soit jeté dans l'Etna pour y trouver la mort, fin volcanique digne de sa vie. C'était un thaumaturge, un philosophe, et un grand poète. Sa cosmogonie est tantôt enfantine, tantôt merveilleuse. Inventeur de la théorie des quatre éléments (la terre, l'eau, l'air, le feu ou le soleil) qui durera tout le moyen âge, Empédocle les imagine tantôt rassemblés par l'Amour, tantôt disjoints par la Haine. Tout ce qui existe par le monde provient de la conjonction des éléments, et rien ne meurt jamais. Retour éternel, transmigration, identité du Sang et de l'Esprit, préceptes moraux contradictoires, tout se mêle chez Empédocle dans un style parfois rude, aride, soudain éclairé d'une admirable passion. Ses deux livres principaux étaient Les Purifications *et* La Nature. *On comprend que Lucrèce et Nietzsche se soient brûlés à ce feu, et, si obscurs soient-ils, les fragments qui nous en restent, et qui comportent encore plus de quatre cents vers, étincellent d'un génie poétique qui les apparente aux affirmations de Zarathoustra.*

PROLOGUE AUX PURIFICATIONS

O mes amis, ô vous qui habitez les hautes rues de la
grande ville,

Au bord du blond Akagas, aux nobles travaux vous qui êtes habiles,
Accueillants à l'étranger, respectueux de sa personne, purs de toute souillure,
Salut ! Je suis venu vers vous non pas comme un mortel, mais comme une Immortelle Figure,
Je marche au milieu de tous, comme il le faut, comblé d'honneurs,
Et la tête ceinte de bandelettes et de couronnes en fleurs.
Aussitôt que j'ai pénétré dans vos villes florissantes,
Je suis suivi par les hommes et par les femmes en foules adorantes,
Et l'on vient à moi par milliers pour me demander le chemin de la richesse,
Et d'autres veulent savoir l'avenir, et ceux que les maladies oppressent,
Et qui souvent ont enduré les plus pénibles douleurs,
Désirent entendre de moi la parole du guérisseur.

LE RETOUR ÉTERNEL

C'est un oracle du Destin, un antique et divin secret,
Éternel, et par d'amples serments scellé,
Que si une âme a souillé son corps dans un instant d'égarement,

Ou si elle a suivi les lois de la Discorde et si elle a blasphémé son serment,
Une de ces âmes qui ont reçu en partage la vie à la longue durée,
Elle erre trois fois dix mille saisons loin des âmes fortunées,
Et elle prend au cours de différentes naissances toutes les formes mortelles,
En passant tour à tour à travers tous les chemins escarpés où la vie se révèle.
Et c'est pourquoi la puissance de l'air la plonge dans la mer,
Et la mer la recrache sur la terre, et la terre
La rejette dans les flammes du soleil brûlant, et il la renvoie dans les tourmentes aériennes,
Et de l'un à l'autre élément elle est ballottée et par tous elle est tenue en haine.
Moi aussi, je suis maintenant une de ces âmes, je fuis les dieux, et je vais errant,
Parce qu'un jour j'ai obéi à la Haine au cœur dément.

. . .

Les âmes sont changées chez les bêtes sauvages
En lion des hauts lieux,
Ou bien, dans les forêts, elles vont habiter
Le laurier au beau feuillage.

. . .

Je fus, pendant un temps, un garçon, une fille,

Arbre, oiseau, et poisson muet au fond des mers.

. . .

Devant cette demeure inconnue à mon âme,
J'ai pleuré et j'ai sangloté.

. . .

L'ÉTERNITÉ DE L'ÊTRE

Je te le dis encore : il n'y a de naissance pour aucune chose mortelle dans l'univers créé,
Et la mort funeste ne met fin non plus à aucune existence.
Il n'existe qu'une fusion et qu'une dissociation des éléments rassemblés,
Et c'est à ce phénomène que les hommes ont donné le nom de naissance.

. . .

Quand les éléments mélangés viennent sous la forme d'un homme à la lumière du jour,
Ou d'une bête fauve et sauvage, ou bien d'une plante,
Ou encore d'un oiseau, on dit alors qu'il y a naissance.
Et quand les éléments se séparent, on parle alors de la terrible mort toujours,
Mais ce n'est pas là le nom juste, bien que moi-même je cède aussi à l'accoutumance.

. . .

Car il est impossible que rien puisse naître de ce qui n'existe pas
Et on n'a jamais vu ni entendu que ce qui est doive périr,
Et ce qui est a une durée éternelle en quelque lieu qu'on puisse le saisir.

. . .

Dans le tout, il n'y a rien de vide : car d'où viendrait l'augmentation de ce qui est tout ?

LA GENÈSE DES ÉLÉMENTS

C'est des éléments que provient tout ce qui a été, qui est et qui sera dans l'avenir,
C'est par eux que les arbres, les hommes et les femmes peuvent grandir,
Et les bêtes sauvages et les oiseaux et les poissons qui vivent de l'eau,
Et même les dieux à la longue existence, rayonnants des honneurs les plus hauts.
Les éléments sont toujours les mêmes, mais ils vont des uns aux autres, circulant
Sous des formes différentes, tant leurs échanges produisent de changements.

. . .

Les éléments prédominent à tour de rôle dans le cycle qu'ils parcourent,
Et se fondent l'un dans l'autre ou grandissent suivant le même tour.
Ils sont toujours les mêmes, mais ils vont des uns aux autres circulant,
Et prennent la forme des hommes et des animaux différents.
Et tantôt l'Amitié les réunit en un univers homogène,
Et tantôt au contraire ils se séparent sous l'action dissociatrice de la Haine,
Jusqu'au moment où l'ancienne Unité de l'être a tout à fait disparu.
Et dans la mesure où l'Unité naît du Multiple, comme on l'a su,
Et où de nouveau, l'Unité dissoute, le Multiple s'est reformé,
Ainsi l'un et l'autre apparaissent et ne sont pas fixes pour l'éternité,
Mais, dans la mesure où ce changement perpétuel ne s'arrête pas,
Tout subsiste toujours dans un cycle qui ne finit pas.

. . .

(Et dans la période de l'Unité),
On ne voit plus le soleil au visage clair,
On ne voit plus la force velue de la terre, ni la mer,

Mais, au fond de la forteresse solide de l'Harmonie,
Est enfoncée, fière, joyeuse, et solitaire, la Sphère du monde unique et arrondi.

. . .

Mais, lorsque dans son être la Haine eut poussé et grandi,
Et qu'elle se fut élancée aux honneurs et que le temps fut accompli,
Qui ramène le retour alterné en vertu du pacte éternel,

. . .

Alors l'un après l'autre furent ébranlés de la Sphère les membres immortels.

. . .

Et sur la terre il poussait en grand nombre des têtes sans col,
Et erraient des bras isolés et privés d'épaules,
Et des yeux vaguaient tout seuls, et ne possédaient point de front.

. . .

Et il naquit des êtres aux pieds en hélice, avec beaucoup de mains.

. . .

Et il y en eut beaucoup qui avaient deux figures et deux poitrines,
Et des bœufs à visage humain, et des hommes à tête bovine,

Et il y eut des êtres mâles qui tenaient de la nature des femmes,
Et qui avaient des membres délicats.

MORALE DES QUATRE ÉLÉMENTS

C'est par la terre qui est en nous que nous connaissons la terre, et l'eau par l'eau,
Et par notre air l'air divin, et par notre feu le feu qui dévore,
Par notre tendresse la Tendresse première, et la Haine élémentaire et sombre par notre haine encore.

. . .

C'est dans les flots du sang qui bouillonne
Que prend sa force avant tout l'esprit même de l'homme,
Et l'Esprit n'est autre chose dans l'homme que le Sang autour de son cœur *.

. . .

Pourquoi un jour impitoyable ne m'a-t-il pas fait disparaître,
Avant que le crime de se nourrir n'ait été commis par mes lèvres ?

. . .

Malheureux, que vos mains ne touchent pas aux fèves !

. . .

Du laurier d'Apollon n'approchez même pas.

. . .

Dieu ne possède pas de corps qui d'une tête humaine soit pourvu,
Il n'a pas de dos d'où partent comme des rameaux deux bras non plus,
Il n'a pas de pieds, de genoux rapides, ni de sexe ombragé,
Il est uniquement un esprit auguste et qu'on ne peut exprimer,
Et de sa pensée véloce il parcourt l'univers tout entier.

. . .

Il ne nous est pas possible de saisir Dieu,
De le toucher de notre main, ni du regard de nos yeux,
Et c'est la meilleure façon pour la foi d'atteindre ainsi le seul esprit de l'homme.

* *Le sens de cette parole est d'autant plus mystérieux que le mot grec qui signifie* esprit *signifie aussi* péricarde.

SOPHOCLE

Sophocle représente, a-t-on dit, le génie athénien du Ve siècle avant notre ère dans son harmonie la plus parfaite, ce siècle qu'il remplit presque en entier (496-406). Il avait combattu à Salamine, où Hugo lui a prêté une jolie chanson (Je suis jeune et je suis éphèbe — Mes seize ans sont d'azur baignés), *et il mourut fort vieux. Son œuvre n'est pas toujours pour notre goût sans défauts : elle est parfois un peu trop moralisante, voire solennellement didactique. Mais soudain, au milieu des discours où elle se complaît, éclatent la tendresse d'Électre pour son frère qu'elle croit mort, le déchirement d'Antigone. C'est Sophocle qui a fait d'Œdipe le mythe même de l'homme aux prises avec la fatalité. Dramaturge toujours aussi près du cœur de la foule aujourd'hui qu'il y a deux mille ans avec* Œdipe-Roi, *chef-d'œuvre du drame policier où l'enquêteur tombe à la fin sur lui-même, — ou poète trop statique avec* Philoctète, *— Sophocle est toujours incomparable dans les instants où il abandonne le drame pour contempler le destin, et décrire l'homme d'une façon où l'individu ne semble avoir plus aucune part, perdu dans une sorte de rayonnement solaire. Le mouvement des strophes a alors une ampleur étonnante, et la première qualité de Sophocle, avec ses balancements, ses répétitions musicales, semble le souffle. En outre, bien que les chœurs ne soient jamais chargés que d'exprimer une moralité d'ordre général, parfois, il nous semble pourtant entendre un accent plus personnel. Et toujours, à côté du solennel ou du délicat, soudain, cette admirable et rude familiarité grecque, qui paraît avec tant de naturel dans les monologues du*

*guetteur, en pleine tragédie d'*Antigone *ou dans l'incomparable chœur d'*Ajax *où nous croyons entendre le « deuxième classe » de Salamine, — et ce génie de la mort, du sommeil et du désespoir chanté...*

De Sophocle, il nous reste sept tragédies : Ajax, Antigone, Œdipe-Roi, Œdipe à Colone, Électre, Les Trachiniennes, Philoctète, *et un fragment de drame satyrique,* Les Limiers. *J'ai choisi ici quelques chants amers sur la vie humaine et le malheur, les passages lyriques les plus illustres, et je ne pouvais faire autrement que de citer d'*Antigone *quelques phrases immortelles. J'y ai joint un morceau d'un ton vif et inattendu tiré des* Limiers.

CHANT DE LA GUERRE

Quand donc viendra la fin ?
Quand cesseront pour moi les années épuisantes
Qui ramènent, sans voir la fin,
Le malheur, les dures campagnes,
Sur cet immense front troyen,
Mortel tombeau des camarades ?

Ah ! s'il avait pu dès l'abord
Se dissoudre dans l'air sans borne,
Et gagner le pays des morts,
L'homme que je maudis, l'homme qui le premier

Inventa la haine et la guerre !
C'est par lui que le mal a le mal engendré,
Et pour un homme ainsi s'est perdu l'univers.
C'est lui qui m'a ravi
Le plaisir des guirlandes,
Des fêtes entre camarades,
Des verres bien remplis,
Et de la flûte au chant si doux,
Malheur ! et de goûter le délice des nuits.
Adieu l'amour ! Adieu les femmes !
Je reste ainsi acagnardé,
Pauvre soldat abandonné,
Cheveux trempés par le matin
(Seul souvenir du sombre front troyen).

Jadis, quand j'avais peur la nuit,
Quand sur moi tirait l'ennemi,
Le capitaine était un bon abri.
Maintenant il est là,
Sous la triste déveine.
Et moi, ma foi, et moi,
Où donc sera ma veine ?
Que ne suis-je au pays où le cap sous les bois,
Par les vagues battu, vient surplomber la mer,
Au bout du Sunium et de son promontoire
Devant la ville sainte, à saluer Athènes !

Hélas ! ô races des mortels,
Vos jours sont pareils au néant !
Quel homme aura connu un bonheur différent
Du bonheur qu'il voyait en songe ?
Et qui n'est retombé du haut de son mensonge
Après avoir rêvé du vent ?
Ta destinée en est l'exemple,
O malheureux, ta destinée,
O Œdipe, ta destinée . . .
Maintenant que je la contemple,
Nulle vie à mes yeux ne semble fortunée.
Plus loin, plus loin qu'un autre il avait su lancer
La flèche prise en son carquois.
Du bonheur le plus pur il s'était emparé,
O Seigneur ! Il avait tué
La Vierge à l'ongle courbe, aux oracles sournois,
Et dans notre patrie il se tenait dressé
Comme une tour contre la mort.
Et c'était depuis lors
Qu'on te comblait d'honneurs, qu'on t'appelait mon Roi,
De Thèbes souveraine ô maître couronné.

Maintenant, quelle destinée
A passé la sienne en malheur ?

Qui dans les peines s'est plongé,
Qui voit ses jours bouleversés
Par de plus terribles douleurs ?
O visage de gloire, Œdipe mon ami,
Un même port commun à l'enfant et au père
Aura servi d'abri.
Mais comment le sillon qui avait vu ton père
Y jeter sa semence
A-t-il si longtemps, ô misère,
Pu te supporter en silence ?

Le Temps, aux yeux de qui rien ne peut échapper,
T'a découvert contre ton gré.
Le vieux mariage immariable,
C'est Lui qui l'a jugé coupable,
Fécondeur du giron qu'un père a fécondé.
Et maintenant — au ciel que n'a-t-il plu ! —
Ah ! puissé-je jamais, jamais ne t'avoir vu !

LA NUIT D'ŒDIPE

Hélas ! ô malheureux ! où vais-je ? en quel pays ?
Vers où ma voix se perd,
Se dissout dans les airs ?
Où donc, ô mon destin, t'es-tu anéanti ?
O nuage de nuit qui sur moi as fondu,

Nuage que je hais, ô nuage innomé,
Nuage qu'on ne peut dompter,
Et dont je ne guérirai plus !
Hélas ! encore hélas ! de combien de couteaux
Je me sens par vous transpercé,
Pointe de ma douleur, souvenir de mes maux !

Que puis-je regarder ? et que pourrai-je aimer ?
O mes amis, quels mots pourrais-je encore entendre
Qui me soient une chose tendre ?
Qu'on m'emmène d'ici ! Que je sois emporté !
Emmenez-le bien vite, mes amis,
L'objet d'horreur et le maudit,
Qu'entre tous les humains les dieux ont détesté !

Puisse périr celui qui, au désert,
De leur sauvage entrave a délivré mes pieds,
A la mort a su me soustraire,
Et m'a, pour me jeter au seul malheur, sauvé !
Si j'étais mort alors, je ne serais
Pour moi ni pour les miens cet objet de misère.
Je n'aurais pas été l'assassin de mon père,
Et l'on ne dirait pas que je fus marié
A la femme dont je suis né.
Aujourd'hui, lâché par la chance,
Je suis le fils d'êtres souillés,
J'ai, douleur, jeté ma semence

Au giron d'où l'on m'a tiré,
Et si quelque malheur existe en son principe
Qui plus que le malheur puisse être encor mauvais,
Ce malheur fut le lot d'Œdipe.

CHANT DE L'HOMME

Nombreuses sont les merveilles du monde,
Mais la plus grande des merveilles reste l'homme.
A travers la mer blanchissante,
Il court, le vent du Sud en poupe,
Il va, sous les vagues gonflées
Dont le bruit l'environne.
Et la divinité qui ne cède à personne,
La terre inépuisable et porteuse de grains,
Au soc de ses charrues chaque année ramenées,
Il l'a usée et retournée
Avec les fils de ses poulains.

Le peuple des oiseaux légers,
Il le capture et l'emprisonne ;
Les bandes des bêtes sauvages,
Les tribus marines des vagues,
Dans les replis de ses filets tressés,
Il a cent ruses pour les prendre.
Il dompte aux lacets de ses pièges

La bête fauve des hauteurs et des espaces,
Et sous le double joug il mène
Le cheval au col chevelu,
Et le fier taureau des montagnes.

Et le langage, et la pensée ailée,
Et l'esprit poli des cités,
Il a appris à les connaître.
Il sait fuir sous son toit les coups de la gelée,
Et ceux de la pluie importune.
Il est l'Être aux mille ressources,
Et jamais l'avenir ne le prend dépourvu.
Il sait l'art d'échapper aux maux inguérissables.
Seul le pays des morts peut arrêter sa course.

Sage dans ses moyens,
Inventif au delà de toutes espérances,
Il va tantôt au mal et tantôt vers le bien.
Quand il est Maître des cités,
Il mêle les lois de sa terre
Aux droits qu'il a juré par les dieux d'observer.
Il n'est point digne de régner,
S'il fait le mal et s'il persiste dans l'audace.
Qu'il ne soit point assis à mon foyer,
Qu'il n'ait point avec moi une pensée commune,
L'homme mauvais !

AU SOMMEIL

Sommeil ignorant de la peine,
O Sommeil, et de la douleur,
Souffle sur nous ta douce haleine,
Prince, ô prince des belles heures !

Sur ces paupières de malade,
Permets bien de garder encor
Toute cette douceur qui dort.

O Sommeil, toi qui sais guérir
Toutes les peines des malades,
Hâte-toi de nous secourir.

CHANT DE L'AMOUR

Amour invincible au combat,
Qui sur ceux que tu tiens t'abats,
Amour qui la nuit viens dormir
Tout contre la douceur des joues des jeunes filles,
O vagabond des espaces des mers,
Des repaires où sont les fauves,
Parmi les Immortels nul ne peut t'échapper,
Et nul parmi les Éphémères :
Celui qui t'obéit n'est plus qu'un forcené.
Grâce à toi, eux-mêmes les Justes,

Sont entraînés vers la ruine et le sang.
C'est par toi qu'ont germé le trouble et la dispute
Chez les êtres d'un même sang,
Que l'on voit triompher, rayonnant de ses yeux,
Le désir de la fiancée
Et du lit où la caresser.
Et ce désir s'accorde aux grandes lois des dieux,
Car sans combat de nous sait se jouer
La divine beauté.

LES LOIS NON-ÉCRITES

Non, ce n'est pas le Ciel qui a promulgué pour moi
cette interdiction,
Et la Justice, qui avec les dieux souterrains a sa maison,
N'a point, au milieu des hommes, de pareilles lois
établies.
Et je ne pensais pas non plus qu'il eût assez de force,
ton édit,
Pour donner à un être mortel le pouvoir de violer
Les divines lois non-écrites que personne ne peut
ébranler.
Elles ne sont pas d'aujourd'hui, ni d'hier, mais elles sont
Éternelles, et personne ne sait quel est leur passé
profond.

Antigone

La mort impose à tous des lois qui sont pareilles.

Créon

Doit-on comme un héros traiter un criminel ?

Antigone

Qui sait si chez les morts saintes restent ces règles ?

Créon

L'ennemi, même mort, ne me sera point cher !

Antigone

Je suis née pour l'amour, et non pas pour la haine.

ADIEUX D'ANTIGONE

Voyez-moi, habitants de ma terre natale,
Parcourir ma route dernière.

Voyez-moi contempler pour la dernière fois
Et le soleil et sa lumière :
Je ne le verrai jamais plus.
Le dieu qui toute chose endort,
Il m'a prise et m'emmène vive,
Aux berges escarpées du fleuve de la mort,
Sans que j'aie eu ma part des marches nuptiales,
Sans qu'à la porte d'un mari
Aucun hymne m'ait accueillie,
Moi qui vais épouser le fleuve de la mort.

O ma patrie, heureux habitants de ma ville,
Fontaines de Dircé, ô murailles sacrées
De Thèbes bien armée,
Je vous prends à témoin malgré tout, et voyez
Soumise à quelles lois, sans pleurs de mes amis,
Vers quelle prison je m'en vais.
Sous sa coupole, hélas ! comme étrange est ma tombe !
Ni chez les humains, ni parmi les ombres,
Les vivants ou les morts ne m'auront accueillie.

Tombeau, chambre nuptiale, ô cachot souterrain,
Ma maison pour l'éternité, vers tous les miens
Je commence ma route, et déjà Perséphone
En a reçu beaucoup dans l'accueil des fantômes.
Avant d'être arrivée vers le bout de la vie,
Je descends la dernière et la plus misérable,

Mais garde au moins l'espoir que mon sort déplorable
Sera cher à mon père, et cher à toi, ma mère,
Et cher à toi aussi, visage de mon frère.

Lorsque vous êtes morts, je vous ai, de mes mains,
Bien lavés et parés, et j'ai, selon l'honneur,
Versé l'eau que l'on doit aux restes des défunts.
Mais vois ce que l'on m'offre, ô frère, tout à l'heure,
Pour avoir au tombeau voulu t'ensevelir :
On m'a lié les mains, maintenant l'on m'entraîne,
Et je n'ai pas connu les noces, leur plaisir,
Je n'ai pas eu ma part de l'union humaine,
Et des petits enfants qui de moi seraient nés,
Mais délaissée de tous, et sous le poids des peines,
Vers les tombes des morts, vivante, je m'en vais.

PLAINTES D'ÉLECTRE

O lumière très sainte, air où la terre baigne,
Que de fois vous m'avez entendue dans mes plaintes,
Que de fois j'ai frappé ma poitrine qui saigne,
A cette heure où la nuit et l'ombre prennent fin !
Mais tant que la nuit dure, au palais détesté,
Le lit qui me reçoit et que je hais sait bien
Que je pleure la mort d'un père infortuné.

Sur un sol étranger on ne l'a pas couché,
Frappé dans le combat d'une sanglante guerre.
Mais tels des bûcherons qui abattent un chêne,
Ma mère et son amant ont sa tête écrasé
A force coups de hache à leur poing meurtrier.
Et nulle larme au monde, ô père, hormis les miennes,
N'a jamais pu couler sur ce crime innomé.

Mais tant que je verrai le rayon des étoiles,
Mais tant que je verrai la lumière du jour,
Je ne cesserai pas mes plaintes et mes larmes.
Pareille au rossignol privé de ses petits,
Aux portes du palais je crie et je gémis
Et suis comme un écho que l'on entend toujours.

Maison du dieu d'en-bas, maison de Perséphone,
O démon infernal, et vous, Pouvoir maudit,
Saintes filles des dieux, divines Érinnyes,
Vous qui voyez les morts injustement frappés,
Vous qui voyez ceux-là dont on vole le lit,
Venez, secourez-moi, vengez mon père mort,
Et surtout, rendez-moi, rendez mon frère encore.
Le poids de la douleur a mon âme abattu,
Je suis seule, et je n'en puis plus.

J'attends, infatigable, et je n'ai pas d'enfants,
Accablée, sans mari, mouillée de pleurs, errante,

Je gémis sous le deuil, et celui que j'attends
Oublie ce que j'ai fait et oublie mes messages.
Tout ce que l'on m'apprend devient toujours mensonge,
Toujours à revenir il fait dire qu'il songe
Et malgré son désir ne le daigne pourtant.

Le plus long de ma vie a coulé sans espoir.
Sans forces, sans parents, mon deuil m'a consumée,
Aucun ami pour moi ne se lève jamais.
Je n'ai plus aucun droit, je suis une étrangère,
La servante au foyer du palais de mon père,
Et debout, d'une robe indigne revêtue,
Je me tiens à la table où le maître n'est plus.

SUR LES CENDRES D'UN FRÈRE

O cendres de celui que si fort j'ai aimé,
Et de l'âme d'Oreste ô souvenir dernier,
Loin des dons espérés est ce que l'on me rend,
Ce que tiennent mes mains n'est plus que du néant.
A ton départ pourtant, enfant, que tu brillais !
Ah ! j'aurais dû plutôt ma vie abandonner,
Que t'envoyer là-bas sur quelque sol lointain,
Après t'avoir sauvé et porté dans mes mains !
Tu serais mort, je sais, à cette heure fatale,

Mais aurais eu ta part du tombeau familial.
Loin de nous, dans l'exil où tu étais parti,
Loin de moi, malheureux, maintenant tu péris.
Et mes mains, ô douleur, n'ont pas lavé ton corps,
Et ne l'ont pas paré, et du feu qui dévore
N'ont pas, comme il fallait, tiré ces tristes restes.
Mais remise en des mains étrangères encore,
Tu reviens, pauvre cendre, en cette urne modeste.
Hélas, donc ! tous les soins que j'eus pour toi jadis,
Et le souci si doux qu'avec toi j'avais pris,
Ils finissent ainsi, vanité, à ce jour...
De moi, non de ta mère, ah ! tu étais l'amour,
Pourtant ! et c'était moi, non ceux de ta maison,
Qui te veillais, c'est moi dont tu disais le nom.
Tout s'est évanoui dans la même journée,
Parce que tu es mort, ta mort a tout rayé,
Ouragan sur ta fuite, et mon père est absent,
Et je meurs avec toi, qui me fuis en mourant.

Nos ennemis s'en rient, ma mère immaternelle
En est folle, sais-tu, toi qui, à l'insu d'elle,
Me disais si souvent qu'un jour pour la punir
Tu viendrais en vengeur. Et il nous faut subir
Le noir destin commun qui a tout emporté,
Et qui ne m'offre, au lieu de ta chère beauté,
Qu'un peu de cendre ici avec une ombre vaine.
Hélas sur moi ! Hélas ! ô cadavre ! ô ma peine !

Ton voyage fatal m'a perdue, ô très cher,
M'a perdue, bien-aimé visage de mon frère !
Ah ! reçois-moi dans l'urne où repose ta cendre,
Unis bien l'ombre et l'ombre et laisse-moi descendre
A jamais chez les morts avec toi. Sur la terre,
J'ai toujours partagé ton sort et ta misère,
Et je veux partager avec toi notre tombe :
Car seul ne souffre point, je vois, le cœur des ombres.

CHANT DE L'ATTIQUE

Voici donc, étranger, la terre aux beaux chevaux :
Le monde ignore sa pareille.
Voici Colone au sol d'argent.
Partout on peut prêter l'oreille
Au rossignol aigu, dans les creux verdoyants.
Dessous le lierre noir il se garde caché,
Où Dieu, loin du soleil
Et loin du souffle des tempêtes,
Suspend ses mille fruits sous la dense feuillée,
Et le dieu des orgies erre à travers ses fêtes,
Avec ses amies les divinités.

Et chaque jour, sous la rosée céleste,
Diadème ancien des deux grandes déesses,

Avec le safran couleur de vermeil,
Croît le narcisse aux grappes épaisses.
Les sources du Céphise ignorent le sommeil,
Elles coulent à flots et enserrent nos prés.
L'eau pure chaque jour fait la terre féconde,
La terre aux amples seins.
On n'a jamais vu fuir nos Muses et leurs rondes,
Aphrodite aux rênes d'or fin.

Et puis, il est un Arbre inouï dans l'Asie,
Un Arbre dont jamais n'a germé le pareil
Dans l'île de Pélops,
La Grande Terre des Doriens.
L'Arbre jamais vaincu, renaissant de lui-même,
Terreur des lances ennemies,
Partout le sol en est fleuri.
C'est le nourricier des enfants,
C'est l'olivier aux feuilles pâles.
Qu'ils soient jeunes ou vieux, les chefs des ennemis
Ne pourront rien contre sa vie.
Car le regard ouvert du destin est sur lui,
Ainsi qu'Athéna aux yeux pâles.

LA QUÊTE DU VOYAGEUR

O toi que la Nuit constellée
Lorsqu'elle va mourir fait naître,

Toi qu'elle endort au couchant enflammé,
Soleil, je viens te demander
Où le fils d'Alcmène peut être.
Est-ce en les portes océanes,
Dans le Nouveau Monde ou l'Ancien ?
Toi dont le regard voit au loin,
Dis-nous, Soleil, où vit celui que l'on réclame.

Car en son cœur qui brûle de désir,
Je puis voir cette Déjanire,
Pour qui se sont battus les hommes,
Pareille à quelque pauvre oiseau.
Le regret ne peut s'assoupir
En ses yeux oublieux du somme.
Ses larmes coulent à nouveau,
Et l'angoisse habite son cœur
De voir l'absence de son homme.
Son lit vide est lit de douleur
Et sa suprême attente en somme
N'est que l'attente du malheur.

Pourtant, comme l'on voit sur l'océan immense
Les vagues soulevées par le souffle des vents
Lorsque du sud au nord sans cesse ils les balancent,
Tels du héros thébain le trouble et les tourments
Nous paraissent voguer dessus la mer crétoise.
Mais il surgit toujours pour une issue courtoise

Un dieu qui l'affranchit des maisons du néant.
Parce que je le sais avec respect, Madame,
D'un trouble aussi cruel il faut que je vous blâme.
Il ne faut pas ainsi épuiser à jamais,
Je vous le dis, les dons de la bonne espérance.
Le maître souverain de l'univers créé,
Le Fils du Temps lui-même, a refusé
De donner aux mortels une vie sans souffrance.
Et pour chacun de nous, et la peine et la joie
Alternent tour à tour leur course,
Ainsi qu'au ciel tourner on voit
Les étoiles de la Grande Ourse.

DEVINETTE DE LA TORTUE

— Oui, l'enfant a pris d'une bête morte
L'instrument grisant de sa volupté,
Et sous son abri au-dessous des roches,
A travers le sol il le fait chanter.

— Mais comment peux-tu me forcer à croire
Que d'un corps défunt un chant peut monter ?
— La bête pourtant, il faut bien m'en croire,
Chante dans sa mort, en vie se taisait.

— Quelle était sa forme ? Allongée ou courte ?
Avait-elle aussi l'échine bombée ?
— Comme une marmite, elle était fort courte,
Toute ramassée, la peau bigarrée.

— Est-ce qu'à un chat la bête ressemble ?
Ou peut-être alors à un léopard ?
— Oh ! non, elle en est tout à fait loin, car
Elle est toute ronde et courte de jambes.

— Et serait-ce donc quelque calamar
Ou peut-être bien un genre de crabe ?
— Cherche encore ailleurs si tu la compares :
A rien de cela elle n'est semblable.

— Je parie qu'elle est peut-être l'émule
De quelque escargot des monts siciliens ?
— Allons, cette fois, je crois que tu brûles :
A cet animal elle ressemble bien.

— Mais dis-moi quelle est la partie qui parle :
Est-ce le dedans ? Est-ce le dehors ?
— C'est, bien bosselée, c'est sa propre écaille,
A l'huître écaillée ressemblante encor.

— Quel est donc son nom ? Dis-le-nous, et parle
Si tu sais encore quelque chose en plus.

— L'enfant a nommé la bête « tortue »
Et « lyre » la part de son corps qui parle.

Des chagrins à lui seul ce jouet le console,
Le chant qui l'accompagne est sa joie la plus douce,
Et le bruit de la lyre hors de ses sens le pousse.
Et voici la façon dont un enfant a su
A une bête morte accorder la parole.

CHANT DE LA VIEILLESSE

Qui veut jouir de trop d'années,
Et qui veut pouvoir dépasser
Le temps ordinaire de l'homme,
Il me paraît un insensé.
Ce que nous apportent en somme
Plus souvent les longues journées
Ressemble bien à la douleur.
Lorsque le terme est dépassé,
Ce qui vient n'est pas le bonheur.
Mais la seule vraie guérison,
Quand surgit la Dame fatale,
Sans rondes, lyres ou chanson,
Son vrai nom, c'est la Mort finale.

Ne pas naître est le sort qui tous les autres passe.
Celui qu'ensuite je préfère
C'est, dès qu'on vient à la lumière,
Au séjour d'où l'on sort s'en retourner en hâte.
Quand jeunesse s'en est allée,
Porteuse des vaines folies,
Qui peut jamais s'en délivrer,
Courbé sous mille nostalgies ?
Quels malheurs nous sont épargnés ?
Voici les luttes et les coups,
Les assassins et les jaloux,
Et voici les jours de querelles.
Ah ! mais voici venir surtout
Le mal entre tous ennemi :
C'est la vieillesse sans amis,
Où l'on n'a plus de camarade.
La force a fui avec la joie,
Seul le chagrin auprès de soi
Suit le cortège en camarade.

Le troisième des grands Tragiques naquit l'année de Salamine en 480 et mourut un an avant Sophocle, mais il semble appartenir à un autre âge. Alourdi de dissertations pseudo-philosophiques, mauvais compositeur au jugement d'Aristote, il ennuie souvent à la première lecture. Aucun de ses drames, sauf peut-être Médée, ne pourrait aujourd'hui supporter une exacte représentation. Mais à mesure qu'on le lit mieux, on découvre ce qui pouvait tant séduire Racine : c'est la même douceur unie à tant de pathétique, la même cruauté musicale, la beauté d'une langue proche de la vie, simple, facile, presque la langue de la comédie. Sans doute sa Phèdre est enfantine à côté de celle de Sénèque, mais c'est la première fois que les femmes semblent paraître sur le théâtre, royales, passionnées, vraies, et tant de jeunes filles sacrifiées (thème qui a plusieurs fois séduit le poète). Sans doute son Iphigénie n'est que plaintive, et n'a pas la cruauté de « jeune Atride » de Racine, mais son Alceste, mais sa Médée, avers et revers d'une même médaille, ont une merveilleuse douceur. Dramaturge fragmentaire, il a dressé d'inoubliables statues de la désolation humaine. Et finalement, ce déclassé à qui Aristophane reprochait d'être le fils d'une marchande d'herbes, ce méditatif inquiet, ennemi des dieux, bavard, toujours prêt à traiter un sujet par la bande plutôt que franchement, irréligieux et pourtant une fois au moins dans sa dernière œuvre séduit par les mystères initiatiques des Bacchantes, finalement c'est lui qui nous offre une des figures les plus complexes de l'antiquité, et peut-être l'une des plus proches de nous, et vraiment celui dont la musique évoque le plus irrésistiblement Racine.

Lorsqu'elle a vu venir la journée fatidique,
Et son corps blanc baigné dans l'eau de la rivière,
Elle est allée chercher dans ses coffres de cèdre
Et parer sa beauté des plus belles tuniques.
Elle a prié debout la reine du foyer :
« Notre-Dame, salut, je descends sous la terre,
Pour la dernière fois je suis agenouillée.
Voici mes orphelins. Donne une épouse chère
Au garçon, un mari de sang pur à la fille.
Et si leur mère meurt avant que l'heure brille,
Puissent-ils achever leur temps jusques au bout,
Et sur le sol natal goûter des jours bien doux. »
Près de tous les autels de la maison d'Admète
Elle s'approche alors, les couronne, elle prie,
Elle effeuille sur eux le myrte frais fleuri,
Sans pleurer, sans gémir, et le mal qui s'apprête
N'altère point ses traits où la grâce sourit.

Ce n'est qu'en approchant la chambre nuptiale
Qu'elle pleure, en voyant son lit, et qu'elle dit :
« Mon lit, j'ai délié ma robe virginale
Aux mains de ce garçon pour lequel je me meurs.
Va, je ne te hais point, pour moi seule funeste,
Et je meurs sans trahir l'époux ni ton honneur.

Peut-être seras-tu à quelque autre une autre heure,
Plus heureuse que moi, mais non pas plus modeste. »
Sur sa couche elle est là, et ses yeux ont versé
Les flots salés des pleurs dont elle l'a mouillée.
Puis, lorsqu'elle a versé ses larmes infinies,
Elle quitte la chambre avec le front baissé,
Mais revient sur ses pas à peine elle est sortie,
Et se jette à nouveau plusieurs fois sur son lit.
Ses enfants sont pendus aux robes de leur mère,
Ils pleurent, dans ses bras elle les tient serrés.
La condamnée, tous deux, les couvre de baisers.
Et tous les serviteurs sont en pleurs autour d'eux,
Ils plaignent leur maîtresse, elle va vers chacun,
Au plus humble soit-il, elle a tendu la main,
Et parlé face à face, et reçu les adieux.
Au toit d'Admète ainsi vient le mauvais destin.

LA VISION D'ALCESTE

Je vois déjà la barque avec sa double rame,
Et j'entends sur le lac le passeur des défunts.
Il s'appuie à sa gaule et déjà me réclame :
« Qu'attends-tu ? Hâte-toi ? Ne me retarde point. »
C'est ainsi qu'il me presse et ainsi qu'il s'exclame.

Ah ! regarde, on m'entraîne, ah ! vois donc, on m'entraîne,
Vers la maison des morts, et leur maître m'attend.
Je vois son vif regard sous ses sourcils d'ébène.
Son épaule est ailée, c'est le dieu du Néant.
Que veux-tu ? lâche-moi ! Quel chemin, ô tourment,
Est le chemin par où la destinée m'emmène ?

Demeurons en repos, laissez-moi sur ma couche.
Mes genoux maintenant se dérobent sous moi :
Je sens le dieu des morts désormais qui me touche,
Et la nuit ténébreuse est descendue sur moi.
Mes enfants, mes enfants, vous n'avez plus de mère !
Ah ! puissiez-vous goûter la joie de la lumière...

L'ORPHELIN

Malheur à moi ! Dessous la terre
S'en est allée, allée ma mère...
Elle n'est plus sous le soleil,
Mon père !
Elle nous a laissés tout seuls,
Orphelins à la vie en deuil.
Vois ! ah ! regarde ses paupières,
Ses mains sans force retombées...

Écoute-moi, écoute, mère !
C'est moi qui parle, c'est moi, mère !
Ton petit qui parle, penché,
Ton petit penché sur tes lèvres.

Je suis enfant, et je suis là,
Seul sur la route et sans escorte.
O mon père, ma mère est morte !
Le malheur est tombé sur moi !
Et tu me suis dans la douleur,
Tu me suis, ma petite sœur . . .
Pourquoi cette union sans joie ?
Père, sans joie, sans allégresse,
Tes noces se seront passées.
Sans elle tu auras touché,
Lorsqu'elle viendra, la vieillesse.
Ta compagne ne sera plus.
Et avec toi, mère en allée,
Toute la maison est perdue.

MÉDÉE VA TUER SES ENFANTS

Mes enfants, mes enfants, vous avez désormais
L'éternelle maison et l'éternelle terre,
De votre pauvre mère à tout jamais privés.

Et moi je m'en vais fuir sur la terre étrangère,
Sans avoir eu ma joie, sans voir votre bonheur,
Sans voir le lit, l'hymen, vos couches d'épousées,
Et avant les flambeaux par mes mains apportés.
Le prix de ma fierté est payé en malheur.
C'est en vain, mes enfants, que je vous ai nourris,
Et que, depuis le jour des pénibles naissances,
J'ai connu tant de peine et pris tant de soucis.
Ma peine avait sur vous placé tant d'espérances !
Je pensais que vos mains nourriraient mes vieux jours,
Que par vos mains mon corps serait enseveli.
De tels soins aux mortels ont toujours fait envie :
Mais ces douces pensées sont mortes pour toujours.
Ma vie sera sans vous misérable et cruelle,
Et vous ne verrez plus tendrement votre mère :
L'existence pour vous sera toute nouvelle.
Pourquoi sur moi, enfants, attacher vos prunelles ?
Pourquoi donc un sourire en cette fois dernière ?
Femmes, que faire, hélas ? Le cœur va me manquant,
Quand je vois le regard calme de mes enfants . . .
Ah ! non ! je ne puis pas . . . Adieu, mes vieux projets.
J'emmènerai mes fils bien loin de ce pays !
Faut-il pour que leur père en ce jour soit puni
Faire leur mal à eux, et moi, me torturer ? . . .
Mais à quoi donc penser ? Va-t-on rire de moi ?
Vais-je laisser ainsi un affront impuni ?

Allons, un peu d'audace, ah ! lâche que je suis !
De si molles idées tenir mon cœur à moi !
Allons, à la maison ! Qu'il fuie le sacrifice,
Mes enfants, le soleil pour qui je me prépare,
Mais je ne pense pas que cette main faiblisse . . .
Ah ! . . . Ah ! n'achève pas, ô mon cœur trop barbare !
Laisse-les, malheureuse, épargne tes enfants :
Ils te consoleront, près de toi en vivant . . .
Mais non ! par les vengeurs, cœurs souterrains des
morts,
Je ne laisserai pas mes ennemis encor
Railler et outrager mes enfants ici-bas.
Puisque leur mort devient strictement nécessaire,
C'est moi qui frapperai, qui suis pourtant leur mère.
Dans sa robe déjà, le front ceint du bandeau,
Expire, je le sais, la jeune enfant du Roi.
Puisque je vais entrer dans cette sombre voie,
Qu'une plus sombre encor se prépare à nouveau,
Je veux pouvoir parler cependant à mes fils.
Donnez, ô mes enfants, vos mains à mes baisers,
O mains que je chéris, ô visages chéris,
Charme de mes enfants, merveilles de leurs traits !
Ici-bas votre père a volé votre joie :
Soyez heureux ailleurs . . . Merveille de vous prendre !
Douceur de votre souffle et d'une peau si tendre . . .
Allez, allez-vous-en, la force manque en moi
Pour vous revoir encor, et au malheur je cède.

Je comprends la grandeur du crime que j'apprête,
Mais mon sang est plus fort, ah ! que ma volonté,
Et c'est lui qui toujours fait les plus grands forfaits.

ORAISON D'HIPPOLYTE

Je t'offre, Notre-Dame, une couronne faite
Des fleurs que j'ai cueillies aux prairies non foulées.
Le berger n'ose pas y conduire ses bêtes,
Le fer n'a point paru qui les ait moissonnées.
L'abeille du printemps boit l'herbe non foulée,
Des fleuves de rosée la nourrit la Décence.
Ce n'est point le savoir mais la seule nature
Qui puisse ouvrir ici l'accès des connaissances :
Il demeure interdit pour les âmes impures.
De cette main pieuse, ô Notre-Dame, prends
La couronne dont luit ta chevelure d'or.
Seul de tous les mortels, j'en puis faire présent.
Car j'habite avec toi, et je t'entends encor,
Et si je ne vois point, ah ! je puis t'écouter !
Puissent mes jours finir comme ils ont commencé !

LA MORT D'ASTYANAX

O mon enfant chéri, quelle fin déplorable !
Si au moins tu mourais jeune et pour ta patrie,

Après le mariage, et Roi aux dieux semblable,
Tu serais mort heureux, si la joie est d'ici !
Ces biens, tu les as vus par l'œil de la pensée,
Mon enfant, mais ce toit ne t'en a pas fait don.
Et les murs de ta ville, ouvrages d'Apollon,
Ont durement privé ta tête infortunée
De ces cheveux bouclés que ta mère parait.
O mains qui sembliez les mains de votre père,
O douleur, je vous vois brisées et abattues.
O bouche bien-aimée dont les mots étaient beaux,
Tu me trompais, enfant à ma robe accroché :
« Grand'mère, disais-tu, mes boucles ras coupées,
Avec mes compagnons j'irai vers ton tombeau,
Et je t'adresserai les plus tendres adieux. »
C'est moi, ce n'est pas toi, si jeune, malheureux,
Moi, vieille, sans enfants, sans patrie, qui t'enterre !
Hélas ! tant de baisers ! Hélas ! autant de soins,
Tant de nuits sans sommeil, tout cela est donc vain ?
Le poète viendra qui mettra sur ta pierre :
« Cet enfant fut tué, les Grecs en avaient peur. »
Et ces mots pour les Grecs seront leur déshonneur.

LA PLAINTE D'ANDROMAQUE

A quel choix douloureux me vois-je condamnée?
Hélas ! et quel destin veux-tu que soit le mien,

Affreux si je l'accepte et sombre refusé ?
J'ai vu trancher les jours d'Hector qu'un char entraîne,
J'ai vu le feu flamber sur Troie et sur ma peine.
Vers les vaisseaux des Grecs par les cheveux traînée,
Esclave dans l'Epire on a pu m'emmener.
J'épousai dans ces lieux le meurtrier d'Hector.
Quel charme ont donc mes jours ? Où vont mes yeux encor ?
Vers mon destin présent ou vers les anciens jours ?
Il me restait un fils, prunelle de mes jours,
Et ce fils maintenant voici qu'on veut sa mort * !
Non ! il ne mourra point pour ma vie misérable.
Mon unique espérance est encor son salut,
Et vivre à ses dépens serait trop méprisable.
Vois, au pied de l'autel je ne demeure plus.
Ta main peut me tuer, m'attacher, m'égorger.
Ta mère, mon enfant, pour t'épargner la mort,
Sous la terre s'en va, et si tu fuis ton sort,
Rappelle-toi son nom et sa fin déplorable,
Et lorsque tu tiendras ton père entre tes bras,
Et qu'avec des baisers, enfant, tu pleureras,
Dis-lui ce que j'ai fait. Nos enfants sont notre âme.
Celui qui n'en a point souffre moins de douleurs,
Mais son bonheur aussi n'est qu'un triste bonheur.

** Il faut noter qu'il s'agit ici non d'Astyanax, mais du fils qu'Andromaque a eu de Pyrrhus.*

O les pires mortels qu'ait vus la race humaine,
Hommes de Sparte, ô vous, les mauvais conseillers,
Seigneurs du mensonge et bâtisseurs de haine,
O vous dont les pensées ne sont justes ni saines,
O fourbes, c'est à faux qu'ici vous prospérez !
Que n'avez-vous point fait ? Que ne furent vos crimes ?
N'aimez-vous pas mieux l'or que l'honneur légitime ?
Vos bouches et vos cœurs n'ont pas même parler.

LE SACRIFICE DE POLYXÈNE

Ulysse, je te vois détourner la figure,
Et sous ton vêtement dérober ton poing droit.
Va, je ne touche point ton menton de mes doigts :
Le dieu des suppliants est loin, je te rassure.
Je vais t'accompagner, la destinée le veut,
Et mourir, aussi bien, est en outre mon vœu.
Sinon, je serais lâche, à vivre trop ardente.
Et pourquoi vivre encor ? Mon père était un Roi,
J'ai dans l'éclat du rang commencé l'existence,
Et les plus beaux espoirs avaient fleuri sur moi.
Les rois me recherchaient, les plus beaux fiancés
Briguaient de m'emmener auprès de leur foyer.

Des femmes de l'Ida j'étais la souveraine,
Et je vivais parmi les filles, ô ma peine !
Des jours pareils aux dieux, sauf la mort qui viendrait.
Et maintenant voici qu'esclave devenue,
A ce nom où mon cœur s'est mal accoutumé
Elle-même la mort saurait se faire aimer.
A des maîtres cruels peut-être un jour vendue,
Qui sait qui peut venir acheter pour de l'or
La sœur de tant de chefs qui fut la sœur d'Hector,
Me forcer à pétrir leur pain dans leur demeure,
A laver leur plancher, filer à leur rouet,
Et traîner de longs jours au sein de la douleur ?
Un esclave acheté peut-être souillerait
La couche que les rois jugeaient digne d'honneur.
Non, non, je veux fermer des yeux libres encor
Sur le jour, et marcher moi-même vers les morts.
Va, tu peux me conduire, Ulysse, et m'achever :
Il ne me reste plus l'espoir ou la pensée
Qu'un heureux sort pour moi soit gardé par miracle.
Ne cherche pas, ma mère, à m'opposer d'obstacle.
Ne bouge point. Tais-toi.

LA MORT DE POLYXÈNE

L'armée grecque serrée près du tombeau d'Achille
Tout entière attendait de voir mourir ta fille.

Le fils d'Achille a pris par la main Polyxène.
L'a menée sur la butte où j'étais près de lui.
Les meilleurs des garçons, choisis par les Hellènes,
Veillaient, prêts à tenir l'enfant qu'on sacrifie.
Le fils d'Achille alors levant dans ses deux mains
La coupe creusée d'or que remplissait le vin
Fit la libation aux mânes de son père,
Et me dit d'ordonner à l'armée de se taire.
Je me levai alors au milieu des tribus
Et je dis : « Taisez-vous, ô Grecs, faites la paix !
Silence dans la foule ! » Et le peuple se tut.
Achille alors pria : « Père, fils de Pélée,
Veuille accepter de moi le don propitiatoire.
Éveilleur des défunts, bois le sang pur et noir
De la vierge que t'offrent et moi-même et l'armée.
Permets-nous de briser et l'amarre et la chaîne
Qui nos châteaux d'arrière au rivage retiennent.
Laisse nos bâtiments quitter Troie et ses quais,
Et donne-nous à tous un bon retour à terre. »
Il dit. Toute l'armée se joint à sa prière.
Puis prenant à poignée son épée ornée d'or,
Il fait signe aux garçons, cependant qu'elle sort,
De saisir dans leurs mains la jeune Polyxène.
Mais elle les comprend, elle élève la voix :
« Hommes grecs, destructeurs de ma patrie troyenne,
Je meurs de mon plein gré. Ne touchez pas à moi.
Je saurai d'un cœur fier mon col vous présenter.

Et librement laissée pour que je meure libre,
Permettez par les dieux que je cesse de vivre.
Fille de souverains, je rougirais d'aller
D'esclave chez les morts prendre à jamais le nom. »
Le peuple l'applaudit. Le roi Agamemnon
Donne l'ordre aux garçons de la laisser aller.
Dès qu'ils ont entendu les suprêmes paroles
Du maître du pouvoir, ils la laissent tranquille.
A ses maîtres alors jeune fille docile,
Elle saisit sa robe, et du haut de l'épaule
La déchire d'un coup jusques à la ceinture.
Elle montre son sein et sa gorge si pure,
Telle qu'une statue, met son genou en terre,
Et prononce soudain ces paroles amères :
« O regarde, garçon ! Je découvre mon sein.
Frappe là, si tu veux ; plonge, si tu préfères,
Dans ma gorge ton fer, il est prêt aussi bien. »
Et troublé de pitié, voulant, ne voulant pas,
Il trancha de son fer et le souffle et la voix.
Un flot de sang jaillit. Mais même en son trépas
Elle voulut encore tomber avec mesure,
Et cacher au regard des garçons ce qu'on doit.
Quand sa vie l'eut quittée par la large blessure,
Autour d'elle les Grecs se sont tous empressés.
Les uns ont amassé pour cette jeune morte
Des feuillages coupés, et les autres apportent
Des branchages de pin pour dresser un bûcher.

A celui qui restait les mains vides, on crie :
« Allons, tu vas laisser, ô lâche, cette enfant
Sans que ta main apporte un voile, un ornement ?
Ne donneras-tu rien à la fille hardie,
Et au plus noble cœur ? » Voilà ce que je sais
De la mort de ta fille, ce que je puis t'en dire,
O mère la plus fière et la plus accablée !

JEUNESSE

Je te chéris, ô ma jeunesse !
Mais, lourd rocher sicilien,
Sur mon front pèse la vieillesse,
Et voici que sa nuit s'abaisse
Sur mes pauvres yeux qu'elle éteint.

Je ne changerais pas encor
Pour l'Asie, ses rois, ses richesses,
Pour leurs palais que remplit l'or,
Ton enchantement, ô jeunesse !
O toi, belle dans la richesse,
Et belle dans la gêne encor !

Mais je garde toute ma haine
Aux noirs tourments de la vieillesse :

Dans les flots qu'elle disparaisse !
Pourquoi dans les maisons humaines,
Pourquoi dans nos villes venue,
N'a-t-elle pas enfin disparu,
Emportée aux vents qui l'amènent ?

Ah ! si les dieux valaient les hommes,
S'ils avaient prudence et sagesse,
Le sceau d'une double jeunesse
Marquerait l'âme qui fut bonne.
Les morts renaîtraient au soleil,
A sa clarté, une autre fois,
Ils revivraient des jours pareils.

Les méchants n'auraient qu'une fois,
Et ainsi les fauteurs de maux
Des Élus seraient distingués :
Tels savent voir les matelots
Les étoiles dans les nuées.

PRIÈRE D'IPHIGÉNIE

Mon père, si d'Orphée j'avais eu l'éloquence,
Si je savais traîner à ma voix les rochers,
Si les mots que je dis pouvaient ensorceler,

J'essaierais... Mais mes pleurs sont ma seule science,
Et c'est le seul pouvoir où je puisse compter.
Comme une suppliante embrassant tes genoux,
Ce corps que mit au monde un jour pour toi ma mère,
Laisse-lui tout son temps, car le soleil est doux,
Et ne me force pas à descendre sous terre.
C'est moi qui t'ai nommé la première mon père,
C'est toi qui m'a donné le nom de ton enfant,
Sur tes genoux, c'est moi qui montai la première,
Tous deux nous échangions nos baisers caressants.
Tu me disais alors : « Te verrai-je, ma fille,
Dans la maison où vit un trop heureux époux,
Goûter le vert bonheur digne de ma famille ? »
Et je te répondais, suspendue à ton cou,
Pressant comme aujourd'hui ton menton de ma main :
« Lorsque tu seras vieux, que ferai-je pour toi ?
Pourrai-je t'accueillir, ô mon père, chez moi ?
Et te payer un peu de ta peine et tes soins ? »
Des mots que nous disions je garde la mémoire :
Tu les as oubliés, puisque tu veux ma mort.
Au nom de ton aïeul, et de ton père encor,
De ma mère qui souffre une douleur plus noire
Qu'au jour de m'enfanter, épargne-moi encor !
Entre Hélène et Pâris, et moi, que de commun ?
Ah ! d'où donc, pour me perdre, est-il venu, ô père ?
Regarde, embrasse-moi, relève tes paupières,
Laisse-moi cet instant à porter aux défunts,

Si les mots que je dis te laissent froid, au moins.
  Et toi, de tes amours ô fragile soutien,
Petit frère, pour moi pleure et supplie ton père
De ne pas immoler celle qui est ta sœur.
Même un petit enfant a le sens du malheur,
Et vois, sans te parler, il te supplie, ô père.
Épargne et prends pitié de mes tragiques jours.
Enfants chers à ton cœur, tous deux, par ton menton,
Ta fille, ton petit, père, nous t'en prions.
Un mot sera plus beau que tous les longs discours :
Rien n'est plus doux aux yeux que contempler le jour.
Souhaiter le trépas n'est jamais que folie,
Et la plus belle mort cède à la pire vie.

LES DIEUX NE VALENT PAS MIEUX

Les dieux que nous nommons des maîtres de sagesse
Ne sont pas moins trompeurs que les songes ailés,
Et le désordre est grand dans les choses célestes
Et celles de l'humanité.

CHŒUR DE L'ALCYON

Mon alcyon, mon bel oiseau,
O toi qui ta misère chantes,

Sur les rochers du bord des flots,
On sait que ton chant se lamente,
Sans cesse, sur l'époux ancien.
Et comme toi, oiseau sans ailes,
Je chante, et regrette les miens,
L'amie des mères, l'Immortelle,
La patrie du mont Cynthien,
Le palmier aux feuilles charmantes,
Le laurier en buissons serrés,
La sainte olive verdoyante,
Témoins d'enfantements sacrés,
Le lac rond où flotte le cygne
Dont le chant rend l'hommage insigne
Aux Muses qui l'ont écouté.

Oh ! combien j'ai versé de larmes !
Sur mes joues comme elles ont coulé,
Quand, les murailles renversées,
Sur les bateaux m'ont emmenée
Les marins et les hommes d'armes !
Et achetée contre un peu d'or
En ce pays barbare alors,
Je vins pour obéir aux lois
De la jeune fille qui sert
La Reine qui chasse le cerf,
De la fille du Roi des Rois,
Je soigne les sanglants autels.

Heureux qui a vécu toujours
Dans le malheur perpétuel.
Le joug du destin est moins lourd
Pour qui dès l'enfance le porte.
Mais la peine paraît plus forte,
Échangée contre d'heureux jours.

Un vaisseau grec, ô ma maîtresse,
De ses cinquante rames va
Vers le foyer de ta jeunesse
Te mener et l'air sonnera
De la flûte du dieu des monts !
Les sons aigus de sa musique
Tes bons rameurs stimuleront.
Apollon, le dieu fatidique,
Sonnera sa lyre aux sept cordes,
Et il t'offrira son escorte
Jusqu'aux bords opulents d'Athènes.
Je vais rester, tu vas partir,
Les vifs rameurs là-bas t'emmènent,
Et le navire prompt à fuir
Sous les câbles tendra la voile.
Au-dessus du gaillard d'avant
Frappée par le souffle du vent
On va voir se gonfler la toile.

Que ne puis-je prendre mon vol

Brillant dans le feu du soleil !
Sur ma maison et sur mon sol
Que ne puis-je arrêter les ailes
Que feraient mouvoir mes épaules !
Que ne puis-je former des danses
Là où, jeune enfant, j'attendais
Des noces pleines de décence,
Près de ma mère, assise aux pieds,
Et où parfois je m'en allais
Mêlée aux autres jeunes filles
Lutter au nom de la beauté
Par les coiffures où l'or brille,
Joues voilées d'un voile brodé
Et ombrées de cheveux bouclés !

LA PATRIE

Mère, j'ai eu raison, et mère, j'ai eu tort
De venir au milieu de tous mes ennemis :
L'amour de la patrie pour l'homme est le plus fort.
Il n'est heureux qu'en mots celui qui le renie,
Et son âme est ailleurs qu'à l'endroit où il vit.
J'ai versé bien des pleurs quand, si longtemps après,
J'ai revu les autels, j'ai revu mon logis,
La fontaine Dircé, l'école où j'ai grandi,

Tout ce qu'injustement, pour un sol étranger,
J'ai quitté, et pour quoi j'ai tant de pleurs versé.

CHANT DES BACCHANTES

Thèbes, ville de Sémélé,
Ah ! couronne ton front de lierre !
Ah ! viens danser, le col paré
Du liseron en fleurs et vert,
Des feuilles de chêne et de pin !
Le pelage moiré de la biche te couvre,
Puis la brebis aux blanches boucles.
Prends le fouet aussi, selon le rite saint,
Et que dansent tous les villages
Pour le dieu qui conduit de sommet en sommet
Ses rondes de danses sauvages,
Et la foule l'attend, des femmes arrachées
A leurs fuseaux, à leurs tissages,
Par le dieu qui les a pressées !

Le voici — évohé ! — qui a lancé l'appel.
Le lait a coulé de la terre,
Et le vin a coulé, et le nectar du miel,
Et l'encens syrien en fumée s'exaspère.
Vois le dieu secouant la flamme dans sa torche.

Le voici, il hâte sa marche.
Il anime les chœurs légers,
Il les excite de ses cris,
Sa noble chevelure aux vents abandonnée,
On l'entend qui s'écrie :
« Bacchantes, ô douceur sur les monts Lydiens,
Sur leurs sources aux sables d'or,
Pour votre Roi dionysien,
Ah ! faites résonner vos lourds tambours encor !
Ohé ! chantez le dieu de l'Évohé,
Par les ululements, par les chants phrygiens,
Tandis que gémit la flûte sacrée,
Que monte, si doux, son chant consacré,
Et que de monts en monts votre course est menée ! »
Et le cœur de plaisir réjoui,
Tel un jeune poulain suit sa mère emportée,
La Bacchante danse et bondit,
Dans la ronde d'un pied léger.

CRITIAS

Critias fut un des « trente tyrans » d'Athènes, ennemi de Socrate, et beau garçon. Il donna dans la tragédie philosophique, au Vᵉ *siècle avant notre ère, et se permit des hardiesses. On n'est pas sûr que ses blasphèmes aient été prononcés sur une scène : il se peut que le livre seul les ait accueillis, comme les* Drames Philosophiques *de Renan.*

LA RELIGION
POLICE SUPPLÉTIVE

Il fut un temps où les hommes vivaient sans connaître de lois
A la façon des bêtes, et la force était leur seul Roi.
Il n'y avait pas de récompense pour ceux qui étaient bons,
Et pour ceux qui étaient méchants il n'y avait pas de punition.
Ce n'est que plus tard que les hommes firent des lois de châtiment,
Afin que la justice tînt le gouvernement,
Et que l'insolence fût réduite en esclavage,
Et le mal que l'on faisait dut alors payer son péage.
Mais comme les lois ne réussissaient à empêcher seulement
Que les violences qui se faisaient jour manifestement,

Et qu'on faisait le mal en se cachant, j'imagine, ma foi,
Que quelque homme dont l'esprit était vif et particulièrement adroit
Eut l'idée d'introduire dans l'univers la croyance envers les dieux,
Afin de faire peur aux hommes quand ils feraient quelque chose de délictueux,
Et qu'ils pécheraient sans être vus en action, en parole ou en pensée.
Il leur dit qu'il y avait un Être qui ne meurt jamais,
Qui entend et qui voit par la force de l'esprit et qui connaît tout,
Et dont la nature est divine par-dessus tout,
Et que rien ne lui échappe de ce que disent entre eux les mortels,
Et qu'il est capable de voir toutes les actions qui se trament sous le ciel.
Quand bien même tu serais muet sur le péché que tu médites,
Les dieux, eux, en seraient au courant au plus vite.
Car telle est leur intelligence ; et c'est avec l'aide de telles fables
Que cet inventeur des religions a rendu le meilleur de son enseignement acceptable,
Et qu'il a enveloppé la vérité dans le mensonge de ses discours.
Il a raconté enfin que les dieux avaient leur séjour

Là où il pensait que cela ferait le plus de peur aux hommes qu'ils l'aient,
Dans cette partie de la création d'où les terreurs humaines descendaient
En même temps que les avantages accordés à leur existence de malheureux :
Il les logea dans cette voûte au-dessus de nous, où l'on voit les éclairs,
Et les fracas terribles du tonnerre,
Et les constellations éclatantes du ciel étoilé,
Merveilles que le Temps, l'habile architecte, a dressées.
C'est de là que tombe le feu des étoiles filantes,
C'est de là que coule sur le sol la pluie abondante.
Telles sont les terreurs qu'il a su ériger autour des âmes humaines,
Et sa fable a établi ainsi dans un convenable domaine,
Grâce à la raison, le règne de la divinité,
Et établi la loi sur la crainte qu'elle a inspirée.
Et c'est ainsi qu'il y eut un jour un homme qui le premier, je l'imagine,
Persuada aux autres humains qu'il existait une race divine.

TABLE DU PREMIER VOLUME

L'ILIADE

L'ODYSSÉE

HYMNES HOMÉRIQUES

HÉSIODE

ARCHILOQUE

CALLINOS

MIMNERME

TYRTÉE

ALCMAN

ARION

SOLON

STÉSICHORE

IBYCOS

ALCÉE

SAPHÔ

ÉRINNA

ANACRÉON

ARISTÉE DE PROCONÈSE

THÉOGNIS

ORPHÉE

PYTHAGORE

SIMONIDE DE KÉOS

CALLISTRATE

CHANSONS GRECQUES

XÉNOPHANE

PARMÉNIDE

PINDARE

ESCHYLE

BACCHYLIDE

EMPÉDOCLE

SOPHOCLE

EURIPIDE

CRITIAS

VOLUME II

ARISTOPHANE

Voici le plus joyeux compagnon, le plus merveilleux camarade de toute la poésie grecque. On ne peut se défendre de l'aimer. Des onze pièces qui nous restent de lui, et qui sont les seules comédies intégralement conservées de l'antiquité hellénique, sans doute toute une part était accrochée aux circonstances, comme si Aristophane n'avait jamais composé que d'extraordinaires revues *satiriques. Lorsqu'on les joue de notre temps, il faut les transposer, les adapter. Mais cet Athénien de la grande époque (il a dû naître aux environs de 450 avant notre ère, mourir vers 375) était possédé de deux démons, la force comique, le don poétique. On n'aime pas toutes ses idées : conservateur, il a mal compris Socrate, et ses critiques envers Euripide dans* Les Grenouilles *sont sottes. Mais il a été le magnifique lutteur de la paix, l'ennemi immortel du bellicisme démocratique, l'homme qui sans relâche a appelé la Grèce à la concorde et à l'union, en fils du même sol. Et toujours, à travers d'incroyables obscénités (il y a dans* Lysistrata, *dans* Les Acharniens, *dans* Les Thesmophories, *des scènes d'un réalisme énorme qui n'ont jamais été égalées, et une impudeur inimaginable), à travers des calembours stupides, et une négligence dramatique souvent très grande, éclatent soudain de larges et prodigieuses orchestrations de poésie : la noblesse, la hauteur, la fierté nationale ou personnelle s'y expriment aussi bien que l'opulente nature, les plaisirs faciles, la gaieté, le libertinage, et parfois, comme dans* Les Oiseaux, *c'est la parodie elle-même qui prend le poète à son jeu, et l'imitation des Genèses qui devient une Genèse ample et ravissante. Mais son domaine immortel, c'est avant*

tout la poésie terrienne, la poésie plantureuse des champs où règne enfin la seule déesse qui sera vénérée tant qu'il y aura des hommes pour faire la guerre, — la Paix.

ÉLOGE DU POÈTE

Il mériterait d'être livré aux ouvreuses, le poète comique
Qui commencerait à se louer lui-même en s'avançant sur la scène devant le public.
Et pourtant, s'il convient d'honorer, ô fille de Dieu, celui qui s'est montré le meilleur sans faute
Et qui dans la comédie a remporté la gloire la plus haute,
Notre poète prétend avoir droit aux éloges les plus accomplis.
Car il est le premier qui ait forcé ses rivaux à en avoir fini
Avec les plaisanteries sur les clochards et les polémiques contre la vermine,
Les Hercules déguisés en boulangers et crevant de famine,
Qu'il a supprimés des rôles et discrédités, et il s'est débarrassé des valets,
Qui prennent la fuite, et qui jouent des tours, et qui reçoivent des coups de pied au cul exprès,

Et qu'on faisait toujours sortir en larmes, et tout ça pour qu'un camarade
Leur demande en se payant leur tête parce qu'ils ont reçu la dérouillade :
« Qu'est-ce que ta peau a bien pu prendre, mon pauvre vieux !
M'est avis que tes côtes et tes arrières ont subi un fort débarquement du chat à neuf queues ! »
Il a écarté ces sottises, ces basses clowneries et ces vulgarités.
Il nous a créé un grand art, et il a flanqué de tours le palais qu'il nous a édifié,
Avec de grandes paroles, et de grandes pensées, et un esprit qui n'a pas traîné partout.
Il n'a pas mis en scène des femmes ou de pauvres bougres de rien du tout,
Mais avec la colère sacrée d'Héraklès il s'est attaqué aux puissants en face,
Il a marché à travers les terribles odeurs des cuirs et à travers la boue et les menaces.
Oui, avant tout, j'ai combattu le monstre lui-même, malgré sa mâchoire de fer *,
Et malgré les regards de ses yeux de salope qui lancent des éclairs.
Un cercle de cent têtes, autour de lui, lui flattaient et lui pourléchaient la tronche,

Et sa voix était comme le bruit d'un torrent qui ruine
tout sous son avalanche,
Et il puait comme un phoque, et il avait les couilles
pleines d'ordure et le cul d'un chameau,
Mais je n'ai pas eu peur devant le monstre, et je me
suis battu pour votre peau,
Et je me suis battu pour notre Empire aussi, et j'ai tenu
bon sans céder.
C'est pour cela qu'il faut maintenant que vous me payiez
de retour et que vous vous souveniez.

LES GUÊPES DE SALAMINE

Nous, guêpes, qui portons l'aiguillon que voici,
Nous qui sommes les seuls Attiques de sang pur et nés
sur le sol d'ici,
Nous sommes la race virile entre toutes, et nous avons
bien servi la Cité,
Dans les Combats, lorsque le Barbare s'est avancé
Et qu'il a répandu sur la ville la fumée et l'incendie,
Afin que par la violence nos ruchers puissent être
détruits.
Alors nous nous sommes rués dehors avec la lance et
le bouclier,
Et nous nous sommes battus contre eux, le cœur de
colère gonflé,

Debout homme contre homme, et nous mangeant la lèvre de fureur,
Et le ciel sous les projectiles ne nous laissant plus voir sa couleur.
Tout de même, avec l'aide de Dieu, nous les avons chassés quand le soir fut tombé,
Car une chouette avant le combat avait fait passer son vol au-dessus de notre armée.
Puis nous les avons poursuivis, en les harponnant à travers leurs chausses comme des poissons,
Et ils fuyaient, les joues et les sourcils criblés de pinçons.
Si bien que chez les barbares, à travers toute la terre, aujourd'hui encore la gloire nous dure
Que c'est la guêpe de l'Attique le symbole de la virilité la plus pure.

DIPTYQUE

Que vos routes sont différentes !
Vois : il va boire un coup, couronné de guirlandes,
Et, pendant qu'en première ligne
Tu vas monter la garde dans le froid,
Il dormira près d'une belle fille
Qui lui mettra la main au bon endroit.

Pinnocul, ami du bon vin,
Pinnocul, mon joyeux copain,
Noctambule, coureur de filles,
Et amateur de jeunes gens,
Enfin je te salue, j'ai tiré mes cinq ans,
Je reviens à mon domicile
Et j'en suis bien content !
J'ai signé pour moi seul mon petit compromis,
Je me tire de la bagarre,
Des officiers et des soucis.
Mon petit Pinnocul, qu'il est plus agréable
De surprendre au bûcher quelque mignonne garce,
La bûcheronne en train de me voler mon bois
En descendant de sa montagne,
De l'empoigner entre mes bras,
De la jeter à terre et puis de la sauter !
Pinnocul, Pinnocul, si tu veux boire un coup
Il faudra te lester quand tu seras fin saoul,
Afin de festoyer la paix,
Au petit matin, d'un bon plat,
Et pendre dans la cheminée
Le bouclier de nos combats.

La vieille

Qu'attendent donc les hommes ? Il est tard.
Je reste là, bien barbouillée de fard,
Sans rien à faire, avec mon beau peignoir,
Et je fredonne à part moi mon refrain
Pour aguicher les passants du trottoir.
O Muse, allons, viens sur mes lèvres, viens,
Et souffle-moi quelque chanson des Iles.

La jeune

Ah ! vieux débris, je vois que tu me grilles :
Tu t'es penchée avant moi dans la rue
Et voilà bien que tout près tu t'es crue
De vendanger une vigne sans maître.
Tu as pensé que ton chant allait plaire.
Mais c'est à moi, maintenant, de chanter,
Et par ma foi, si le public s'embête,
La chose en soi a bien quelque gaieté.

La vieille

Va-t'en causer avec ton petit doigt !
Et toi, allons, mon bon joueur de flûte,

Prends l'instrument, et pousse un air de flûte
Digne de toi et digne aussi de moi.

Si l'on veut avoir du plaisir,
C'est avec moi qu'il faut dormir :
Novice ignore la pratique,
Femme mûre a bonne technique.
Nulle ne saurait mieux chérir
Le garçon que je ferai jouir.
Vers un autre il faudra courir.

La jeune

Ne jalouse pas les novices :
Le plaisir, je le jure bien,
Repose entre leurs tendres cuisses
Et fleurit tout contre leur sein.
Vieillarde peinte et inutile,
C'est bien en vain que tu t'épiles,
La Mort reste ton seul béguin.

La vieille

Que se déglingue ton serroir !
Puisse ton lit te faire choir
Quand tu voudras que l'on te baise !
Puisses-tu n'avoir qu'un serpent,

Sur ta couche, en place d'amant,
Quand tu voudras qu'on te caresse !

La jeune

Hélas ! que vais-je devenir ?
Mon ami n'est pas arrivé !
Même ma mère a dû partir.
Je reste seule abandonnée.
Et je n'ai pas besoin de dire un mot du reste.
Allons, grand'mère, je t'en prie,
Fais venir Monsieur Godmiché
Pour contenter bien ton envie,
C'est moi, c'est moi qui t'en supplie.
Déjà, ma pauvre, je le sais,
Cela te démange, à la mode
Dont on en use aux Iles chaudes.
Et je sens que tu veux qu'on te fasse minette.
Mais jamais tu n'empêcheras
Que je prenne mon bon plaisir,
Tu ne m'interdiras de jouir,
Jamais tu ne m'enlèveras
La belle fleur de mon plaisir.

— Aucun homme ici-bas, ou mari ou amant...

— *Aucun homme ici-bas, ou mari ou amant...*

— N'aura le droit vers moi d'avancer en bandant...
Répète !

— *N'aura le droit vers moi d'avancer en bandant...*
Ah ! les genoux, hélas ! se dérobent sous moi, Lysistrata !

— Une femme sans homme au foyer je serai...

— *Une femme sans homme au foyer je serai...*

— Vêtue de beaux atours et bellement parée...

— *Vêtue de beaux atours et bellement parée...*

— Afin que mon mari soit grillé de désir...

— *Afin que mon mari soit grillé de désir...*

— On ne me verra point de bon cœur obéir...

— *On ne me verra point de bon cœur obéir...*

— Et si sans mon aveu la violence il emploie...

— *Et si sans mon aveu la violence il emploie...*

— Je me prêterai mal et ne pousserai pas...

— *Je me prêterai mal et ne pousserai pas...*

— Je ne lancerai pas au plafond mes sandales...

— *Je ne lancerai pas au plafond mes sandales...*

— Tigresse qu'on assied le cul sur une râpe...

— *Tigresse qu'on assied le cul sur une râpe...*

— Si je tiens mon serment, que je boive le vin !...

— *Si je tiens mon serment, que je boive le vin !...*

— Mais qu'il se change en eau si jamais je l'enfreins !

— *Mais qu'il se change en eau si jamais je l'enfreins !*

Épopopoï popoï, popopopoï popoï,
Ho ! ho ! venez ici, petits frères ailés,
Picoreurs des champs bien semés,
Grignoteurs d'orge en grandes bandes,
Mangeurs de grains en sarabandes,
Clairs babilleurs, vite envolés,
Qui dans les sillons amassés
Chantez votre chant mince et gai,
— Tiotiotiotio tiotiotiotio —
Tous ceux qui parmi les jardins
Grignotez le lierre et ses brins,
Montagnards becqueteurs d'olives,
O mangeurs de mûres sauvages,
Venez à mon chant, à coups d'ailes vives,
— Trioto, trioto, totobrix —
Vous qui dans les creux marécages
Happez le moustique cuisant,
Et vous qu'abrite aux bords mouillés par la rosée
Marathon dont les prés sont charmants,
Et toi, ma belle oiselle aux plumes bigarrées,
Ma perdrix, ma perdrix,
Et vous qui sur la houle et parmi les alcyons,
Volez par larges bandes, allons !
Venez ici pour les nouvelles :

On rassemble en ce lieu les oiseaux au long cou !
En effet, ma foi, nous vint-il
Je ne sais quel vieillard subtil,
Malin d'esprit et de projets,
Et dont il faut délibérer.
Pressons ! Pressons ! Pressons ! Pressons !
Torotorotorotorotix
Kikkabaü kikkabaü
Torotoro — torolililix !

LA PARABASE DES OISEAUX

O hommes, dont la nature est obscure et qui êtes semblables à la feuille,
Êtres sans pouvoir et modelés avec la boue, images à des ombres pareilles,
Éphémères sans ailes, ô hommes frères des songes, mortels infortunés,
Écoutez-nous ! nous les immortels, nous dont l'être est l'éternité,
Fils de l'éther, de la jeunesse sans fin, méditant des pensées immarcescibles,
Afin que vous entendiez de nous toute la vérité sur les choses suprasensibles,
Que vous connaissiez la nature des oiseaux, et la genèse des dieux et des fleuves et du Vide et de l'Enfer,

Et que vous puissiez désormais vous avancer dans la vie d'un pas plus fier.

Au commencement étaient la Nuit et la Confusion, et le noir Érèbe et le Tartare sans fin.
Et il n'y avait pas la terre, ni l'air, ni le ciel. Et dans l'Érèbe au vaste sein,
La Nuit aux ailes noires pondit un œuf sans germe, au premier jour,
Et les saisons passèrent, et l'enfant désiré en naquit, et ce fut l'Amour,
L'Amour aux ailes étincelantes sur les épaules, pareil aux tourbillons fougueux du vent.
Une nuit, il épousa la Confusion ailée au fond du Tartare géant,
Et de là est née notre race, et la première de toutes elle est venue au jour.
Jusqu'alors n'existait point la race des Immortels, avant que les éléments n'en eussent été liés par l'Amour.
A mesure qu'ils se mêlaient les uns aux autres naquirent l'Océan et le Ciel,
Et la Terre, et toute la lignée impérissable des bienheureux dieux immortels.
Mais c'est nous qui sommes de beaucoup les plus anciens de tous les dieux,
Et nous descendons évidemment de l'Amour, car nous avons des ailes et nous vivons avec les amoureux.

Que de beaux garçons qui avaient abjuré le plaisir sur la fin de leur adolescence
Ont pu connaître des amoureux, confiants dans notre puissance,
Qui ont su offrir en présent la caille, le paon, l'oie ou le coq d'Orient !
Les mortels doivent aux oiseaux mille biens parmi les plus grands.
Nous leur signalons pour commencer les saisons, le printemps, l'hiver et l'été.
Nous leur ordonnons de semer quand la grue en criant vers l'Afrique va émigrer.
C'est elle qui avertit le matelot d'attacher son gouvernail et d'aller dormir,
C'est elle qui dit aux malandrins de se payer un manteau de laine pour ne pas le voler sous peine de transir.
Et quand le vautour paraît, avec lui revient une autre saison,
Celle où l'on tond la laine printanière des moutons.
Et l'hirondelle annonce quand il faut vendre le manteau de laine et en acheter un de demi-saison.
Nous sommes pour vous Ammon, Delphes, Dodone et Phœbus Apollon !
Vous recourez d'abord aux oiseaux avant de commencer toutes vos entreprises,
Pour faire le commerce, et pour manger, et pour avoir une promise.

Un présage, vous l'appelez un signe et un cygne, c'est bien là le nom d'un oiseau.
Un bavardage, c'est un signe, et si j'éternue, c'est un signe plus beau,
Une rencontre fortuite, c'est un signe, et un serviteur qu'on croise, et un âne qui brait :
Nous sommes bien pour vous les oracles du dieu des secrets !

Si donc vous croyez nos divinités,
Nous vous serons la Muse et les augures,
Nous vous dirons les vents, l'hiver, l'été,
Toutes saisons, le chaud avec mesure.
Sans nous enfuir là-haut en majesté,
Comme le Dieu trônant dans les nuées,
Nous resterons présents dans vos maisons.
Pour vous, vos fils et les fils de vos fils,
De beaux cadeaux à tous nous donnerons,
L'or, la santé, la jeunesse, la vie,
La paix, le rire, et la danse, et la fête,
Et le lait de poule en prime d'abord !
Et tant vous serez comblés de trésors
Que vous en aurez par-dessus la tête.

Ah ! vraiment, il y a du bon :
Pour le casque, on est de la classe,
Pour les fayots et les oignons !
Je n'aime pas qu'on se tabasse.
J'aime, au coin de mon feu, m'asseoir,
Avec les copains, et bien boire,
Flamber les bûches les plus sèches
Arrachées aux mois de l'été,
Faire charbonner mes pois chiches,
Mettre la noisette à griller,
Et quand ma femme est en toilette,
Caresser la belle soubrette.

Rien n'est plus merveilleux, quand semailles sont faites
Et que la bruine vient, d'entendre le voisin
Héler et proposer : « Qu'en dis-tu, vieux copain ?
Le bon Dieu nous engraisse, et moi, boire est mon faible.
Patronne, fais griller trois mesures de pois,
Fourre-les de bon blé, et choisis-nous des figues.
Fais héler le garçon au pré, à pleine voix :
Pas moyen aujourd'hui d'ébourgeonner la vigne
Ou de pétrir la boue, car tout est détrempé !
— Chez moi, — je répondrai, — j'ai grive et deux becfigues,

Du lait caillé au frais, quatre bouts de civet,
Si la chatte hier soir ne m'en a pas volé,
Car j'entendais du bruit et quelque grand tapage :
Ça sera trois pour nous, mon gars, un pour le père.
Qu'on nous apporte aussi des mûres en branchages,
Et qu'on dise en passant au troisième vieux frère
De venir boire un coup en notre compagnie,
En l'honneur du bon Dieu qui nous donne la pluie ! »

Et lorsque arrive le beau temps
De la cigale aux chansons douces,
Ah ! je jouis d'inspecter mes plants,
De savoir s'ils mûrissent et poussent,
Eux dont le cep est si précoce,
Et si la figue devient grosse.
Et quand je me la trouve à point,
Je m'en fais une gourmandise,
En chantant *Le Temps des cerises*
Et en goûtant la soupe au thym.

C'est la belle saison, mon ventre perd ses plis :
On est mieux que devant un maudit capitaine,
L'œil fixe au garde-à-vous devant ses trois ficelles,
Et ce manteau qu'il croit d'un rouge fantaisie,
— Mais s'il doit le porter au moment de l'assaut,
Le jaune fantaisie lui convient bien plutôt :
C'est un pigeon, un zèbre, avec ses trois galons ! —

Et moi, je reste là, au filet, comme un con.
Mais quand on est rentré, ah ! ce qu'on nous fait voir !
Il faut les voir truquer deux ou trois fois les listes,
Embusquer les copains, nous fourrer aux départs :
« C'est pour demain, voilà, c'est la montée en ligne ! »
Le gars ne savait rien, et sa musette est vide.
Tout d'un coup, il s'est vu, il est là sur la liste,
Et il court, ahuri, et le regard humide.
Voilà ce qu'ils nous font, à nous les paysans
(Pour les gars de la ville, ah ! ils y vont plus mou),
Eux qui ont bien lâché, bon Dieu ! le fourniment.
On nous en rendra compte, un jour, pourtant, à nous,
Si Dieu le veut, car, vrai, on en a vu de trop !
Héros à la caserne, et, en ligne, zéro !
Mais allons, tout le monde au banquet pour la noce,
Apportez les gâteaux, les grives, les brioches,
Et les grands plats de lièvre en morceaux entassés.
Et briquez bien la table avec votre uniforme :
Il ne servira plus à rien d'autre jamais.

A LA JEUNESSE

Ainsi, choisis-moi en toute confiance, moi la forte
Raison, ô jeune adolescent :
Tu apprendras à t'abstenir d'aller aux bains publics, et
à détester le parlement,

A rougir des actes honteux, à t'enflammer si l'on se moque de toi,
A céder ta place aux vieillards quand ils s'approchent de toi,
A ne pas être grossier envers tes parents,
Et à ne rien commettre qui soit honteux et qui souille l'honneur qui est ton meilleur ornement,
A ne pas te précipiter chez les danseuses, pour ne pas recevoir sur tes yeux ébaubis
Quelque trognon lancé par la putain du coin qui te perdra de réputation dans le pays.
Tu apprendras à ne pas répliquer à ton père, à ne pas l'appeler vieux portrait,
A ne pas lui reprocher son âge et le temps où comme un petit poussin on t'élevait.
Et brillant et frais comme une fleur, dans les gymnases tu passeras ton temps,
Au lieu de débiter les bêtises à la mode comme l'on fait au parlement,
Ou de te démener pour quelque vague affaire à rouler les honnêtes bougres.
Et tu descendras au stade, où sous les oliviers sacrés tu pourras prendre ta course,
Couronné de roseau léger, avec un gentil compagnon de ton âge,
Parfumé de muguet, de bohème, et du peuplier blanc d'où tombent les feuillages,

Le printemps dans ton cœur, à l'heure où le platane
avec l'orme murmure.

CE QU'A FAIT LE POÈTE

Il prétend vous avoir rendu de nombreux services, notre
poète,
En vous empêchant de trop vous laisser abuser par les
propagandes étrangères,
Et de prendre plaisir aux flatteurs et d'être des citoyens
tout à fait gourdes.
Jadis, quand les députés des Nations Alliées voulaient
vous faire avaler des bourdes,
Avant toute chose, ils vous appelaient le peuple cou-
ronné de violettes,
Et quand vous entendiez *couronné,* vous vous tortilliez
aussitôt sur la pointe des fesses.
Et pour vous chatouiller au bon endroit on vous parlait
de *la brillante civilisation d'Athènes,*
Et on obtenait tout ce qu'on voulait à cause de *brillante,*
— brillante comme la sardine elle-même !
Ce n'est là qu'un des nombreux bienfaits que vous devez
à notre poète d'ici :
Mais il vous a montré encore ce que c'est pour les Alliés
que la Démocratie.

Et aujourd'hui les ambassadeurs des Alliés qui viennent acquitter les dettes,
Viendront avec le désir de contempler le meilleur des poètes,
Celui qui n'a pas eu peur de faire entendre le langage de la justice à son pays.

Note de la page 367 : Le belliciste démagogue Cléon.

CHÉRÉMON

Aristote pensait de Chérémon que ses œuvres sont plutôt faites pour être lues que pour être représentées. Ce dramaturge du IV[e] *siècle avant notre ère est donc un ancêtre du « théâtre littéraire ». Mais aujourd'hui, il n'est ni lu, ni joué, puisqu'il ne reste de lui que quelques titres :* Alphésibée, Thyeste, Le Centaure, Dionysos, *une quarantaine de fragments d'un vers ou deux chacun, et, heureusement, seule ruine d'importance, un ravissant et voluptueux morceau de son* Œneus, *qui nous fait regretter la perte du reste, et qui semble échappé à notre poésie galante et un peu molle du* XVIII[e] *siècle.*

LES BACCHANTES

De la tunique ouverte, à la clarté lunaire,
Un sein blanc jaillissait, et c'était la première.
La seconde en dansant dégrafait sur sa hanche
Sa robe ouverte à gauche, et révélait aux vents
Sa belle nudité comme un dessin vivant,
Et sur le noir de l'ombre allumait sa chair blanche.
Ses bras harmonieux une autre laissait voir,
Noués au tendre col féminin d'une amie.
Un manteau déchiré sous la laine et ses plis
Découvrait une jambe, où l'amour sans espoir
Brillait comme un sourire en une chair fleurie.
Elles dormaient ainsi, sur les feuilles des aulnes,
Froissant l'aile assombrie des fleurs de violettes,

Et le safran d'où coule alors une ombre jaune,
Et jusqu'à leurs manteaux sa couleur se reflète,
Pendant que la rosée gonfle la marjolaine
Et qu'aux molles prairies elle dresse sa tête.

CLÉANTHE

Cléanthe fut, au IV[e] *siècle avant notre ère, à Athènes où il était venu d'Asie, le disciple de Zénon. Il gagnait sa vie comme aide-boulanger pour pouvoir poursuivre ses études. Il écrivit des commentaires perdus sur son maître et sur Héraclite, et travailla à l'édification de la doctrine stoïcienne. Son* Hymne à Zeus, *seul fragment important qui nous reste de lui, ne manque pas de froideur. Son mérite est d'interpréter les anciens mythes en leur infusant un sang nouveau, de donner au Dieu Éternel l'apparence des cultes populaires, et de s'adresser personnellement à lui avec une ferveur assez ample, qui fait prévoir les hymnes futurs de Proclos et de Synésios.*

HYMNE A ZEUS

O Tout-Puissant, Éternel, glorieux entre les Immortels,
toi qu'on désigne sous tant de noms,
O Zeus, dont la loi règne sur toute chose, ô Auteur de
la Création,
Salut ! Il est juste que les mortels t'adressent leurs
louanges,
Car nous appartenons à ta race, et notre voix est à
l'image de ta voix,
Nous seuls, parmi les créatures qui vivent et se traînent
ici-bas dans la fange.
C'est pourquoi je t'adresserai mes hymnes et ta puissance
sera chantée par moi...

O Dieu, il ne s'accomplit rien sans ton aveu sur la terre,
Ni dans le ciel éthéré et divin, ni dans la mer,
Hormis ce qu'accomplit la folie des méchants . . .
O Zeus, dieu des nuages noirs, maître de la foudre, dispensateur de tous les présents,
Aie pitié des mortels et sauve-les de la funeste ignorance.
Chasse-la de leur âme, ô Père, et donne-leur la puissance
De comprendre la sainte pensée qui te fait justement de toute chose le gouverneur.
Laisse-nous-en l'honneur, que nous puissions te rendre à ton tour cet honneur,
Et nous te bénirons dans tes œuvres, comme il convient,
Et nous te célébrerons, car ni pour les mortels ni pour les dieux il n'existe rien
Qui soit plus honorable que de chanter justement et toujours la loi commune à tous les cœurs.

PHILOXÈNE

J'ai voulu traduire intégralement tout ce qui nous reste du Banquet *de Philoxène de Cythère, qui mourut au début du* IV[e] *siècle avant notre ère, après avoir vécu à la cour des tyrans de Syracuse. On gage que ce poème est à peu près inconnu, bien qu'on le trouve dans le recueil de Bergk, et André Thérive est à ma connaissance le seul à l'avoir déjà traduit et admiré.* « C'est un exemple, *écrit-il,* de poésie, si j'ose dire, rabelaisienne et désordonnée. Elle fait contraste avec la légende de la sobriété et de la mesure grecque. » *Le texte est à la fois emphatique et plaisant, plein de néologismes, de mots composés de douze syllabes, agglutinées à la façon allemande, et d'ailleurs fort altéré par le temps. Mais le poème du* Banquet *fut illustre dans toute l'Antiquité, Aristote et Athénée le révéraient : ce sont les noces de Gamache, le festin d'accouchement de Gargamelle de la Grèce ancienne, et l'ensemble, à la vérité, nous met mélancoliquement l'eau à la bouche.*

LE BANQUET

Sur nos mains l'eau fut versée.
C'est un frais adolescent qui a pris l'aiguière d'argent et qui l'a versée,
Et puis il a apporté une couronne magnifique en double guirlande de myrte léger.
Et des couples d'enfants nous amenèrent des tables éblouissantes,

Et bientôt la salle en fut pleine, et deux par deux, ils portaient les tables ensemble,
Et elles brillaient sous l'éclat des lustres haut suspendus au-dessus de nous,
Couronnées de bassins et de plats à dessert et de saucières, et il y avait partout
Tout ce que l'art a inventé pour donner du goût à la vie et enchanter le cœur.
Et d'autres dans des corbeilles disposèrent le pain et les flacons de liqueurs.
C'est alors qu'arrivèrent, mon petit vieux, non pas une marmite, mais des plats démesurés,
Où s'étalaient immensément et magnifiquement je ne sais combien de matelotes d'anguilles entassées,
Et de pantagruéliques bouillabaisses de congres à faire venir l'eau à la bouche au bon Dieu.
Et il y avait encore, au moins aussi bonne et parfaitement ronde, un plat de raie bien savoureux,
Et de petites marmites avec des bouchées de requin bien remplies,
(Ça, c'est un plat qui vous abrutit) . . .
Ensuite, il y avait tout un amoncellement de poulpes et de calamars,
De poulpes aux cent pieds et aux millions de cheveux, et on vit apparaître grand comme toute la surface de la table,

Servi tout chaud, et entier, un poisson géant, aux mille dents serrées,
Et une vapeur de feu l'entourait.
Et voilà que s'amènent par-dessus le marché, mon vieux, des seiches saupoudrées, et des crevettes de toutes les couleurs et des écrevisses,
Et après ça des compotiers de bonnes verdures, et des crudités qui font plaisir où elles glissent,
Et des pains bis, et des pains au vin, bien bourratifs, à la fois doux et acides, toute une avalanche,
Et ça, c'est ce que chez toi et chez moi, je sais bien, on appelle les plats de résistance.
Mais ici pour finir, bon Dieu ! voilà qu'on amène une espèce de thon superprodigieux,
Qu'on a grillé là-bas dans la cuisine, tranché au couteau et précipité sur le feu.
Et, ma foi, s'il fallait porter secours sans débander à cette espèce de monument stomacal,
Toi et moi, je crois que nous en tirerions une jouissance assez pyramidale.
Mais quand il a eu passé, s'amène alors une autre tournée,
Où, sans que personne trouve à y redire, je pouvais encore piocher.
Tout ça, c'était vraiment pour nous : seulement, devant les foies et gésiers bouillants nous avons calé.

Et puis le boudin d'un cochon nourri à la ferme s'est amené,
Avec la longe, et les râbles, tout ça bien grésillant et bien chaud.
Et voilà les plats de résistance : un serveur a dressé tout entier un chevreau,
Nourri au lait, cuit à l'étouffée, quelque chose d'extravagant,
Et puis des abatis bien à point, des côtelettes avec tout leur gras bien blanc,
Le museau, la tête, les pieds, et des croquettes bien épicées,
Et d'autres viandes encore, de chevreau et d'agneau, bouillies ou grillées,
Et par-dessus le marché, ô jouissance, des andouillettes très divines,
Moitié chevreau, moitié agneau, que le bon Dieu s'en lécherait les babines !
Ah ! j'espère, mon vieux, que tu feras bien un pareil festin !
Et il y avait des portions de lièvre et des portions de poussin,
Et des perdrix et des pigeons, et de tous côtés les viandes chaudes coulaient sur les tables,
Puis ce furent des pâtes feuilletées, et le miel blond s'est amené pour compléter l'attelage,

Et le lait caillé que j'ai bien reconnu et que tout le monde prenait pour du fromage.
Et lorsque les invités en ont eu fini de manger et de boire,
Les serveurs ont débarrassé la table, et les enfants ont versé de l'eau sur les doigts,
Ils ont versé l'eau sur les lotions d'iris, l'eau tiède et caressante,
Tant que nous en avons eu besoin, et ils nous ont donné des serviettes éblouissantes,
De belles serviettes de lin tout embaumées de parfums, et des violettes en guirlandes.

Mais voilà qu'on a fait revenir les tables éblouissantes qu'on avait emportées
Et qu'on les ramène comme des cargos remplis de richesses entassées.
C'est ce que les hommes mortels appellent le deuxième service
Et que les dieux immortels nomment « la corne d'Amalthée ».
Au milieu, on voyait trôner ce qui est pour les vivants un magnifique sujet de délices,
Quelque chose de moelleux, de blanc et de doux, qui sous un voile léger comme une toile d'araignée
Se cachait la face avec modestie, afin de la protéger des troupeaux d'abeilles d'Aristée

Nées des brebis, et à qui la sécheresse fait abandonner les sources
Dont la sèche saison fait rebrousser la course.
C'est « le gâteau de fine fleur ». Ensuite des mains diligentes aux palais délicats ont servi
Une friandise qu'on appelle les chatteries du bon Dieu.
Puis on distribua ce mélange parfumé au safran et rôti,
Où il y a des pois chiches réduits en pâte et blondis au feu,
Ce qui est quelque chose de splendide, un plat d'une douceur infinie...
Et puis est venue s'aligner, toute pareille au miel en rayons,
La pâtisserie de beignets passés dans l'huile d'or, qu'on appelle « les coquillettes de cochon »,
Et des rôties bien rondes, délicieuses, et en quantité innombrable,
Et des gâteaux au miel, sans compter, à la farine de sésame,
Et des gâteaux au lait, mêlés de miel aussi, et des galettes de fine fleur,
Et s'étalèrent encore les *blinis* de lait caillé au sésame,
Plongés dans l'huile bouillante et saupoudrés encore de sésame,
Et ensuite les pois parfumés au safran et cueillis à la primeur,

Et les œufs, et les amandes à l'écorce douce, et les noisettes qu'aiment les enfants,
Bref tout ce qui convient sur la table des riches et des puissants.
Enfin on répandit la boisson, et les bavardages d'amis naquirent autour des verres,
Et l'on fit des mots charmants, et tout neufs, que tout le monde admira de concert.

Ah ! prends la coupe des banquets,
Le rince-doigts plein de rosée :
Le dieu du Vin nous donne sa douceur,
Et verse la joie dans les cœurs.
On buvait le nectar dans les coupes,
Dans les coupes dans l'or creusées, sculptées,
Et lentement on les vidait...

CRATÈS DE THÈBES

Cratès de Thèbes était un philosophe cynique qui avait la manie d'entrer dans les maisons sans y être invité pour dire aux gens ce qu'il pensait d'eux. Aussi l'appelait-on l'ouvreur de portes. Mais il était spirituel, et on lui pardonnait tout. Il vivait au IV[e] *siècle avant notre ère, et il nous reste de lui des fragments d'*Élégies, *des débris d'*Iambes *et des parodies où se manifeste, comme l'a écrit Maurice Croiset, son « ascétisme en belle humeur ».*

LIVRE DE COMPTE

Donne vingt sous au médecin,
Un billet à ton cuisinier,
A qui te flatte bien vingt-cinq,
Aux conseillers, de la fumée,
Cinq billets pour les jolies filles,
Dix sous pour la philosophie.

LES REMÈDES DE L'AMOUR

La faim est le bon remède à l'amour.
Si ce n'est assez, le temps reste sûr.
S'il résiste aux deux, en dernier recours,
Accroche une corde et pends-toi au mur.

BESACE, CAPITALE DU CYNISME

Voici Besace, au sein de l'orgueil aux flots noirs,
Ville féconde et large où nul ne garde rien.
Le parasite idiot ne s'y laisse point voir,
Ni le bon connaisseur des fesses des putains.
Le thym, la figue et l'ail couvrent le sol de l'île,
Et le pain y est sec. La guerre est inutile,
On n'y dispute pas les fruits entre habitants,
Et l'on ne s'y bat pas pour la gloire ou l'argent.

MÉNANDRE

On ne connaissait de Ménandre que quelques citations éparses, des pensées morales en un vers, et les imitations latines qu'en fit Térence, lorsqu'un papyrus égyptien nous rendit à la fin du XIXe *siècle des fragments assez longs de ses comédies. Dramaturge du* IVe *siècle avant notre ère, vénéré peut-être à l'excès par toute l'antiquité, Ménandre fut le créateur de la « comédie nouvelle », qui cessait d'être politique, et peignait aimablement les mœurs. Ce que nous pouvons en deviner semble intermédiaire, à vrai dire, entre la comédie de notre* XVIIIe *siècle et notre comédie du « Boulevard » : ce sont des pièces d'intrigue, où les caractères semblent insignifiants. Mais Ménandre semble avoir eu une âme charmante, et son style est délicieux de naturel. Selon son vœu illustre, il mourut jeune. Il est certes difficile, à cause du caractère de son œuvre, de tirer des fragments de ses fragments : rien ici qui tourne au lyrisme, comme chez Aristophane, mais un ton de conversation modéré, dont il est aussi malaisé d'extraire un morceau quelconque qu'il le serait de faire une citation de Regnard — et pourtant, une cadence demi-prosaïque, demi-poétique, dont nos deux siècles classiques ont connu le secret.*

LES VRAIS DIEUX

Épicharme disait que les seuls dieux étaient
Le sol, le vent, le feu, l'eau, le soleil, l'étoile.

Mais pour nous, selon moi, les dieux de nos foyers
C'est l'or et c'est l'argent, si vous voulez m'en croire.
Quiconque en sa demeure a mis ces bons dieux-ci
Demande ce qu'il veut, aussitôt tout lui vient :
Terres, maisons, service et belle argenterie,
Amis et magistrats, et quand il faut, témoins.
Il suffit de savoir payer à bon escient,
Et tu verras les dieux compter parmi tes gens.

COUP DE FOUDRE

Par la Vierge, garçons, je ne saurais trouver
L'image qui dira ce que j'ai éprouvé.
Il faudrait, pour cela, quelque chose qui tue.
La trombe ? Mais pendant qu'elle tonne et s'avance,
Et disperse, et saisit, il coule une existence !
Dans un naufrage en mer, on s'exclame impromptu :
« Dieu sauveur ! » ou encor : « Retiens-toi aux cordages ! »
On attend la seconde, et la troisième vague,
On a le temps de prendre un débris qui surnage !
Mais moi, d'un coup, à peine entre mes bras serrée,
Ai-je eu le temps, amis, d'un peu la caresser,
Que j'ai fait dans l'abîme un éternel naufrage !

LE VIEILLARD AMOUREUX

Non, je ne connais rien qui soit plus malheureux,
Excepté son pareil, qu'un vieillard amoureux,
Car vouloir un plaisir que l'âge nous dénie,
Est-il pire destin qu'on sache dans la vie ?

LE MARIAGE

N'épouse point de femme, ami, si tu es sage
Ne change point de vie. Je me suis marié,
C'est pourquoi je t'invite à fuir le mariage.
— L'affaire est décidée, les dés en soient jetés !
— Bonne chance ! A Dieu vat ! En vérité, pourtant,
L'embarras où tu cours est un vaste océan.
Sur la mer de Lybie ou sur la mer Égée,
De trente bâtiments, trois sortent du naufrage.
Mais lorsque l'on s'embarque, ami, au mariage,
Il n'en reste pas un qui puisse s'échapper.

LA MORT

Lorsque tu veux savoir au fond ce que tu es,
Regarde les tombeaux qui bordent le sentier.

Ici dorment les os et la poudre légère
Des rois et des tyrans et des sages encor,
Ceux dont l'or ou le sang faisaient les âmes fières,
Ou la gloire peut-être, ou la beauté du corps.
Le temps n'a rien laissé de tous ces vastes biens,
Et unit au tombeau tous les êtres humains,
Et si tu veux sur toi, toi-même, tout savoir,
C'est là qu'il faut porter tout d'abord tes regards.

HUMAIN, TROP HUMAIN...

Homme, ne vise pas au-dessus de l'humain.

. . .

Ne fuis pas ce qui est pour chercher l'invisible.

. . .

De tes dix mille arpents vivant propriétaire,
Tu n'auras plus, ô mort, que quatre pieds de terre.

. . .

Dans un chœur, tous ne chantent pas ;
Deux ou trois sont muets, au dernier rang blottis,
Et pour faire nombre ils sont là :
Ainsi va la vie.
Faire de la présence est pour les pauvres gars.
Les vrais vivants
Sont ceux qui ont l'argent.

. . .

Celui qu'aiment les dieux meurt en pleine jeunesse.

CALLIMAQUE

Callimaque de Grèce fut en son temps le plus illustre poète du IIIe *siècle avant notre ère. Bibliothécaire du Musée d'Alexandrie comme Leconte de Lisle le fut du Sénat, il semble l'ancêtre même de nos Parnassiens. Ce qui nous reste de son œuvre est assez abondant, et d'un ennui presque toujours aussi considérable que majestueux. Son grand poème des* Origines *nous est parvenu fort mutilé, ce qu'on en possède le montre aussi alourdi d'érudition que ses* Hymnes. *C'est la poésie officielle dans toute sa glace, mais elle plut aux Grecs d'alors, et aux Latins. Je n'ai choisi, dans cet ordre d'idées, que peu de vers non sans majesté d'ailleurs, afin de représenter ce pseudo-classicisme alexandrin qui aura pesé, sans que nous le sachions toujours, sur notre conception immobilisée et froide de la Grèce antique. Parfois, il y passe quelque appel du mystère, et l'allusion à quelque antique formule et quelque incompréhensible cérémonie. Disons, pour être tout à fait juste, que nous avons perdu une grande part de la production du poète, et en particulier ses compositions lyriques. Disons encore que Callimaque avait essayé d'humaniser le récit épique en y introduisant des accents familiers et de petits tableaux pittoresques où il jouait savamment de l'anachronisme comme l'ont fait tant d'écrivains de notre temps : mais son* Hécalé *est presque entièrement perdue. Disons enfin qu'il y a dans l'*Anthologie Palatine *une soixantaine d'épigrammes qui datent sans doute de sa jeunesse, et qui nous montrent un Callimaque libre, joyeux, amateur de plaisir et de livres, bref un Callimaque non officiel : c'est la part la plus charmante de son œuvre, à laquelle j'emprunte quelques courts poèmes galants, spirituels et gracieux.*

SALUT A APOLLON

Le rameau de laurier, le rameau d'Apollon
Bouge, et je vois trembler ensemble la maison.
Que s'éloignent d'ici tous ceux qui sont souillés :
Voici venir le dieu dont les pieds sont légers.
Regarde-le marcher jusques à notre seuil.
La palme délienne incline aussi sa feuille.
Le cygne dans les airs fait monter son beau chant.
Allons ! et que la clef d'elle-même tournant,
Et que tous les verrous glissant entre leurs gâches
Sachent ouvrir le temple au dieu qui est en marche.
Enfants, tenez-vous prêts aux danses et aux chants.

LE CRIME

Arrivé chez toi, je n'ai pas crié,
N'ai pas appelé : « Un tel ! Fils d'un tel ! »
Mais tout simplement, le seuil j'ai baisé.
Si c'est un crime, ah ! je suis criminel.

LA MOITIÉ DE MON AME

La moitié de mon âme, elle vit seule encor :
Je ne sais si l'amour a pris l'autre moitié,

Ou bien le dieu des morts,
Mais je sais qu'à jamais elle reste cachée.
Auprès d'un bel enfant elle a volé sans doute.
Je l'avais dit : « Garçons, repoussez l'évadée ! »
N'est-elle pas en fuite chez . . . sans doute ?
Ah ! je sais que par là elle cherche sa route,
Mon âme misérable, et d'amour égarée !

A MOUSTIQUE

Puisse ton sommeil, ô Moustique,
Être aussi mauvais que celui
Que tu m'imposes aujourd'hui
Dans les vents froids de ce portique.
Puisses-tu dormir, ma méchante,
Comme dort pour toi ton amant,
Toi qui n'as pas, même en rêvant,
La moindre pitié qui te tente !
Les voisins de moi ont souci :
Même en rêvant, tu n'en as pas.
Quand tes cheveux auront blanchi,
Ta cruauté te reviendra.

LE MATIN

L'heure où les amoureux sont en chasse n'est plus.
On voit briller le feu des lampes du matin.

Voici le porteur d'eau qui lance son refrain,
Et celui dont la chambre est tournée sur la rue
S'éveille aux grincements de l'essieu des charrettes.
Et les gars de la forge, à coups retentissants,
Cassent et supplicient les oreilles des gens.

LA VEILLÉE MAUDITE

Déjà la jeune fille avait partagé sa couche avec un enfant mâle,
Selon le rite qui veut que la fiancée dorme le sommeil prénuptial
Avec un garçon qui ait encore son père et sa mère vivants.
Et l'on dit que la déesse des Unions... ô chien ! arrête ! chien ! ô cœur impudent !
Tu vas dire ce qu'il est sacrilège de révéler,
Et encore heureux que tu n'aies pas vu les mystères de la déesse redoutée
Car tu en aurais bien révélé le secret !
Trop savoir est funeste pour qui ne sait pas sa langue tenir.
Et c'est l'enfant qui possède le couteau, il faut le dire.
Le lendemain matin, les bœufs devaient voir, et leur cœur en avait mal,

Le coutelas aigu se refléter dans l'eau lustrale,
Mais le soir, la jeune fille fut saisie d'une pâleur de
mauvais présage,
Et s'empara d'elle cette fièvre que nous faisons passer
par exorcisme dans les chèvres sauvages,
Cette fièvre que nous appelons faussement le mal sacré,
et funeste elle consuma
La jeune fille, et elle la conduisit jusqu'aux demeures
du Trépas.

ÉPILOGUE

Les Muses lui ont fait leur récit, cependant
Qu'il menait ses troupeaux sans nombre vers les champs,
Et qu'il suivait les pas du cheval indompté.
Salut ! va ton chemin, vers la bonne aventure :
Qu'en nos palais royaux la grâce de Dieu dure :
Moi, aux prés de la Muse, à pied je m'en irai.

LYCOPHRON

Lycophron, dit « l'Obscur », a dans l'histoire littéraire universelle la réputation d'être l'initiateur de la poésie savante et obscuriste, l'ancêtre de Gongora, de Mallarmé. Eubéen, il vécut à Alexandrie au IIIe *siècle avant notre ère, où il composa des tragédies perdues, un traité sur la comédie perdu aussi, et il fut chargé par Ptolémée Philadelphe de recueillir les comédies du théâtre grec : c'est peut-être à lui que nous devons Aristophane. Il mourut dans un drame de jalousie et il ne nous reste de lui qu'*Alexandra, *prodigieux monologue de quinze cents vers que Suidas appelle un « poème ténébreux », et que toute l'Antiquité a admiré comme un tissu d'énigmes. Car l'obscurité ne naît pas seulement chez Lycophron de sa syntaxe bizarre et souvent incompréhensible, des phrases dont on ne sait trop où elles commencent et où elles finissent, des mots rares ou dialectaux qu'il mêle aux mots courants (il fait appel parfois au copte, à l'égyptien, au syrien, comme Joyce à toutes les langues européennes), mais surtout parce qu'il ne donne jamais aux dieux et aux héros leur nom, et qu'il les désigne par une périphrase et une allusion à un obscur événement. Il ne dit pas « Pâris », il dit « une torche » parce que, lorsqu'il naquit, Hécube rêva qu'elle enfantait une torche qui mettrait le feu au monde, etc. Toutes ces énigmes, ou à peu près, ont été percées par des volumes sans nombre de commentaires anciens ou modernes. Mais il me semble qu'il vaut mieux ne rien expliquer. Car dans les prophéties sur la chute de Troie que Cassandre (nommée ici Alexandra) accumule en délirant, il y a, au milieu de beaucoup de détails fastidieux, un incontestable génie de l'accumulation, de la ténèbre*

initiatique, des images brusques, et quelque chose de noir et de merveilleux.

PROPHÉTIES DE CASSANDRE

ah je vois courir une torche ailée
vers l'enlèvement de la colombe de la chienne de
Pephné
et elle elle a été couvée par un vautour habitant de
l'eau
et c'est un œuf à la coque ronde qui est éclos
. . .
et lui il reprendra la même route en sens inverse
après avoir fait sortir de leurs trous les guêpes affamées
comme un enfant qui bouleverse leurs demeures avec
de la fumée
. . .
voici qui va t'affliger ô mon pauvre cœur
qui va te mordre comme le plus grand des malheurs
l'aigle noir emplumé et ailé à l'œil de lion aux terribles
serres
il va laisser l'empreinte de ses ailes sur la terre
et ce sera une ornière par une course ronde creusée
pareille au large sillon mené par le bouvier
il va pousser de son gosier un cri de triomphe terrible
et solitaire

après avoir enlevé le mieux aimé de mes frères
dans ses griffes le fils du dieu dont la mère fut terrifiée
il lui déchirera la chair avec ses ongles et avec son bec
et souillera de son meurtre la plaine et les prairies où il est né.

. . .

hélas infortunée je pleure encore les deux rossignols accouplés
et aussi ô chienne ta malheureuse destinée
pour l'une s'entr'ouvriront les cendres de sa patrie
et elles l'engloutiront tout entière dans la fosse approfondie
cependant qu'elle contemplera le carnage et entendra les lamentations
à l'endroit du bois de l'ancêtre où ont été mêlées les exécutions
de la génisse prostituée et clandestine et de son petit
avant même qu'elle ait pu présenter le sein à son fils
et le laver dans l'eau lustrale de sa couche
et toi l'autre tu seras entraînée par le lion iphigénien et farouche
à des noces sanglantes et à un hyménée funèbre
qui imiteront les sacrifices qu'a accomplis sa mère de ténèbres
il t'ouvrira la gorge au-dessus d'un bassin profond
et le monstre te sacrifiera terriblement ô génisse avec tes bandelettes victimaires sur le front

il te frappera de l'épée de Kandaon l'épée dont il est
le troisième père
ayant rompu la trêve des loups dont le chef fut immolé
comme victime première
et toi enfin contre le bord du rivage entraînée
vieille captive tu mourras sous les coups des Dolonques
lapidée
car les insultes que tu leur lanceras les auront irrités
et tu disparaîtras sous l'amoncellement de pierres qu'ils
feront pleuvoir sur toi
quand tu seras transformée en une noire bête qui aboie

. . .

et tout sera dévoré par l'armée qui s'avance en force
tous les arbres à fruits jusqu'au double tissu de leur
écorce
toutes les baies sauvages que fait croître la montagne
nourricière
et toute l'eau sera épuisée dans les rivières
où s'abreuve la noire soif de ceux qui boivent à longs
traits
et on suscitera de loin un nuage de flèches comme une
voûte formée
au-dessus de la tête des soldats et un brouillard
cimmérien
comme une ombre cachera l'astre et son feu sera éteint
mais il fleurira le temps d'une rose de Locres

puis après avoir tout brûlé comme on brûle un désert
    de chaumes
à son tour lui aussi il goûtera la fuite
il cherchera l'asile de la barque comme une jeune fille
invoque et cherche auprès des ombres de la nuit
effrayé par une épée nue.

APOLLONIOS DE RHODES

Apollonios de Rhodes est un des plus grands poètes alexandrins, ou plutôt un grand romancier en vers. Si son épopée des Argonautiques, *composée alors qu'il était tout jeune et élève de Callimaque avec qui il se brouilla, n'est, en plusieurs de ses parties, qu'un honorable exercice épique, qui raconte, dans une langue fort précieuse, l'expédition de la Toison d'Or, soudain, au troisième chant, éclate le plus beau roman d'amour de l'antiquité, la passion de la jeune fille Médée pour Jason. Cette brève histoire d'une crise est analysée avec une finesse que Virgile, qui l'admirait fort, ne dépassera pas, lorsqu'il l'imite dans sa peinture de Didon. Voici le monstre enfant, le monstre qu'est toute jeune fille, son ardeur, son égoïsme, sa folie indomptée, et, dans l'incomparable épisode du suicide manqué, les souvenirs de sa jeunesse ravissante. En même temps, la grâce d'une langue souvent difficile, où éclatent les amples comparaisons, l'amour de la lucidité, la grâce humaine, la fraîcheur de la jeunesse, le respect des instants légers de la vie, font de ce poète du* IIIe *siècle avant notre ère un frère aîné de Jean Giraudoux.*

LA TOISON D'OR

Semblable à une jeune fille qui reçoit la lumière de la lune au plein de son mois,
Telle qu'elle tombe d'en haut à travers la fenêtre de la chambre sous le toit,

Et la laisse jouer au creux de sa robe bien tissée,
Et se plaît dans son cœur à voir sur elle la belle clarté,
Ainsi Jason se réjouissait de tenir dans ses mains la Toison,
Et sur ses joues dorées aussi bien que sur son front,
L'éclat vibrant des laines se reflétait et faisait naître une rougeur pareille au feu.
C'était la Toison aussi grande que la peau d'un jeune bœuf,
Ou de ce cerf que les chasseurs nomment la biche achaïenne,
Et jusqu'aux pieds du héros descendait l'or de la laine.
Les flocons d'or l'en couvraient et l'alourdissaient, et la terre
Sous ses pieds, lorsqu'il avançait, en réfléchissait la lumière.
Et tantôt, il la laissait pendre sur son épaule gauche de son col jusqu'à ses pieds,
Et tantôt doucement de ses mains il la tenait et il la caressait,
Car d'un homme ou d'un dieu sans cesse il avait peur
Qui puisse lui tomber dessus et l'emporter comme un voleur.

Cependant la nuit couvrait la terre de ses ombres, et sur
les flots,
Les marins contemplaient la Grande Ourse et les étoiles
d'Orion de leur vaisseau.
Les voyageurs déjà aspiraient tous au sommeil
Et les sentinelles à la porte des cités, et même les mères
en deuil
Trouvaient l'oubli des enfants morts dans le repos et sa
douceur.
Les chiens n'aboyaient plus par les rues, et il n'y avait
plus de bruit ni de rumeur,
Mais c'était le silence à travers toute la noire obscurité.
Et seule Médée ne goûtait pas le sommeil et sa volupté.
Mille angoisses la tenaient éveillée, qui naissaient de son
désir de Jason,
Elle avait peur des taureaux et de leur force terrible
qui menaçait le garçon,
Du misérable sort qui allait le coucher sur le champ du
dieu guerrier,
Et sans cesse son cœur dans sa poitrine bondissait.
Ainsi, dans une chambre rejaillit le soleil en rayons,
Reflété dans l'eau qu'on vient de verser dans un
chaudron,
Ou dans un vase, et çà et là on le voit

Qui s'élance et qui sautille et qui rapidement tournoie ;
Ainsi dans sa poitrine la jeune fille sentait tourbillonner son cœur.
Des larmes de pitié coulaient de ses yeux, et la douleur
Ne cessait au dedans de la tenailler sous la peau, autour des nerfs déliés,
Et surtout à la nuque, là où la base du crâne est innervée :
Car c'est là que pénètre la souffrance la plus insupportable,
Lorsque l'âme sert de cible aux amours infatigables.
Tantôt elle se disait qu'elle donnerait la substance pour endormir les taureaux,
Et tantôt qu'elle ne le ferait pas, et elle pensait elle-même à mourir tantôt,
Et tantôt à ne pas mourir, et à ne pas donner la substance,
Et à supporter la catastrophe en demeurant dans l'indifférence.
Et puis elle s'assit, elle hésita, et elle dit :
« O pauvre fille, dans mon tourment est-ce que je suis là ou est-ce que je suis ici ?
De toute part mon esprit est hésitant, et mon mal est
Sans remède, et la douleur ne cesse pas de me brûler.
Ah ! si Artémis avait pu me tuer de ses flèches rapides,
Avant que je l'aie vu, avant que les fils de Chalciopé fussent partis vers la terre des Achaïdes !

C'est un dieu, c'est une Erinnye qui de là-bas les ramène,
Afin de nous apporter les innombrables larmes et les peines !
Ah ! qu'il meure au combat si le destin veut qu'il périsse dans le champ :
Car comment préparerais-je les drogues à l'insu de mes parents ?
Comment est-ce que je pourrais raconter quelque fable ?
Par quelle ruse, quelle habileté lui serais-je secourable ?
Comment pourrais-je le voir et l'embrasser tout seul loin de ses camarades ?
Ah ! pauvre fille, quand bien même il mourrait, je ne serais pas libérée du mal qui me rend malade !
La souffrance serait encore sur nous suspendue,
Même si sa vie à lui était perdue !
Allons, qu'il soit sauvé par ma volonté — adieu, pudeur, adieu, honneur !
Qu'il soit sain et sauf et qu'il s'en aille où le poussera son cœur !
Et moi, dans le même jour où il aura accompli son combat,
Puissé-je mourir, pendue par le col à la poutre du toit,
Ou le cœur rassasié par les poisons qui me détruiront !
Mais quand je serai morte, les clignements d'yeux et les railleries me poursuivront,
Et toute la ville bavardera sur ce que j'ai fait,
Et de bouche en bouche ainsi je serai traînée,

Et par toutes les Colchiennes je serai indignement accablée de moqueries,
Parce que je serai morte pour l'amour d'un homme qui n'est pas d'ici,
Fille qui est devenue la honte de ses parents et de sa demeure,
Fille qui a cédé à la débauche. Quel ne sera donc pas mon déshonneur ?
Hélas ! ô pauvre fille, il serait beaucoup mieux pour moi
Que je quitte la vie cette nuit même sous mon toit,
Et qu'une mort imprévue me fasse éviter toutes ces honteuses actions,
Avant que je n'aie accompli ces crimes dont je n'ose pas dire le nom. »
Elle dit, et elle alla chercher un coffret où étaient enfermées des drogues nombreuses,
Les une salutaires et les autres vénéneuses.
Elle le plaça sur ses genoux et elle pleura, et elle inondait
Sa poitrine de larmes sans fin qui coulaient sans discontinuer,
Et terriblement elle lamentait sa destinée, et le désir lui vint
De se choisir des poisons mortels afin d'en apaiser sa faim.
Elle avait déjà défait les cordelettes du coffret,

Afin d'en retirer, la pauvre enfant, les poisons qu'elle désirait,
Lorsque soudain la crainte de la mort haïssable pénétra son cœur,
Et elle demeura un long temps muette de torpeur.
Autour d'elle alors apparurent de la vie les délices et les agréments.
Elle se souvint des plaisirs qui sont le charme des vivants.
Jeune fille elle se souvint des amies de son âge et de la jeunesse pleine de gaieté,
Et le soleil devenait plus doux que la minute d'avant à contempler,
A mesure que dans son cœur, fidèlement, ces souvenirs repassaient tous.
Alors, elle enleva le coffret de dessus ses genoux.

MÉDÉE DEVANT JASON

Le cœur de Médée était tourné vers une pensée unique,
Bien qu'elle chantât, et tous les jeux, quelle qu'en fût la plaisante musique,
Étaient impuissants à la charmer bien longtemps.
Mais elle s'interrompait, pleine d'angoisses, et ne pouvait tenir un instant

En repos ses yeux fixés sur la foule de ses suivantes, mais elle regardait sur la route,
Sans cesse, dans le lointain, et son regard aimantait là-bas ses joues.
Son cœur se brisait dans sa poitrine toutes les fois qu'elle imaginait
Le bruit d'un pas ou du vent qui rapidement pouvait passer.
Soudain, il apparut, devant ses yeux qui l'attendaient tout éclatant,
S'élevant et bondissant comme Sirius au-dessus de l'Océan,
Et l'étoile est belle, sans doute, et resplendissante à voir,
Mais elle amène souvent pour les troupeaux des misères bien noires.
Aussi beau à voir en vérité Jason s'avançait,
Et sa vue faisait naître de durs tourments au cœur de Médée.
Son cœur cessa de battre dans sa poitrine, et la nuit
Tomba sur ses yeux, et une chaleur, une rougeur, ses joues couvrit,
Et ses genoux ne pouvaient ni la faire avancer ni reculer,
Mais ses pieds sous elle au sol étaient cloués.
Et dès lors pourtant toutes les servantes s'étaient éloignées d'eux.

Silencieusement, incapables de parler, ils se trouvaient
face à face tous les deux.
Ils étaient comme des chênes ou comme des sapins de
grande taille
Qui ont pris racine, calmes et côte à côte, dans la
montagne,
Lorsque le vent se tait ; mais si le vent se lève soudain,
Alors les arbres s'agitent et retentissent jusqu'au
lointain.
Ainsi tous deux allaient-ils s'entretenir sous le souffle
de l'Amour.

. . .

Elle ne savait quelle parole lui dire pour commencer
son discours.
Et elle désirait lui dire tout à la fois en même temps.
Alors elle tira le poison de sa ceinture parfumée, d'un
seul coup tout entière se livrant,
Et lui la saisit dans ses mains, le cœur de joie illuminé.
Et elle, ah ! elle aurait bien du fond de ses entrailles
arraché
Toute son âme, et elle la lui aurait donnée, éperdue
qu'il en acceptât le don !
Si merveilleux était l'éclat qui descendait de ses
cheveux blonds,
Et que l'amour faisait étinceler, et les rayons de ses
yeux la ravissaient,
Et au fond de sa poitrine son âme se fondait,

Comme on voit se fondre la rosée sur les roses,
Lorsque les rayons de l'aube viennent réchauffer toute chose.
Ainsi, tantôt ils tenaient leurs yeux fixés à terre,
Et ils avaient honte, et tantôt ils se regardaient au contraire
Et doucement la joie riait sur leurs sourcils.

THÉOCRITE

Théocrite de Syracuse vécut en Sicile et en Égypte au IIIe *siècle avant notre ère. C'est le plus illustre des poètes bucoliques, et le plus authentiquement grand. Dans ce genre de la pastorale, si artificiel, il conserva une fraîcheur naturelle et même une sorte de réalisme transposé, que la langue grecque, qui sait être familière sans perdre son rythme et sans vulgarité (ce qui la rend ici décourageante au traducteur), lui permettait plus que toute autre. Mieux que personne, il sut à jamais enfermer dans ses vers quelques instants éclatants, qui n'auront dans l'avenir (comme son* Automne) *de répondant que certains vers de Keats et certaines pages de Colette. Ses moissonneurs sont plus proches de la vérité que ceux de Virgile. Ses magiciennes gardent, sous l'élégance, une âpreté vraie. Bossuet rapprochait curieusement son* Épithalame d'Hélène *du* Cantique des Cantiques. *J'ai joint à ses vers authentiques cette ravissante* Oarystis *qu'on lui dénie et qu'aimait Chénier. Voici le poète le plus frais de toute l'antiquité, écoutant chuchoter la verte jeunesse, amoureux des jeunes corps et des jeunes printemps, et chargé de toute la merveilleuse sensualité de la vie.*

L'AUTOMNE DES THALYSIES

Tous trois avec le beau petit, nous allons chez le
compagnon ;
Sur des lits profonds de joncs frais, joyeusement nous
nous couchons ;

On venait aussi d'y couper de fraîches feuilles de
sarments.
Penchés au-dessus de nos fronts, les arbres étaient
frissonnants,
Les peupliers et les ormeaux, et tout auprès de nous
l'eau sainte
S'écoulait tout en murmurant de la grotte où vivent les
Nymphes.
Toutes brûlées par le soleil, mais auprès des branches
ombreuses,
Peinaient et crissaient les cigales, et sous les ronces
épineuses,
Une grenouille verte au loin murmurait une plainte
grêle.
Alouette et chardonneret chantaient. Pleurait la
tourterelle.
Les abeilles d'or voletaient tout à l'entour de la fon-
taine.
Tout embaumait le temps des fruits, et l'odeur de la
saison pleine.
Les poires roulaient à nos pieds, les pommes roulaient
à nos flancs,
Des flots de fruits nous entouraient. Jusqu'au sol les
rameaux penchant,
Tout autour étaient alourdis par les prunes qui leur
pesaient.
On ouvrit le vin cacheté d'une cire de quatre années.

Ah ! puissé-je planter la pelle en haut de la meule à nouveau !
Que me sourie la Bonne Mère, les blés aux mains et les pavots !

LES MOISSONNEURS

Milon

Travailleur Bouvier, aujourd'hui, pourquoi es-tu si malcontent ?
Tu ne sais plus faucher bien droit, comme tu faisais dans le temps.
Tu ne moissonnes plus si vite que le voisin, mais tu traînailles
Comme une brebis loin des autres, qui s'est piquée à la broussaille.
Que vaudras-tu le soir tombé, et même dès l'après-midi,
Si tu ne racles pas la terre, alors qu'à peine on s'y est mis ?

Bouvier

Milon, moissonneur de première, plus dur qu'un morceau de caillou,
Pour une absente as-tu jamais connu le désir comme un fou ?

Milon

Non, jamais ! Vouloir une absente, d'un ouvrier est-ce l'affaire ?

Bouvier

Jamais tu n'as donc par amour cessé de fermer les paupières ?

Milon

Ah ! grand Dieu, non ! Il ne faut pas laisser les chiens goûter aux tripes.

Bouvier

Eh bien, Milon, voilà dix jours que je sens l'amour qui m'agrippe.

Milon

Tu dois puiser au tonneau même ! Moi, je bois trop peu de piquette.

Bouvier

Depuis semailles, à mon seuil rien n'a eu son coup de serpette.

Milon

Et dis-moi donc quelle est la fille qui est cause de ton malheur ?

Bouvier

Tu sais, c'est celle, l'autre jour, qui flûtait chez les moissonneurs.

Milon

Allons donc ! le bon Dieu la tient ! Tu as chopé ce qu'il fallait.
Elle est maigre comme cigale. La nuit, tu pourras t'y frotter.

Bouvier

Tu peux bien t'amuser de moi : L'Argent n'est pas le seul sans yeux.
L'Amour étourdi l'est autant. Ne vas pas faire l'orgueilleux.

Milon

Va, je ne fais pas l'orgueilleux. Mais remets-toi à ta moisson.
Et pour l'honneur de ta fillette, commence une tendre chanson.

Le travail sera plus facile. Jadis au chant tu étais bon.

Bouvier

O Muses, chantez l'enfant au corps frêle :
Vous rendez beau tout ce que vous touchez.
Ma jolie fillette, on te dit foncée,
Et sèche, et brûlée, ô blonde de miel !

On prend pour tresser les sombres couronnes
La jacinthe à croix et la violette !
Le loup suit la chèvre, elle l'herbe quête,
La grue suit le soc, toi, tu m'emprisonnes !

Que n'ai-je les biens dont Crésus est plein !
L'Amour nous verrait en statues dorées,
La flûte, la fleur, la pomme en tes mains,
Moi en beaux habits, souliers neufs aux pieds !

Tes pieds, ma jolie fillette, paraissent
Légers comme sont les jeux d'osselets.
M'enivre ta voix comme une caresse,
Et je ne puis décrire ta beauté.

Milon

Ah ! mais vrai ! nous ne savions pas que le Bœuf chansonnait ainsi !

Il faut voir comme il a troussé la forme de son harmonie.
Malheur ! je porterais la barbe et à rien je ne serais bon ?
Allons, écoute voir un peu. C'est un air de mon saint patron :

O Vierge des fruits, des nombreux épis,
Faites ces blés lourds et bien travaillés !
Garçons, serrez-les, qu'un passant ne crie :
« C'est des gars en bois ! Ils volent leur paie ! »

Tournez votre coupe aux vents Nord ou Est :
Pour gonfler les blés c'est les meilleurs vents.
En battant sur l'aire, évitez la sieste :
Pour trier le foin, c'est le bon moment !

La moisson commence aux chants d'alouette,
Cesse à leur sommeil, fait pause à midi.
La grenouille, fils, a la bonne vie,
Et de quoi pinter par-dessus la tête.

Et toi, riz-pain-sel, plutôt qu'à la gratte,
Pense à la gamelle et à nos fayots,
Prends garde à ne pas te couper les pattes
En sciant pour nous tes grains à moineaux !

Voilà la vraie chanson des gars qui font leur boulot au soleil.
Tandis que toi, brave Bouvier, ton pauvre amour de meurt de faim,
C'est un conte de bonne femme à raconter à son réveil
Quand ta maman t'écoutera, encore au lit de bon matin.

L'OARYSTIS

Elle

Veux-tu me faire voir tes bois où tes bêtes sont à parquer ?

Lui

C'est par ici, où sont en fleurs les minces fûts de mes cyprès.

Elle

Mes chèvres, broutez bien votre herbe : je vais voir les parcs de ce gars.

Lui

Mes taureaux, paissez sagement : je montre à la fille mes bois.

Elle

Hé ! que fais-tu, petit satyre ? Tu glisses ta main dans mes seins ?

Lui

C'est une première leçon pour ces pommes de velours fin.

Elle

Je m'évanouis, Seigneur Pan ! Ote vite ta main d'ici !

Lui

Calme-toi. Pourquoi trembles-tu ? Comme tu as peur, ma chérie !

Elle

Tu me jettes dans le fossé, tu salis mes beaux vêtements.

Lui

Mais non, je mets une fourrure sous toi et sous tes vêtements.

Elle

Mais tu arraches ma ceinture ! Mais pourquoi l'as-tu dénouée ?

Lui

C'est à la Reine de Paphos le premier présent à donner.

Elle

Ah ! malheureux ! arrête, on vient ! Il me semble entendre du bruit . . .

Lui

Ce sont les cyprès l'un à l'autre qui disent que tu te maries.

Elle

Mais tu as déchiré mon châle. Voilà que je suis toute nue.

Lui

Je te donnerai d'autres châles, et somptueux, et beaucoup plus.

Elle

Tu me promets tous les cadeaux : je n'aurai pas un grain de sel.

Lui

Ah ! que ne puis-je te donner encore mon âme immortelle !

Elle

Bonne Vierge, pardonne-moi . . . j'ai enfreint tes ordres licites . . .

Lui

J'immolerai vache et génisse à l'Amour et à Aphrodite.

Elle

Je suis venue vierge en ces bois, je rentre femme à la maison.

Lui

Non plus jeune fille, mais femme, et mère d'enfants qui viendront.

Ainsi, de leur verte jeunesse, ensemble tous deux ils ont
joui,
En chuchotant l'un avec l'autre, l'union furtive
accomplie.
Et la belle se releva, et revint paître ses moutons :
La honte était sur son regard, mais le plaisir au cœur,
au fond,
Et le garçon, loin du fossé, tout joyeux d'avoir fait
l'amour,
Vers son pacage de taureaux de son côté a fait retour.

LES MAGICIENNES

Porte, ma fille, ici, le charme et le laurier.
Couronne le hanap de fine et rouge laine.
J'enchanterai l'amant qui me fait tant de peine,
Qui depuis douze jours me laisse abandonnée,
Et si je vis ou non se plaît à ignorer.

Oiseau, mène chez moi ce garçon, mon amant.

Il faut d'abord brûler la farine à la flamme.
Répands-la, malheureux, où vague ton esprit ?
De moi aussi, méchante, il faut que tu te ries ?
Jette, et dis : « Que ses os soient jetés dans la flamme. »

Oiseau, mène chez moi ce garçon, mon amant.

Garçon, tu m'as blessée. Je brûle ce laurier.
Il prend feu, écoutez combien il craque fort,
Il s'embrase, on ne voit aucune cendre encor.
Puisse ta chair, garçon, ainsi se consumer.

Oiseau, mène chez moi ce garçon, mon amant.

La lune va m'aider à fondre cette cire :
Puisse fondre d'amour, de même, mon amant.
La roue de fer tournoie sous l'amour qui l'inspire :
Puisse-t-il à mon seuil tourner éperdument.

Oiseau, mène chez moi ce garçon, mon amant.

La mer déjà se tait, et les vents font silence,
Mais la peine en mon cœur, elle, ne se tait point.
O malheur si pour lui le feu brûle en mon sein.
Je ne suis point épouse, et suis sans innocence.

Oiseau, mène chez moi ce garçon, mon amant.

Mon garçon du manteau cette frange a perdu :
Brin à brin je la jette au feu qui la dévore.
Pourquoi, funeste Amour, pareil à la sangsue,
Bois-tu tout le sang noir qui me restait encore ?

Oiseau, mène chez moi ce garçon, mon amant.

Un lézard dès demain sera son poison noir.
Prends maintenant le charme et va-t'en sur sa porte
Le pétrir à son seuil tant qu'il fait encor noir.
Crache, et dis : « Que ses os soient pétris de la sorte. »

Oiseau, mène chez moi ce garçon, mon amant.

Maintenant, je suis seule. Où sont mes souvenirs ?
Et depuis quand pleurer l'amour qui me consume ?
En quel jour l'ai-je vu en mon âme surgir ?
Qui a mis dans mon cœur sa mauvaise amertume ?

Sache d'où vint l'amour, ô Lune vénérée !

Je le vis, le délire, et le coup me blessa,
Ma beauté se ternit, et j'oubliai la fête.
Je rentrai au logis, comment ? je ne sais pas.
Voici qu'un mal me sèche et puisqu'il m'a défaite,
De dix nuits, de dix jours, je ne me levai pas.

Sache d'où vint l'amour, ô Lune vénérée !

Mon teint devenait jaune ainsi que le safran,
Je perdais mes cheveux, et, la peau sur les os,
Chez qui ne suis-je pas allée en mendiant ? ,

Quelle vieille envoûteuse ai-je laissée trop tôt ?
La paix ne venait point, le temps allait, fuyant.

Sache d'où vint l'amour, ô Lune vénérée !

A la servante, alors, j'ai dit ce qu'il était :
« Trouve-moi le remède à ce mal qui m'accable.
Ce garçon me possède entière et misérable.
A son stade va-t'en, vas-y faire le guet,
Car c'est là qu'il se tient et c'est là qu'il se plaît. »

Sache d'où vint l'amour, ô Lune vénérée !

« Quand tu le verras seul, doucement fais-lui signe,
Dis-lui que je l'appelle et mène-le chez moi. »
Je parlai, elle alla, et ramena chez moi
Le clair adolescent à la fraîcheur insigne.
J'entendis à mon seuil, léger, bondir son pas.

Sache d'où vint l'amour, ô Lune vénérée !

Comme neige soudain je me sentis transir,
La sueur en rosée coulant le long du front,
Il ne montait de moi, ah ! même pas le son
D'un enfant vers sa mère en train de s'endormir,
Je devins raide ainsi qu'une poupée de cire.

Sache d'où vint l'amour, ô Lune vénérée !

L'indifférent me vit, et puis, les yeux baissés,
Il s'assit sur ma couche et, assis, il me dit :
« Ma chère, en vérité, tu m'as peu devancé,
Tel le beau gars que j'ai l'autre jour dépassé.
Comme j'allais venir, tu m'appelles ici. »

Sache d'où vint l'amour, ô Lune vénérée !

Il dit, je l'écoutai, et je crus vite en lui,
Je pris sa main, le mis sur la douceur du lit.
Mollement s'échauffaient nos corps qui se touchaient,
Nos visages brûlaient tout à coup davantage.
Nous goûtions tous les deux la joie de chuchoter
Et pour ne pas parler, ô Lune, davantage,
Nous en vînmes tous deux à ce qu'on désirait.

Maintenant il me fuit, ah ! depuis douze jours !
M'aurait-il oubliée pour de nouveaux amours ?
Ah ! maintenant je veux l'envoûter par mes charmes.
Le destin et la mort le prendront s'il m'alarme.
Tels sont dans mon coffret, ô Reine, les poisons
Dont l'étranger d'Asie m'a appris qu'ils sont bons.

Va mener tes chevaux, Reine, dans l'Océan.
Salut ! Je sens toujours mon amour qui me pèse.
Lune, je vous salue, visage étincelant,
Étoiles qui suivez la nuit calme en cortège.

Toutes, elles chantaient, sur des pas compliqués,
Et le chant d'hyménée emplissait le palais.

— Dormirais-tu déjà, jeune époux bien-aimé ?
Bel ami du sommeil, tes genoux sont-ils lourds ?
Ivre te serais-tu sur ta couche jeté ?
Pour si vite dormir coucher seul suffisait.

Aux filles qui se jouent, au maternel amour,
Jusqu'au matin profond, il fallait la laisser,
Puisque tu garderas la nouvelle épousée,
Demain, après-demain, les jours après les jours.

Comme l'aube au lever, ô vénérable Nuit,
Montre son beau visage alors étincelant,
Quand l'hiver a cessé tel luit le blanc printemps,
Ainsi Hélène d'or parmi nous resplendit.

Comme la moisson haute orne le champ fertile,
La cavale le char, le cyprès le jardin,
Telle en Lacédémone Hélène seule brille,
Et la rose fleurit aux couleurs de son teint.

Nous irons au matin courir aux prés fleuris,
Où les fleurs en couronne ont la plus douce haleine.

Nous penserons à toi, à chaque instant, Hélène,
Comme l'agneau de lait au sein de la brebis.

Les premières tressant le lotus près de terre,
Nous en pendrons les fleurs sur le platane ombreux,
Des fioles d'argent renversant les premières
Lentement la douceur sous le platane ombreux,
Nous graverons l'écorce à la mode dorienne :
« Passant, honore-moi, je suis l'arbre d'Hélène. »

Et maintenant, dormez et mêlez vos haleines,
Unissez dans vos bras l'un l'autre vos désirs.
De s'éveiller à l'aube il faut vous souvenir.
Et toi, viens à la noce, ô Hyménée Hymen !

PRIAPE

Va-t'en, ô chevrier, au bois planté de chênes,
Voir la neuve statue taillée dans le figuier :
On a gardé l'écorce, oublié les oreilles,
Mais la queue est puissante et prête à bien œuvrer.
Une enceinte sacrée et ronde, autour, s'assure,
L'eau verte de partout s'écoule des rochers.
Myrte et laurier en fleurs, et parfum du cyprès,
Et la vigne s'y tresse où pend la grappe mûre.

Les multiples chansons des merles du printemps
Jettent aux vents du ciel leurs sifflantes stridences.
Et des blonds rossignols répliquent les cadences
Et la musique monte, exhalée, de leur chant.

Assieds-toi, chevrier, demande au bon Priape
Que des chaînes d'amour où je suis je m'échappe.
Dis-lui qu'il recevra une chèvre en cadeau,
S'il cède à ma prière et si elle le frappe.
Il aura pour sa peine un triple sacrifice.
Génisse, bouc velu, l'agneau pris dans l'enclos.
Ah ! que puisse le dieu me devenir propice !

HÉRONDAS

Lorsqu'on découvrit en 1889 le papyrus qui contenait sept à huit cents vers d'un poète nommé Hérode, Hérodas, Hérondas, ou plus probablement Heroïdas, on découvrit en même temps, ou à peu près, le mime *écrit en* vers boiteux. *« Le mime, disait le grammairien Diomède au* IVe *siècle de notre ère, est une imitation de la vie qui comprend ce qui est convenable et ce qui ne l'est pas. » Ce sont, en effet, en général, des transcriptions familières de la vie quotidienne. Hérondas vivait au milieu du* IIIe *siècle avant notre ère, et l'on crut trouver dans ses œuvres, comme le dit Lemaître, qui voulait les faire traduire par Willy, des espèces de dialogues de la* Vie Parisienne. *On s'en engoua, on les traduisit. Ils sont évidemment d'une langue composite, et ne dédaignent point la verdeur. Mais ils sont aussi peu réalistes, semble-t-il, qu'une chanson de Bruant, ou qu'une page de Céline. Ajoutons qu'ils sont parfois ennuyeux, sauf en quelques passages gaillards, comme les conversations de deux dames du monde qui se demandent où acheter un objet fort intime. La bouffonnerie des situations, l'outrance, le langage plus vert qu'il n'est naturel, font de quelques-uns de ces mimes, toutefois, des créations assez amusantes, et un document précieux sur une mode littéraire. J'avoue avoir un peu forcé la note en traduisant un mime entier d'Hérondas en style de cabaret montmartrois, mais il me semble que c'est assez bien, avec l'alexandrin boiteux, le même genre d'artifice que chez le Grec.*

Bitinne

Dis donc, Big... ton machin, il en a jusque-là ?
Et mon p'tit jeu de jamb's, il ne lui suffit pas ?...
Tu courses la Renée, la souris au Ménon ?

Le Big

La Renée ? Ah ! ça va... Je l'ai biglée, moi, non ?
Cette poule ?... Ah ! Bitinn', tout le temps, des giries...
T'es ma patronne, d'acc... Ton idée, j'obéis...
Mais t'es là à m'pomper mon sang l'jour et la nuit...

Bitinne

Dis, mon gars, ta tapette, ell' m'paraît bien rodée ?
Hé, Gâcheus'... Le Rouquin, qu'il s'amène... Où qu'il est ?

Le Rouquin

Qu'est-c'qu'y a ?

Bitinne

Toujours là ? Faut m'ficeler ce copain !
Tu vas m'chercher au puits la corde, et en vitesse !

Il va prendr' quelqu'chos'... et si tout l'patelin
N'en r'tient pas d'la graine... ah ! j'suis plus un' gonzesse...
Et d'ailleurs le bicot gagne à s'fair' dérouiller...
Je t'ai pris pour un homm'... C'est ma faute, Big, vois-tu...
Mais si j'me suis gourrée, compt' pas trop là-d'sus :
La Bitinne, aujourd'hui, ell' n'est plus dérangée...
Allons ! Enlèv' sa ch'mise, et grouill' de le fic'ler !

Le Big

Non... non... ma p'tit' Bitinn'... je t'embrass' les genoux...

Bitinne

Enlèv' sa ch'mis', j'te dis !... Faut tout d'mêm' te rendr' compte
Que c'est moi ta patronne, et que tu m'coût's des sous...
C'était un' sal' journée l'jour où j'tai engagé...
Fais gaffe, le Rouquin, je vois tes manigances :
C'est tout ce qu'on voudra excepté l'attacher :
Fais-lui toucher les coud's, et la cord' dans sa viande !

Le Big

Ah ! Bitinn', pour ce coup, ah ! dis ! passe l'éponge...

Tu sais c'que c'est qu'un homm'... j'ai fauté... l'prochain coup,
Si j'fais pas c'que tu veux, j'veux bien qu'on me tatoue !

Bitinne

Ça va ! Gard' pour Renée, mon gars, tes momeries...
Tu t'roul's dessus !... Et moi, j'suis la descent' de lit...

Le Rouquin

Le v'là bien ficelé...

Bitinne

Fais gaff' qu'il ne s' tir' pas...
Conduis-le chez Hermon, en taule, et dis au gars
Qu'on lui fich' un' raclée, mille coups par devant
Et sur le dos encor', mille coups, tout autant.

Le Big

Ah ! Bitinne, tu veux me descendre comm' ça...
Sans mêm' chercher si c'est vrai ou si ça l'est pas ?

Bitinne

Ah ! mais dis donc... t'as oublié c'qu'a dit ta langue :
« Oh ! Bitinn', pour ce coup, ah ! dis ! passe l'éponge... »

Le Big

Je disais ça, c'était pour t'empêcher d'râler...

Bitinne

Et toi tu restes là, planté, à me bigler ?
Et tu l'emmènes pas, là-bas, là où j't'ai dit ?
Allez, Gâcheus', vas-y, tap's-y sur sa sal' bouille !
Et toi, Toto-la-Poign', suis-le où il t'conduit...
Attends, la fill', donn's-y, à cette sal' fripouille,
Un bout d'torchon... Qu'il cach' sa salop'rie de queue,
Qu'il s'balad' pas à poil sur les places publiques...
Et toi, l'Rouquin, t'entends ? Je r'mets ça, et d'deux :
Dis bien au gars Hermon ce qu'je veux qu'on y applique :
Mille coups côté pile, et mille fac'... Compris ?
Et si mon p'tit bord'reau, t'en laisses de côté,
C'est toi qui régleras, avec les intérêts...
En avant !... Le chemin, c'est tout droit, par ici,
Et c'est pas du côté de ta petite amie...
— Ah ! bon Dieu ! j'oubliais !... Appelle-les, ma fille,
Appelle, grouille un peu, avant qu'ils soient trop loin...

La Gâcheuse

Hé, Rouquin, on t'appelle !... Hé, t'es dur de la feuille ?

Ah ! là là ! si jamais on dirait un copain...
Quelle brute avec lui... Pilleur de macchabées !...
Oui, aujourd'hui, c'est toi qui l'emmèn's à la taule,
Par la force, Rouquin... T'en fais pas, j'te verrai
D'ici cinq ou six jours... t'auras aux pieds tes bottes,
Tes bott's en fil de fer que tu viens de quitter,
Et tu s'ras à l'enseign' de saint Chacun-son-tour !

Bitinne

Oui, toi, ramène-le... bien attaché toujours...
Attaché comme il est pour son petit voyage...
Fais-moi venir ici Kosis le tatoueur...
Qu'il amèn' ses aiguill's, son encre à tatouage :
Dans une seul' balad' t'auras tout's les couleurs !
Et pendez-moi ce bougre un peu par le museau :
Ce n'est pas autre chos' que mérite un bicot...

La Gâcheuse

Va, tati, pour ce coup, va, laisse-le tranquille...
Je t'en prie, si tu pens's bien un peu à ta fille,
Au gars chez qui un jour ell' va tout d'même entrer,
Aux gosses qu'elle aura et qu'tu tiendras levés,
Allons, je te l'demande, oublie cette sottise...

Bitinne

Ah ! Gâcheus', je t'en prie, faut pas me contrarier !

Ou bien c'est moi qui finirai par m'en aller . . .
Que j'aille passer la main pour cett' raclure d'homme ?
Mais tout le mond' pourrait me cracher à la gueule !
Ah ! non ! mère de Dieu ! Puisqu'il n'a pas compris
Qu'avec moi il était un homme, un régulier,
On lui fich'ra sur l'front quelque chose d'écrit,
Et ça lui apprendra tout d'suite ce qu'il est.

La Gâcheuse

On est le vingt . . . Allons . . . Dans cinq jours, c'est les
Morts . . .

Bitinne

Allons . . . pour cette fois . . . je lui pardonne encor . . .
Tu peux dire merci à la Gâcheus' : je l'aime
Autant que ma fillette, et j'l'ai nourrie moi-même . . .
Mais quand on aura fait nos dévotions aux Morts,
Fais gaffe : après la fêt', t'auras ta fête encor . . .

BION

Bion était né à Smyrne au IIIe *siècle avant notre ère, il vécut à Alexandrie, il imita Théocrite. Nous ne savons à peu près rien de plus de lui, et les œuvres qui lui sont attribuées, épigrammes sur les Amours dans le goût anacréontique, conversations de bergers, sont parfois contestées. Elles n'en sont pas moins gracieuses, et, au moins une fois, dans le* Chant funèbre en l'honneur d'Adonis, *Bion (ou l'auteur supposé) s'est élevé à la plus ravissante poésie, celle qui, à travers Ovide, fait prévoir l'*Adonis *de La Fontaine. Le morceau a une grâce voluptueuse.*

CHANT FUNÈBRE EN L'HONNEUR D'ADONIS

Oui, Cypris a perdu son garçon merveilleux,
Elle a du même coup perdu sa beauté sainte.
Quand vivait Adonis, sa beauté était sainte,
Mais avec lui son charme a quitté tous les yeux.
« Hélas ! hélas ! Cypris ! » disent les monts ensemble,
Et les chênes ont dit : « Hélas sur Adonis ! »
Sur Aphrodite en deuil les fleuves se lamentent,
Et les sources des monts pleurent sur Adonis.
Le chagrin a rougi les pétales des fleurs.
Cythère en ses vallées chante un chant de douleur :
« Hélas ! ô Cythérée ! mort le bel Adonis ! »
Et l'écho lui répond : « Mort le bel Adonis ! »

Qui ne dirait « hélas ! », qui retiendrait ses pleurs
Sur le cruel destin de l'amour de Cypris ?

Quand ses yeux ont compris la blessure mortelle
Et le sang rougissant sur la cuisse défaite,
Elle pleure : « Adonis ! », ouvre ses bras : « Arrête,
Malheureux Adonis ! arrête, redit-elle,
Que je m'approche encor pour cette fois dernière,
Et, nos lèvres mêlées, dans mes bras je te serre.
Un instant, Adonis, réveille-toi encor.
Redonne-moi encor un suprême baiser,
Un baiser, si longtemps que vivra ton baiser,
Jusqu'à perdre ton âme en mes lèvres encor,
Et que ton souffle expire au profond de mon cœur ;
Que je tire de toi l'enchantement si doux,
Et boive ton amour à ton corps jusqu'au bout !
Je garderai en moi ce baiser, tout de même
Que je t'aurais gardé, ô toi qui vas fuyant,
Qui vas fuyant si loin, jusqu'aux rives suprêmes
Où règne le seigneur amer et violent,
Puisque moi, malheureuse, il me faut toujours vivre,
Que je suis immortelle et je ne puis te suivre.
O Perséphone, prends l'époux qui était mien :
Ta puissance est toujours plus forte que la mienne,
Et tout ce qui est beau à jamais te revient :
Le malheur est sur moi, infinie est ma peine,
Et je pleure Adonis que m'a ravi la mort,

Et de toi, Perséphone, ah ! je crains tout encor !
Te voilà mort, ô toi mon plaisir bien-aimé,
Mon bonheur s'est enfui comme s'envole un rêve,
Cypris est sans mari, les Amours délaissés,
Ma ceinture avec toi reste désenchantée.
Mon imprudent, pourquoi la chasse qui t'enlève ?
Pourquoi, si beau, pourquoi, avec cette folie,
Contre un fauve vouloir te mesurer ainsi ? »
Ainsi pleurait Cypris, et les Amours pleuraient :
« Mort le bel Adonis ! Hélas ! ô Cythérée ! »

La reine de Paphos répand autant de pleurs
Que le bel Adonis a répandu de sang,
Et les deux sur le sol ressuscitent en fleurs,
L'anémone des pleurs et la rose du sang.
Ah ! je pleure Adonis. « Mort le bel Adonis ! »

Cypris, ne pleure plus ton époux dans les bois :
C'est un lit bien mauvais qu'un lit désert de feuilles.
Même mort, Adonis veut ton seul lit à toi,
Même mort, il est beau, beau comme s'il sommeille.
Mets-le sur les draps fins où il venait dormir,
Où, tout au long des nuits, auprès de toi couché,
Il prenait saintement la peine du plaisir,
Sur cette couche d'or qui brûle du désir
De recevoir encor ton Adonis blessé.
Jette-lui la couronne, et les fleurs, et sur lui

Puissent mourir les fleurs comme il est mort aussi !
Verse-lui les parfums, les baumes syriens :
Que meurent les parfums, sur lui qui fut le tien !
Le charmant Adonis gît sur des voiles pourpres.
Autour de lui en pleurs gémissent les Amours.
En l'honneur d'Adonis, leurs cheveux sont coupés.
L'un, sur le lit funèbre, a ses flèches posées,
L'un son arc, l'un sa plume, et l'autre son carquois,
Et l'autre a délié la sandale du mort,
L'autre apporte de l'eau dans la cuvette d'or,
Et l'autre vient laver la cuisse ensanglantée.
Et le dernier se tient debout derrière lui
Et des ailes s'en vient éventer Adonis.
Hélas ! ô Cythérée, les Amours ont gémi.

MOSCHOS

De Moschos, nous ne savons à peu près rien non plus. C'était un poète sicilien du III[e] *siècle alexandrin. On lui attribue sans grande certitude quelques poèmes bucoliques, quelques épigrammes. Le* Chant funèbre en l'honneur de Bion *qui ne manque pas de grâce sous sa redondance et dont je copie quelques stances, lui est contesté par les uns, maintenu par les autres. Quoi qu'il en soit, c'est un des disciples les plus charmants de Théocrite et d'Anacréon que notre Renaissance aima.*

CHANT FUNÈBRE EN L'HONNEUR DE BION

Commencez, Muses de Sicile,
Commencez à mener le deuil.

Sanglots des rossignols dans le feuillage épais,
Faites savoir aux flots des eaux siciliennes
Que Bion le bouvier n'est plus là désormais :
Morte est la poésie, la chanson dorienne.

Commencez, Muses de Sicile,
Commencez à mener le deuil.

L'ami de nos troupeaux ne fait plus de musique,
Il ne chante plus seul, sous les chênes assis,
Il chante chez les morts, il chante pour l'Oubli.

La montagne est sans voix, et parmi nos prairies,
Auprès de son taureau, errant mélancolique,
La vache a dédaigné l'herbe qui la nourrit.

Commencez, Muses de Sicile,
Commencez à mener le deuil.

Ah ! tous les rossignols, toutes les hirondelles,
Qui, charmés par ses soins, apprenaient à chanter
Sur les rameaux posés, et eux en face d'elles,
Se répondent en cris : « Oiseaux en deuil, pleurez !
Et vous aussi sur lui, comme ils font, gémissez ! »

Commencez, Muses de Sicile,
Commencez à mener le deuil.

Avec toi ont péri les Muses et leurs dons,
Et les baisers charmants ravis aux jeunes filles,
O bouvier, les baisers donnés par les garçons !
Et les Amours en pleurs autour de toi s'attristent,
Et Cypris t'a donné un baiser plus brûlant
Que le baiser reçu par Adonis mourant.

Commencez, Muses de Sicile,
Commencez à mener le deuil.

Lorsque la mauve, hélas ! au jardin s'est fanée,
Avec le persil vert, la fleur d'anis frisée,

Quand revient le printemps, ils renaissent au jour :
Mais nous, les grands, les forts, nous si sages, les hommes,
Dès que la mort nous touche, au creux du sol, bien sourds,
Sans fin et sans réveil nous dormons un long somme.
Ainsi tu vas dormir dans la terre, muet...
Et la Nymphe a permis au crapaud de chanter !

Commencez, Muses de Sicile,
Commencez à mener le deuil.

L'AMOUR EN FUITE

Cypris appelait son enfant l'Amour :
« Quelqu'un l'a-t-il vu dans les carrefours ?
C'est un évadé. A qui le dira,
Bonne récompense ! En prime il aura
Un baiser de moi. Mais s'il le ramène
Ce ne sera pas un simple baiser,
Mais un don meilleur, ami, pour la peine.
L'enfant est facile à identifier.
On le reconnaît dans une vingtaine.
Son teint n'est pas blanc, mais couleur de feu.
Ses yeux sont brillants et tout vifs de flamme,

Son esprit malin, ses mots doucereux.
Il ne pense rien comme il le proclame.
Le son de sa voix est doux comme miel,
Son vouloir amer comme l'est le fiel.
Sauvage, tricheur, et malicieux,
Toujours à mentir, ses jeux sont cruels.
Joliment bouclés sont ses beaux cheveux,
Mais il a au front surtout du toupet.
Ses poings sont petits, mais frappent au loin,
Jusque chez les morts, les rois souterrains.
Son corps est tout nu, son âme voilée.
Pareil à l'oiseau, il porte des ailes,
Et vers les garçons ou les demoiselles
Il vole, ici, là, sur leurs cœurs descend.
Il possède un arc, un arc tout petit,
Sur cet arc un trait, un trait tout petit,
Mais qui jusqu'au ciel porte en un instant.
Il a un carquois doré sur le dos :
C'est là qu'il a mis ses amers roseaux,
Et j'en suis blessée moi-même souvent.
Tout cela fait mal, moins que son flambeau :
Le soleil prend feu au petit flambeau.
Ah ! si tu le prends, n'aie point de pitié.
Ramène-le moi attaché serré.
S'il pleure, attention, car c'est qu'il te trompe.
S'il rit, tire-le. Et fuis son baiser.
Son baiser fait mal, sa lèvre empoisonne.

S'il dit : « Prends ces traits, vois, je te les donne »,
Garde de toucher ces dons cauteleux :
Ils sont imprégnés tout entiers de feu ».

LA MER ET LA PRAIRIE

Lorsque le vent léger souffle sur la mer bleue,
Alors mon cœur craintif devient audacieux,
La terre est moins amie et l'eau calme me tente.
Mais quand gronde la mer, profondeurs blanchissantes,
Et que la vague immense écume et se rebelle,
Vers l'arbre et vers le sol je tourne mes prunelles,
Je fuis la mer, la terre a des douceurs nouvelles,
J'aime le bois ombreux où, quand souffle le vent,
Sous sa force le pin ne cesse pas son chant.
Ah ! le pêcheur en mer connaît la dure vie,
Sa barque est sa maison, et la mer est son champ,
Et il s'en va chasser le poisson qui s'enfuit.
Moi, dessous le platane au feuillage profond,
Je goûte le sommeil qui est doux à mon cœur.
Puissé-je auprès de moi entendre avec bonheur
La source murmurante au fil de sa chanson,
Qui charme le terrien et ne lui fait point peur !

ARATOS

Aratos, au IIIe *siècle avant notre ère, fut fort admiré par ses contemporains d'abord, Théocrite et Callimaque en particulier, puis par toute l'antiquité, traduit par Cicéron, imité par Virgile. Il était l'auteur d'une sorte de cours d'astronomie et de météorologie populaire, fort ennuyeux, où il se montra élégant versificateur et vulgarisateur. On ne peut guère citer, de ces* Phénomènes, *que le début, qui a une noble gravité.*

INVOCATION

Commençons par Dieu, par celui qu'il ne faut pas nommer.
Toutes choses en ce monde sont pleines de sa divinité.
Et l'assemblée des hommes en est pleine, et la mer et les ports
En sont pleins, et nous sommes tous sous le règne de Dieu encore.
Nous sommes sa race et sa possession, il tend sa droite avec douceur
A tous, et il pousse les peuples au labeur,
Et il connaît les conditions de la vie, et il indique le moment
Où la terre est bonne pour les bœufs et le labourage, et l'heure où c'est le temps
De planter les boutures en terre, et de semer au mieux.

C'est lui qui a établi les signes dans les cieux,
C'est lui qui a placé les astres selon sa loi, et par lui les étoiles ont été disposées
Pour l'année, afin qu'elles indiquent, soigneusement ordonnées,
Le temps qu'il fera aux hommes, et que tout naisse comme il convient.
Tout lui est soumis depuis le commencement jusqu'à la fin.
Salut, ô Père, ô Merveille immense, ô Secours qui viens magnifiquement pour nous !
O Engendreur de tous, et de toi-même ! Et vous aussi, je vous salue, ô Vous,
O douceur de miel parfaite pour tous, ô Muses, je vous implore,
Laissez les étoiles me parler à moi aussi, et inspirer tout ce que je vais chanter encore.

PSEUDO-PHOCYLIDE

Phocylide, contemporain de Théognis, vivait au milieu du VIe *siècle avant notre ère. Il avait grande réputation ; nous ne savons rien de sa vie, et il ne nous reste de lui que quelques vers moraux assez plats. Mais, à l'époque alexandrine, on composa sous son nom des préceptes qui mêlent curieusement les souvenirs de la religion grecque, les doctrines d'Éleusis, et des souvenirs évidents des livres sacrés hébreux. Il est extrêmement probable que ces textes quasi bibliques ont été fabriqués à Alexandrie pour préparer des rapprochements entre la morale (et la théologie) mosaïque et la pensée grecque, et, à ce titre, ils sont curieux, en même temps que par leur accent bougon et rugueux.*

SENTENCES

Donne leur part de terre aux morts sans sépulture.
Laisse aux tombeaux les morts, cache aux yeux du
soleil
Ce qu'on ne doit point voir, sans faire aux dieux injure.
Du corps il est mauvais d'abolir l'ossature.
Les disparus bientôt renaîtront au soleil,
Et selon notre espoir aux dieux seront pareils.
Car l'âme chez les morts demeure et ne meurt pas :
Le Dieu qui l'a créée et faite à son image
A l'homme l'a donnée comme on confie un gage.
. . .

Ne mange pas de chair, nourriture des bêtes,
Laisses-en les reliefs aux chiens qui vont courant :
La bête se nourrit seule de chair de bête.

. . .

Tâche de ne pas prendre avec brutalité
La main des tout-petits.

. . .

Ne va pas offenser la femme de ton père,
C'est ta mère, elle tient la place de ta mère.
Et ne fais pas l'amour dans le lit de ton père.
Et ne va pas coucher avec ta sœur, ô honte.
Et ne va pas toucher la femme de ton frère.
Femme, ne meurtris pas l'enfant dedans ton sein,
Et ne le jette pas aux vautours ou aux chiens.
Toi, ne sois pas brutal avec ta femme enceinte.
Et ne transforme pas en eunuque un garçon.
Refuse l'union des bêtes sans raison
Et le honteux plaisir des femmes violées.
La nature s'offense aux amours interdites :
Le mâle au mâle uni chez la bête déplaît.
Que la femme non plus près d'une autre n'imite
L'étreinte des époux lorsqu'ils sont accouplés.
Ne te rue pas entier à l'amour d'une femme :
L'amour n'est pas un dieu, c'est un mal très infâme.
Mais aime celle-là que tu as épousée :

Rien n'est plus doux au cœur, rien n'est plus merveilleux,
Lorsque les deux époux, jusqu'au jour qu'ils sont vieux,
S'aiment sans que jamais rien les ait divisés.

ANACRÉONTIQUES

S'il nous reste peu de poèmes authentiques d'Anacréon, la Renaissance crut en avoir découvert un grand nombre qui, d'après les spécialistes, seraient simplement des pastiches de l'époque alexandrine ou impériale. A cause de l'enthousiasme qu'a marqué pour eux notre XVI[e] *siècle, et des imitations que nous connaissons tous, ils sont pourtant beaucoup plus connus que les originaux. Si l'on met à part Euripide (à cause de Racine) et l'*Anthologie, *peu de compositions helléniques ont exercé une influence plus durable sur la poésie française que le recueil des* Anacréontiques. *C'est le modèle de toute la littérature galante de plusieurs siècles. Si minces qu'en soient les thèmes, on conviendra qu'ils sont souvent ravissants, et d'un goût à peu près parfait dans leur ordre.*

L'AMOUR MOUILLÉ

C'était naguère, à l'heure de minuit,
Quand le Bouvier fait infléchir la course,
Sous son poignet, déjà, de la Grande Ourse,
Et que partout l'homme s'est endormi,
Bien écrasé sous le poids des fatigues.
L'Amour alors chez moi s'est présenté,
Et du marteau à ma porte a heurté.

— Qui donc, criai-je, à ma porte a tapé ?
Qui vient briser la suite de mes songes ?

Mais il me dit : — Ouvre sans crainte aucune,
C'est un enfant que la pluie a mouillé,
Qui s'est perdu par une nuit sans lune.

En l'entendant, je fus pris de pitié,
Et aussitôt ma lampe rallumée,
Je vins ouvrir, et je vis dans le noir
Comme un enfant, un enfant porteur d'arc,
Et sur son dos un carquois et des ailes.
Auprès du feu, je le menai s'asseoir,
Je réchauffai ses deux mains dans les miennes,
Et j'essuyai sa longue chevelure
Pour la sécher de toute sa mouillure.
Dès que le froid ne le tint plus transi :
— Allons, dit-il, essayons donc cet arc,
Et voyons bien si l'eau de cette pluie
Ne m'en a pas trop abîmé la corde.

Il tendit l'arc, d'un coup il me frappa,
D'un aiguillon, en plein milieu du cœur.
Sautant de joie, et riant aux éclats :
— Prends part, dit-il, mon hôte, à mon bonheur :
Car je vois bien que mon arc est intact,
Mais bien aussi que j'ai touché ton cœur.

LA BEAUTÉ

La nature donne au taureau
Sa corne, au cheval son sabot,
Au lièvre sa patte véloce,
Au lion sa denture féroce.
Aux poissons elle offre la nage,
Elle offre le vol aux oiseaux ;
Pour l'homme, il y a le courage.

Pour la femme, tout est-il clos ?
Que reste-t-il donc ? La beauté,
Qui de tout bouclier tient lieu,
D'une épée, n'importe laquelle,
Car une femme qui est belle
Triomphe du fer et du feu.

SUR UN AMOUR DE CIRE

Un jeune homme vendait
Un Amour fait de cire.
Je m'approche pour dire :
« Tu vendrais pour combien
Ce que tu as sculpté ? »

Il me dit en dorien :
« Prends-le, et paye-moi
Comme tu l'entendras !
Connais-moi jusqu'au bout :
Ce n'est pas mon métier,
Mais cet Amour prend tout,
Et je veux le quitter. »
« Donne ! donne-le donc !

Prends cette pièce et passe
Le gentil compagnon !
Et toi, Amour, par grâce,
Ah ! brûle-moi, sinon
C'est le feu qui te fond ! »

A UNE JEUNE FILLE

Ah ! que ne suis-je ton miroir
Que toujours tu veuilles me voir !
Si je pouvais être ta robe
Afin que toujours tu me portes !
Je voudrais devenir cette onde
Où tu t'en viens baigner ton corps.
Je voudrais, mon amie, encor
Être le parfum qui t'inonde,

La bandelette de tes seins,
Ou la perle à ton col portée.
Je voudrais être la sandale
Et qu'au moins me foulent tes pieds.

QUAND JE BOIS DU VIN

Quand je bois du vin,
Mon cœur enflammé
Se met à chanter
Les Muses . . .

Quand je bois du vin,
Ma peine est chassée,
Mes noires pensées
Vont aux vents marins.

Quand je bois du vin,
Je tresse des fleurs,
Je m'en ceins le front,
Chante le bonheur.

Quand je bois du vin,
Et je me parfume,
Une fille au bras,
Je chante l'amour.

Quand je bois du vin,
Au creux de la coupe,
Mon esprit s'enchante
Aux joyeuses troupes.

Quand je bois du vin,
C'est mon bien à moi,
Le seul dernier gain,
Puisqu'un jour tout meurt.

L'AMOUR PIQUÉ

Dans les roses, un jour,
Une abeille dormait.
Ne la vit point l'Amour,
Elle le pique au doigt.
Avec sa main blessée,
Il se prend à crier.
Il s'envole et il court
Vers Cythérée la belle.
« Ma mère, crie l'Amour,
Je suis perdu, je meurs !
Un serpent m'a piqué,
Petit, avec des ailes.
Les paysans appellent

Cette bête une abeille. »
Et sa mère, alors, lui répond :
« Si tu souffres de l'aiguillon
Dont une abeille t'a blessé,
O mon Amour, que te diront
Ceux que tes flèches ont touchés ? »

LES LIBATIONS

Sur le myrte frais et le lotus vert,
Mollement couché, je veux m'enivrer.
D'un lien de roseau, sache, Amour, nouer
Ton manteau au col, et m'offrir un verre !
La vie roule et court : c'est la roue d'un char.
Nos os dispersés, nous serons poussière.
A quoi bon verser le parfum alors
Ou l'eau et le lait au tombeau d'un mort ?
Verse-moi plutôt le parfum, tandis
Que je suis en vie, couronné de roses.
Appelle-moi donc une fille tendre,
Avant que je parte, Amour, me mêler
Aux chœurs souterrains que forment les ombres,
Que tous les soucis de moi soient chassés !

MÉLÉAGRE

Méléagre est né près de Gadara en Syrie, au second siècle avant notre ère, et Paul de Saint-Victor l'appelait assez justement « un créole de race athénienne ». Il a pour lui la langueur, l'élégance un peu mince, la frivolité sans espoir, et il a exprimé mieux que personne la fièvre et le charme de la vie. Chez lui, la peine elle-même devient une volupté, et il ne faut pas prendre trop au sérieux ses douleurs. Mais à chanter le plaisir, il lui arrive d'atteindre à une telle perfection que nous pouvons nous en émerveiller longuement. André Chénier l'a imité, Sainte-Beuve l'a profondément admiré, Pierre Louÿs l'a traduit. De tous les poètes grecs, il est un de ceux qui nous semblent le plus proches de nous, par son inquiétude ravissante, et par son chant un peu voilé. Il ne trouva d'absolu ni dans l'amour des femmes, ni dans d'autres amours auxquelles il se livra sans scrupule pendant un temps. Mais il aimait la poésie, et nous conservons ses épigrammes parce qu'il eut le premier l'idée de les réunir avec celles d'autres poètes, comme lui brefs et mélancoliques : ce fut la première Anthologie Grecque, *source de ces* Anthologies *dont s'enchanta longuement notre Renaissance quand le moine Planude eut composé la plus illustre d'entre elles. Méléagre mourut un peu plus de cent ans avant notre ère, chargé d'années, semble-t-il, le représentant le plus parfait de l'Orient hellénisé, et proche tantôt de notre* XVIIIe *siècle, tantôt de Musset, tantôt du meilleur Pierre Louÿs.*

A LA LAMPE

O lampe, ô sainte nuit, de nos serments communs
Nous vous avons tous deux pris comme seuls témoins,
Nous vous avons juré, lui de m'aimer sans cesse,
Et moi de ne jamais le quitter ; vous avez
Reçu de nos deux voix nos communes promesses.
Mais maintenant il dit, ô lampe, qu'il faudrait
Ecrire sur de l'eau de semblables promesses,
Et c'est dans d'autres bras que tu le vois serré.

A L'ÉTOILE DU MATIN

Étoile du matin, aux amoureux cruelle,
Pourquoi donc parcourir le ciel avec lenteur
Alors qu'un autre amant chauffe son lit à elle ?
Lorsque je la tenais, si mince, entre mes bras,
Comme tu venais vite allumer cet éclat
Dont tu savais narguer les peines de mon cœur !

SERMENT

Par les cheveux bouclés de la belle amoureuse,
Le parfum de l'amie qui chasse le sommeil,

Par les jeux inventifs de la voluptueuse,
Par la lampe allumée sur les chants de mes veilles,
Tu ne me laisses plus, Amour, je te le jure,
Sur ma lèvre qu'un souffle à peine soupiré,
Mais donne encore l'ordre, et ce souffle, c'est sûr,
C'est pour toi seul qu'encor je saurai l'exhaler.

LA COURONNE

Ah ! verse un peu de vin encore !
Ah ! dis son nom, son nom encore !
Mêle son cher nom au vin pur !
De ces fleurs aux parfums en pleurs,
Qui d'hier ont été cueillies,
Couronne-moi pour mon amie.
La rose qui aime l'amour,
Je vois bien qu'elle est tout en pleurs
De la voir sur le cœur d'un autre,
De ne plus la voir sur mon cœur.

LA FLEUR DES FLEURS

Au front de ma beauté se sont fanées ses fleurs,
Mais elle est là, brillante, et la fleur de ses fleurs.

A LA NUIT

O nuit, ô toi, Désir qui me tiens éveillé,
Reins émus dont l'idée brûle et me fait pleurer,
Dites, lui reste-t-il un peu de ma tendresse ?
Garde-t-elle, en son cœur que la froideur oppresse,
De mes baisers d'antan quelque chaude mémoire ?
A-t-elle sur son lit les larmes pour compagnes ?
Sait-elle encor baiser mon fantôme illusoire ?
Ou connaît-elle ailleurs l'amour renouvelé ?
Oh ! n'éclaire jamais, lampe, des jeux semblables,
Et garde pour moi seul celle qui t'est confiée.

CYPRIS ET L'AMOUR

Cypris nous fait brûler pour le désir des filles,
Mais l'Amour nous apprend le désir des garçons.
Vers la mère ou l'enfant, vers qui mes pleurs iront ?
Ma foi, c'est de Cypris que vous tiendrez l'aveu
Que le plus fort sera l'enfant audacieux.

LE SONGE

Songe charmant venu dans une nuit,
L'Amour a mis au milieu de mon lit,

Tout plein de rire, un bel adolescent
Qui pouvait bien avoir ses dix-huit ans.
J'aurais voulu dans mes bras le tenir,

Mais mon espoir, hélas ! demeura vain.
Et maintenant, de lui je me souviens
Et tout mon cœur brûle de son désir.
Devant mes yeux je garde dans la nuit,
Sans la quitter, mon image rêvée.
Cœur malheureux, quand sauras-tu cesser
De rechercher de songe en songe ainsi
Le simulacre et sa vaine beauté ?

L'EAU ET LE FEU

Par le plus triste amour blessés,
Vous qui la neige au vin mêlez,
Qui savez l'amour des garçons
Et qui goûtez son miel amer,
Oh ! vite, allons ! versez l'eau fraîche,
L'eau fraîche où s'est fondue la neige,
Afin d'en arroser mon cœur.
Sur l'un d'entre vous, j'ai osé
Lever trop hardiment les yeux.
Ah ! garçons, avant que le feu

N'ait toute mon âme incendiée,
Ah ! versez de l'eau sur le feu !

LE REGARD

A toi sont attachés tous les fils de ma vie,
De toi dépend mon souffle et mon reste de vie.
Mon ami, par tes yeux qui frapperaient l'aveugle,
Par la clarté qui naît de tes sourcils brillants,
Si ton regard est noir, c'est l'hiver dans mon cœur,
Mais si tu me souris, fleurit le doux printemps.

UN SEUL ÊTRE VOUS MANQUE...

S'il est présent, le monde à mes yeux est présent.
Que le monde soit là et lui seul soit absent,
L'univers devient invisible.

ÉPITAPHE DE KLÉARISTA

Kléarista, la mort et non ton fiancé
Ta ceinture de vierge, hélas ! a dénouée.
Tout à l'heure chantaient les flûtes de la nuit

Pour fêter la douleur qui plaît aux jeunes filles,
A ta chambre on fermait les portes avec bruit.
Les flûtes du matin maintenant ont gémi,
Le chant joyeux s'est tu, en plainte s'est changé,
Et la même lueur de ces torches de pin
Qui brillait aux rideaux de ton lit d'hyménée,
O morte, maintenant, te montre le chemin.

ÉPITAPHE D'HÉLIODORA

Je te donne ces pleurs au delà de la terre,
Gages de mon amour, jusqu'au pays des morts,
Et verse, avec ce deuil qui coule sur la pierre,
De notre intimité, du désir de naguère,
Le souvenir encor.

Car pour toi mon amour, mon amour déchiré,
Reste en mon cœur brisé toujours aussi brûlant,
Et même sur ton ombre, hélas ! je viens pleurer.
Mais qu'importe au néant ?

Hélas ! où est la fleur que j'ai tant désirée ?
La mort me l'a ravie. Sa beauté printanière
Dans la poussière gît souillée.
Source de l'univers, je t'en supplie, ô Terre,

Garde-la dans ton sein comme au sein d'une mère,
La morte que tous ont pleurée.

LA SAUTERELLE

Illusion de mes amours,
Consolation de mes rêves,
Muse des champs, musique douce,
Image de la flûte humaine,
Chante pour moi, ô sauterelle,
En crissant bien contre tes ailes,
Un air qui charme ma déveine
Et délivre mon cœur en peine.
Donne-moi la chanson bien douce
Qui sache mentir à l'amour,
Donne-la-moi, ô sauterelle,
Et je t'offrirai le matin
Une touffe verte de thym,
Et cueillies pour toi dans les prés,
Quelques gouttes de la rosée.

LE PRINTEMPS

Voici qu'avec le vent l'hiver quitte le ciel,
Le printemps opulent s'avance et nous sourit,

L'herbe verte a couvert l'ancien sol assombri,
L'arbre bourgeonne et vit sous la feuille nouvelle.
Le pré se mouille et rit de la rosée d'aurore,
Les roses au soleil ont ouvert leurs corolles.
Le berger sur les monts joue d'une flûte allègre,
Devant le chevrier bondit la blanche chèvre.
Déjà le matelot, sur les vagues marines,
Offre sa voile ouverte aux brises complaisantes,
Déjà le vigneron couronné de guirlandes
Fête le dieu du vin dans les fleurs de sa vigne.
L'abeille, du taureau, est née, et s'ingénie,
Au travail magnifique en sa ruche acharnée,
Et fond la belle cire en rayons assemblée.
Partout les vols d'oiseaux lancent leurs chants et crient,
L'alcyon sur les flots et l'hirondelle aux toits,
Le cygne sur le lac, le rossignol aux bois.
Ah ! si le pré fleurit et si l'arbre est feuillu,
Si la flûte qui chante amuse le berger,
Si la joie est au cœur des troupeaux chevelus,
Si le marin navigue et le vin fait danser,
L'abeille fait son miel, l'oiseau chante son chant,
Ah ! comment à son tour le poète pourrait
Ne pas chanter aussi la venue du printemps ?

PREMIÈRE ÉPITAPHE DE MÉLÉAGRE

Sois sans crainte, passant. Chez les plus saints des morts,
De son dernier sommeil un vieillard calme dort.
C'est Méléagre, fils d'Eucrate. Il a chanté
L'Amour qui fait couler les larmes bienheureuses,
Et su joindre la Muse à la Grâce rieuse.
Il fut un homme à Tyr que bénissent les dieux,
Mais Gadara la sainte a vu naître ses jours,
Et Cos, île sacrée, le prit quand il fut vieux.
Si tu es Syrien, dis *Salam* à sa tombe,
Audoni Phénicien, si tu es Grec *Khaïre,*
Et reçois le salut que te rendra mon ombre.

DEUXIÈME ÉPITAPHE DE MÉLÉAGRE

L'île de Tyr m'a vu grandir, et Gadara,
La Syrienne Atthis, autrefois m'engendra.
Moi, Méléagre, fils d'Eucrate, j'ai joué,
Des Muses compagnon, des Grâces Ménippées.
Que ne t'étonne point ma naissance syrienne :
Le monde, ô étranger, est la patrie humaine,

D'un seul désordre un jour tous les hommes sont nés.
Et j'ai gravé ceci, chargé de tant d'années,
Sur la table devant la tombe qui m'attend,
Car près de la vieillesse on est près du néant.
Mais va ! car je suis vieux et je deviens bavard.
Donne-moi ton salut afin qu'un jour, passant,
Tu puisses à ton tour jaser comme un vieillard.

*Ce que nous appelons l'*Anthologie Grecque *est un recueil de plusieurs milliers de petits poèmes, nommés épigrammes, et réunis au cours des âges par divers lettrés. Un moine du* XVe *siècle, Planude, mit au jour l'*Anthologie *qui enchanta la Renaissance, mais c'est au* XVIIIe *siècle qu'on redécouvrit à Heidelberg un recueil antérieur au recueil planudéen, et beaucoup plus complet, connu sous le nom d'*Anthologie Palatine. *On y trouve dispersés, en livres d'épigrammes amoureuses, votives, funéraires, descriptives, morales, comiques, etc., les recueils qu'avaient formés jadis les lettrés et les poètes. Le premier de ces recueils avait en effet été composé au cours du* Ier *siècle avant notre ère par Méléagre de Gadara, dont il nous a conservé les plus beaux vers. Aux poètes de cette première époque, nous empruntons les poèmes qui suivent. On ne sait pas grand'chose, en général, de ceux qui les ont composés. Ils gardent le souvenir d'un instant, instant du plaisir, instant de la douleur : ce sont des moments embaumés de la vie humaine. Asclépiade fut le rival de Callimaque, Dioscoride vivait à la fin du* IIIe *siècle, Léonidas de Tarente, au milieu du même temps, dut quitter sa patrie et s'exiler, Timon le Misanthrope nous est mieux connu par Plutarque et par Shakespeare, et Mnasalque passait pour un poète guerrier. On peut rêver sur ces destins obscurs, et sur celui de la poétesse Nossis, dont il nous reste douze petits poèmes que Pierre Louÿs a traduits, et dont Méléagre trouvait que les vers étaient « parfumés comme l'iris ».*

LE BAISER

Sous l'étoile du soir, de ses lèvres mouillées
Une enfant m'a donné hier soir un baiser.
Ah ! quel nectar ! Sa bouche embaumait le nectar !
Et je suis maintenant ivre de son baiser
Où j'ai comme à longs traits bu le vin de l'amour.

D'un inconnu.

LA BRUNE

Elle a ravi mon cœur, et devant sa beauté
Je fonds comme la cire au souffle d'un brasier.
Elle est noire ? Qu'importe ! Ils sont noirs, les charbons,
Mais une fois pour nous les charbons allumés,
Ils luisent tout pareils aux roses en buissons.

Asclépiade.

LA FAUSSE MORTE

Oui, j'ai tenu Doris que l'amour écartèle,
Doris à la croupe de rose,
Et me suis, dans la fleur d'une chair aussi fraîche,

Senti devenir immortel.
Elle m'a bien serré dans ses jambes superbes,
Elle a su courir sans faiblir
La longue course du plaisir,
En m'offrant ses regards que la langueur énerve.
Et comme sous le vent fait la feuille qui bouge,
Sous le plaisir brillaient ses yeux devenus rouges.
Et nous n'avons cessé nos joutes de vainqueurs
Que lorsque fut usée notre blanche vigueur,
Et qu'enfin se fut endormie,
Les membres brisés, mon amie.

Dioscoride.

CHAQUE CHOSE EN SON TEMPS

Dans une vie, il y a temps pour tout :
L'amour, le mariage, et puis rien du tout.

Timon.

L'AMOUR

L'amour est chose la plus douce,
L'amour passe tous les bonheurs,
Le miel est moins doux dans ma bouche.
Ainsi dit Nossis en son cœur.

Ah ! qui n'a pas, ô toi beauté,
Connu le goût de tes baisers,
Ignore le prix de tes fleurs.

Nossis.

ÉPITAPHE DE NOSSIS

Si tu vas, étranger, vers Lesbos où l'on danse,
Pour y cueillir les fleurs de la belle Saphô,
Dis que Locres a vu le jour de ma naissance,
Et qu'aux Muses mon cœur fut cher. Va donc, et pense
Que Nossis est le nom inscrit sur mon tombeau.

Nossis.

PRINTEMPS SUR LA MER

Il est temps d'affronter les vagues océanes :
L'hirondelle bavarde et le vent sont ici.
Le silence est sur mer, les fleurs dans la prairie,
Sous les souffles de l'air s'apaisent les flots calmes.
Lève l'ancre, marin, et détache les cordes,
Fais claquer ta voilure et prends le bâtiment,
Porte ta cargaison partout où on l'attend :
Priape te le dit, qui veille sur les ports.

Léonidas de Tarente.

ÉPITAPHE DU MISANTHROPE

Passe devant ma tombe et sans me saluer,
Sans chercher à savoir mon nom ni ma naissance,
Prends un autre chemin. Si tu dois me croiser,
Oblique, et passe au loin, et garde le silence.

Léonidas de Tarente.

ÉPITAPHE DE LA CIGALE

Ton cri ne naîtra plus au milieu des sillons,
O cigale, parmi les saules en bouquet.
Je ne t'entendrai plus, charme de ta chanson,
Je n'écouterai plus crisser tes ailes blondes
A l'ombre de ce chêne où je reste couché.

Mnasalque.

SAGESSE

Ne va pas tristement d'une patrie à l'autre,
Traîner de lieux en lieux, homme, tes jours errants.
Ne va pas tristement. Cherche un abri que chauffe
Doucement au foyer un petit feu flambant.
Façonnes-y toi-même au creux de ton pétrin,

De ta farine rude et rustique, ton pain.
Et garde le fenouil, le thym, le sel marin
Dont la saveur est douce avec les mets qu'on prend.

Léonidas de Tarente.

OFFRANDE

La pomme bien mûrie, la grenade entr'ouverte,
Et sur sa tige encor cette figue fendue,
La grappe noire aux grains nombreux et pleins de suc,
Et la noix arrachée à sa coquille verte,
Le jardinier les donne, offrande du verger,
Au Priape des champs, dans la bûche taillé.

D'un inconnu.

ÉSOPE

Si l'on en croit La Fontaine, Ésope était Phrygien, bossu, malicieux et esclave, et il vivait au VIe *siècle avant notre ère. L'érudition moderne a changé tout cela et ne veut accepter ce qu'en ont dit ni Hérodote, ni Aristophane, ni Plutarque, ni bien d'autres. Ceux qui admettent encore son existence, laquelle n'est même pas certaine, rejettent en tout cas toutes les légendes gracieuses qui ont couru sur lui. Quoi qu'il en soit, les recueils de fables dites* ésopiques *avaient déjà cours au temps d'Aristophane, et ont été grossis au cours des âges. C'était la seule forme de poésie qu'admettait Socrate, et, dans sa prison, il mit en vers quelques-uns de ces récits malicieux. On a parfois voulu que les manuscrits qui nous restent fussent de l'époque byzantine, mais les spécialistes d'Ésope me paraissent juger raisonnablement en attribuant leur rédaction, dans leur ensemble, au* Ier *siècle, soit avant soit après notre ère. Ce qui a trompé, c'est qu'il s'y glisse des moralités postiches, de style chrétien. (J'en ai gardé une, par curiosité, et parce qu'elle est vraiment inattendue.) Il m'aurait en tout cas paru scandaleux de ne pas placer Ésope parmi les poètes grecs. Je sais bien que ses récits sont en prose (sauf de très rares exceptions, dont la charmante fable du* Rat de ville et du Rat des champs). *Mais c'est là que s'est nourri l'*Ysopet *du moyen âge, et La Fontaine. Et je sais bien que là où La Fontaine met en scène une comédie, Ésope est sec comme un résumé, dans une langue de « version grecque » sans éclat, mais cette sécheresse n'est pas toujours désagréable. C'est la part enfantine de cette littérature si ample et si savante, la part des veillées autour du feu, et des contes paysans,*

du gros bon sens, de la prudence, et des vues matoises sur la nature humaine. On en regrette certes la froideur et cette moralité qui tombe comme un couperet, mais cela aussi fait partie de la Grèce. J'ai choisi parmi les Fables *plusieurs de celles qui ont été imitées par La Fontaine, et qui font partie de notre patrimoine, et une ou deux plus baroques et moins connues, d'un style familier et facile, outre une fable en vers (celle de La Fontaine, sur le même sujet, n'est pas imitée d'Ésope, mais du Latin Horace).*

LE CORBEAU ET LE RENARD

Un corbeau sur un arbre perché tenait en son bec un bout de viande volée. Le renard, qui le vit et qui était fort alléché, se piéta devant lui, s'écria qu'il était joli et qu'il lui semblait beau, et que si son ramage répondait à son plumage, personne n'était mieux fait pour être le roi des oiseaux. Le corbeau, pour montrer sa belle voix, se met largement à brailler et laisse tomber sa proie. Le renard court dessus, s'en saisit, et dit : « Mon bon corbeau, si tu avais aussi quelque peu de jugeote, il ne te manquerait rien en effet pour être le roi des oiseaux. »

Cette histoire est une leçon pour les sots.

LE LOUP ET L'AGNEAU

Un agneau se désaltérait dans un cours d'eau, un loup le vit, et voulut chercher un prétexte pour le dévorer. Il était en amont, mais cela ne l'empêcha pas d'accuser l'agneau de troubler son breuvage. L'agneau répondit qu'il ne buvait que du bout des lèvres, et qu'en aval, il ne pouvait troubler l'eau d'amont. Le loup, ayant manqué son effet, répliqua : « Je sais que l'an passé tu as insulté mon père. — Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ? » répondit l'agneau. Mais le loup reprit : « Tu as beau avoir toutes les bonnes raisons que tu voudras pour te défendre, je vais te manger quand même. »

Cette histoire montre qu'auprès des gens décidés à l'injustice, la plus juste défense n'a aucun effet.

LES DEUX COQS

Deux coqs se battaient pour des poules, et devant le premier le second prit la fuite. Le vaincu courut se cacher à l'ombre d'un buisson. Le vainqueur sur un mur alla se percher et chanter sa victoire à grands coups de gosier. Un aigle aussitôt pique sur lui et l'enlève. Alors son rival dans l'ombre caché s'en revint pour baiser les poules, tout guilleret.

Cette fable montre que le Seigneur prend parti contre les superbes et donne sa grâce aux humbles de cœur.

LE RENARD ET LES RAISINS

Certain renard mourant de faim, vit des raisins qui pendaient d'une treille. Il aurait voulu les attraper, mais comme il n'y pouvait atteindre, il s'en alla, et en lui-même : « Ils sont trop verts », dit-il.

Pareillement font certains hommes : quand leurs affaires ne vont pas parce qu'ils en sont incapables, ils accusent les circonstances.

LE RENARD A LA QUEUE COUPÉE

Un renard avait eu la queue coupée par un piège. Il en fut si honteux qu'il jugea la vie invivable, et il résolut d'engager les autres renards à s'équeuter aussi, pour perdre sa mutilation individuelle dans le grand équeutage communautaire. Il réunit un jour l'assemblée générale et leur dit que la queue, c'était d'abord fort laid, et puis que cet appendice était bien lourd à traîner. Mais quelqu'un de la troupe alors : « Mon bon ami, si ce

n'était pas ton intérêt, tu ne nous donnerais pas ce conseil. »

Cette histoire convient à ceux qui donnent des conseils au prochain, non par bienveillance, mais par intérêt.

L'HOMME ENTRE DEUX AGES ET SES DEUX MAITRESSES

Un homme entre deux âges avait deux maîtresses, l'une encore verte, et l'autre un peu bien mûre. La vieille, qui avait honte de folâtrer avec galant plus jeune, chaque fois qu'il venait, lui arrachait ses cheveux noirs. La jeune, renâclant à son tour à l'idée d'avoir un vieux pour amant, lui arrachait ses cheveux blancs. Toutes deux firent tant que notre tête grise, épilée des deux parts, se trouva bientôt chauve.

C'est ainsi qu'on a des ennuis quand on est mal apparié.

LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI

Les grenouilles se lassant de l'état démocratique envoyèrent des ambassadeurs à Zeus pour le prier de leur

donner un roi. Zeus, qui les trouva un peu simples, lança un soliveau dans leur marais. Les grenouilles effrayées par le bruit commencèrent à plonger dans les profondeurs du marais. Puis, comme le soliveau ne bougeait pas, elles remontèrent et leur troupe à la fin se rendit familière jusqu'à sauter et à s'asseoir sur son dos. Tout de même vexées d'avoir un roi de ce calibre, elles se rendirent une seconde fois auprès de Zeus. « Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue. » Et Zeus impatienté leur envoya un dragon, qui les prit et les dévora.

Cette histoire montre qu'il vaut mieux un chef débonnaire et doux qu'un faiseur de troubles et qu'un méchant.

LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME

Une chatte amoureuse d'un beau jeune homme demanda à Aphrodite de la métamorphoser en femme. La déesse, prenant en pitié sa passion, la changea en une ravissante jeune fille, et le jeune homme, l'ayant vue, s'en éprit et l'emmena chez lui. Comme ils reposaient dans la chambre nuptiale, Aphrodite voulut voir si la métamorphose du corps avait entraîné un

changement dans le caractère, et lâcha une souris au milieu de la chambre. La chatte, oubliant sa condition présente, se leva du lit et poursuivit la souris pour la dévorer. Alors, la déesse, furieuse contre elle, la retransforma en ce qu'elle était avant.

Ainsi les hommes naturellement méchants ont beau changer d'état, ils ne changent pas de caractère.

LA MORT ET LE BUCHERON

Il était une fois un vieux, qui coupa du bois, le mit sur son dos. Le chemin était long. Comme il n'en pouvait plus, il mit bas son paquet, il appela la Mort. Et la Mort apparaît, lui demande ce qu'il faut faire. « C'est, dit le vieux, pour m'aider à porter ce paquet. »

Cette fable montre que tout le monde aime la vie, même si elle n'est pas drôle.

LES DAUPHINS, LES BALEINES ET LE GOUJON

Des dauphins et des baleines se faisaient la guerre. Comme la lutte s'éternisait et devenait plus âpre, un goujon (c'est petit poisson) s'éleva à la surface et essaya

de proposer un compromis. Alors un dauphin prit la parole et lui dit : « Il est moins humiliant pour nous de nous battre jusqu'à la mort que d'accepter ta médiation. »

Ainsi, il y a des hommes qui ne sont rien du tout, et qui, s'ils tombent dans une époque troublée, s'imaginent qu'ils sont des personnages.

LA CHAUVE-SOURIS, LA RONCE ET LA MOUETTE

La chauve-souris, la ronce et la mouette avaient formé une association à but commercial. La chauve-souris emprunta de l'argent pour le placer dans la communauté, la ronce prit avec elle de l'étoffe, et la mouette acheta du cuivre. Puis, elles embarquèrent. Une violente tempête survint, le bateau coula, et toute la cargaison fut perdue. Les trois associés purent pourtant gagner la rive. Depuis ce temps-là, la mouette est toujours aux aguets sur le rivage pour voir si la mer ne va pas rejeter son cuivre quelque part ; la chauve-souris, qui a peur des créanciers, se cache pendant le jour, et cherche de quoi manger pendant la nuit ; et la ronce accroche les habits des passants, en cherchant à reconnaître son étoffe.

Cette fable montre que nous revenons toujours à ce qui nous intéresse.

LE RAT DE VILLE
ET LE RAT DES CHAMPS

Un rat de ville, ami d'un rat des champs,
Fut invité un jour par son compère,
Et vint dîner avec empressement,
Mais il n'eut que de l'herbe et du blé pour se faire
        La dent.
« Or sais-tu bien, dit-il, mon pauvre ami,
Que c'est mener une vie de fourmi ?
Les biens de mon logis sont en grande abondance :
Viens-t'en chez moi et nous ferons bombance ! »
        Et notre couple de courir,
Et notre citadin de se faire un plaisir
De montrer le blé, les primeurs,
Les figues, le fromage, et les fruits, et le miel.
Le rustique ébloui le bénit de tout cœur,
Maudit le sort que lui a fait le ciel.
Comme ils allaient commencer le festin,
Quelqu'un ouvrit la porte de la salle.
Effrayés par le bruit, nos compagnons détalent
        Et courent en quelque recoin.
Un peu après, voici que les figues les tentent
Mais quelqu'un d'autre est revenu :
Derechef nos dîneurs effrayés à sa vue
Se cachent encore dans les fentes.

Alors, le rat des champs, oubliant l'appétit,
Soupire et dit au rat de ville :
« Porte-toi bien, mon bon ami,
Car je te vois t'emplir d'une façon civile,
Ne te laisser manquer de rien,
Mais au prix de la crainte et de mille dangers.
Moi, pauvret, je n'ai pour manger
Qu'un peu d'orge et de blé que je grignote bien,
Mais je ne crains ni ne soupçonne
Personne. »

Ce que veut prouver cette histoire,
C'est qu'il vaut mieux se contenter
D'une vie sans trouble et sans gloire
Que d'un luxe trompeur sans cesse épouvanté.

OPPIEN

Peut-être le poème sur La Chasse *et le poème sur* La Pêche *n'ont-ils pas le même Oppien pour auteur, car on en distingue parfois deux. Peut-être sont-ils du même écrivain, qui mourut à trente ans au* IIe *siècle de notre ère. Tous les critiques anciens l'ont admiré. Jean Tzetzès l'appelait un « océan de grâces », Scaliger le comparaît à Virgile, Buffon le citait souvent, et l'un de ses éditeurs du* XIXe *siècle écrivait : « Parmi les chefs-d'œuvre poétiques de l'antiquité échappés au naufrage des lettres et à la méchanceté des hommes, il en est peu qui méritent autant notre estime que les ouvrages d'Oppien. » Tant a toujours été grande l'incroyable faveur de l'assommante littérature didactique ! A vrai dire, Oppien est assez ennuyeux, et nous n'y pouvons prendre un plaisir pervers qu'en l'écoutant dénombrer gravement ses vérités controuvées, ses fausses observations, ses fables tenues pour science, et en le regardant vivre, sentencieux, irrésistible, totalement fermé à toute réalité, dans son baroque univers de poissons amoureux des gazelles, et de tendres ménages de crustacés, notant sur son carnet les amours des biches, et si loin de toute pensée égrillarde qu'il en devient attendrissant.*

AMOUR, QUAND TU NOUS TIENS...

L'antilope est amphibie, elle va de l'un à l'autre élément
Et lorsqu'elle nage à travers les abîmes des mers et fend
les flots mouvants

Une foule de poissons fend avec elle les eaux
Et la suit en même temps, et lui lèche la peau,
Car douce est la peau de l'antilope, et se frotter à leur ami cornu leur est voluptueux.
Ce sont surtout les congres et la broutille de noires-queues,
Et les anguilles de mer, et les homards, qui se pressent autour d'elle ainsi.
Ah ! quel étonnement, quel étonnement inexprimable, de voir ici
Des animaux brûler des plus étranges désirs et des philtres extraordinaires de l'amour !
Car ce n'est pas aux êtres d'une même espèce toujours
Que ce dieu a imposé l'inévitable loi du désir,
Ni à l'instinct de perpétuer la race et de transmettre la vie à l'avenir.
Mais l'enchantement saisit même des espèces les unes aux autres étrangères,
Et les gélinottes sont brûlées de désir pour l'aspect étincelant des cerfs,
Et les perdrix pour les gazelles dont la tête est allongée.
Les outardes qui ont les oreilles couvertes d'un long duvet,
Pourquoi est-ce qu'elles ont pour les rapides chevaux une telle passion ?
Le perroquet et le loup, ils vivent ensemble dans une stricte union,

Et le loup recherche sans cesse l'oiseau dont les ailes sont en fleur.
Ah ! tout-puissant Amour, quel es-tu ? Quelles sont ta force et ta grandeur !
Que tes desseins, que ton pouvoir, que ton empire, ô dieu, sont puissants !
La Terre est stable, et sous tes traits tremblent ses fondements,
La mer s'agite, et tu la rends soudain immobile,
Tu traverses l'air, et le grand Olympe n'est plus tranquille.
Tous les êtres tremblent devant toi, depuis la voûte large du ciel enfin
Jusqu'à l'étendue de la terre, et les peuples lamentables des défunts.

MARIAGE EN VITESSE

Le farouche Amour, l'Aphrodite multiple, règnent sur les cerfs.
Ils brûlent du désir de se marier pendant des journées entières,
Ils sont aussi excités que le coq belliqueux et ardent,
Et que tous les oiseaux dont les ailes sont couvertes des fleurs du printemps.
Ils portent sous leur ventre, et entre leurs pattes caché,

Le double fruit bien tendu, et si on venait à le couper,
On les transformerait sur-le-champ en femelles, et on ferait tomber de leur front
Le bois majestueux de leurs cornes et la pousse bariolée qu'elles font.
Mais dans leurs amours, ils ne suivent pas la même loi de mariage que les autres bêtes :
Les caresses auxquelles ils se livrent sont étrangement faites ;
Ils ne se tiennent pas pour jouir debout dans les pâturages riants,
Ils ne se couchent pas à même le sol sur les prés fleurissants ;
Ce n'est pas ainsi qu'ils peuvent s'unir à mesdemoiselles leurs biches,
Mais ils sont obligés de leur courir après et de les atteindre à force pieds rapides.
C'est dans la fuite que le cerf s'empare de la biche, et qu'il la serre, et qu'il l'enfile bientôt.
Mais elle ne se laisse pas attendrir, et avec son mari sur le dos,
Elle s'enfuit sans désemparer, et son cœur n'en devient pas plus doux.
Alors il la suit à toute vitesse, sur ses deux pieds de derrière tout debout,
Et sans lâcher son plaisir, il mène le devoir conjugal jusqu'au bout.

Il existe une coquille de grand fond, dans laquelle un
poisson habite,
Qu'on appelle la pinne. Elle est tout à fait malhabile,
Elle ne sait par elle-même ni préparer ni accomplir rien
de ce qu'on doit.
Mais elle vit en concubinage dans la même cachette et
sous le même toit
Qu'un crabe qui s'occupe d'elle, et qui monte la garde
auprès d'elle.
Le garde-pinne, tel est pour cette raison le nom dont on
l'appelle.
Si quelque poisson pénètre par hasard dans la coquille
et que la pinne ne s'aperçoive de rien,
C'est le crabe qui l'égratigne au bon moment et qui vous
la réveille très bien.
Sous la douleur, elle contracte ses valves et y enferme
le trouble-fête,
Et la pinne et son camarade s'en font alors un bon repas
en tête à tête.
Car chez les êtres de mer, chez les habitants des eaux,
Comme chez les hommes, il y a des dégourdis et il y a
des idiots,
Chacun en esprit n'a pas le même lot.

Plusieurs Anthologies *ont paru aux temps de l'Empire romain. Des Grecs, des Latins hellénisés, des Syriens ou des Égyptiens y ont collaboré, chantant toujours les moments aigus de la vie, en courtes strophes parfois parfaites. Philippe en composa une au* Ier *siècle, Diogénien ensuite, qui firent la part grande à la morale ; Rufin et Straton au second, qui revinrent à l'amour. Les poèmes de ces époques n'ont pas, en général, le charme de ceux qu'avait recueillis Méléagre, mais il en reste encore quelques-uns où frémit un délicieux amour de la vie. Ils n'ignorent d'ailleurs ni la brutalité, ni la verdeur la plus grossière. L'obscénité y est parfois aussi énorme que chez Aristophane, encore que l'humour en change un peu l'aspect. On ne se risquera guère, toutefois, à beaucoup citer des pages qui constituent, dans l'*Anthologie Palatine, *une sorte d'« Enfer » que les anciens traducteurs n'ont osé traduire qu'en latin. Nous savons peu de choses des poètes dont les épigrammes suivent. Parménion vivait au* Ier *siècle de notre ère, Denys le Sophiste, Marcus Argentarius au second. Gallus, auteur d'une épigramme fort roide, est peut-être le poète à qui Virgile dédia sa plus tendre* Bucolique, *Straton florissait au* IIe *siècle, et Thymoclès sans doute aussi.*

LE SEUL TÉMOIN

J'ai mon torse accolé au torse d'Antigone,
Le sein contre le sein, la bouche sur la bouche,

La peau contre la peau. Sur le reste, personne
Ne saura rien, hormis la lampe de ma couche.
Marcus Argentarius.

LA BOUQUETIÈRE

O fille vendeuse de roses,
Gracieuse comme tes roses,
Tes roses ? Toi ? Qu'as-tu à vendre ?
Ou peut-être les deux ensemble ?
Denys le Sophiste.

LES TROIS AMOURS

Moi, Lydé, d'un seul coup je puis plaire à trois hommes :
Par en haut, par en bas, ou derrière aussi bien.
J'ouvre à la fantaisie, à l'amour, à Sodome.
Et si tu viens pressé avec deux bons copains,
Pour pénétrer chez moi il ne vous manque rien.
Gallus.

LES TROIS BLONDEURS

Je meurs devant un garçon clair,
Brûle s'il est couleur de miel,
M'anéantis devant un blond.
Straton.

PILE OU FACE

J'aime mieux voir l'amour que j'aime face à face,
Et non le regarder par derrière et de dos :
Le temple et la statue se contemplent de face,
Et l'abside n'est pas faite pour les dévots.

Straton.

DÉSACCORD

Tu me veux malgré moi, malgré toi je te veux,
Facile quand je fuis, fuyant si je te veux.

Straton.

ÉCLECTISME

J'aime les garçons clairs, et j'aime aussi les blonds,
Et je chéris aussi, ma foi, les garçons bruns,
Mais ne néglige pas davantage les blondes,
Surtout lorsqu'elles ont les yeux brillants et bruns.

Straton.

CUEILLE LE JOUR

Souviens-toi, souviens-toi d'un propos inspiré :
La beauté la plus belle est la plus fugitive,

Du plus rapide oiseau l'aile s'enfuit moins vive.
Vois comme maintenant tes fleurs sont effeuillées.

Thymoclès.

LE TOMBEAU D'HÉLÈNE

O passant, ici dort la jeune fille Hélène :
Elle est morte d'avoir vu la mort de son frère,
Et sa mère a pleuré pour une double peine.
Tous ceux qui désiraient un jour avoir sa main
Sont liés aujourd'hui par un même chagrin ;
Personne n'a tenu la jeune fille Hélène
Et tous veulent pleurer cet espoir qui fut vain.

Parménion.

APRÈS L'AMOUR

Si la femme plaisait après la volupté,
On ne se lasserait jamais de son épouse,
Mais quand l'amour est fait, il est vrai que chez toutes
Le charme est envolé.

Rufin.

LE PARFUM

Je te donne un parfum, — ou te donne au parfum,
Car c'est bien toi qui peux parfumer le parfum.

Rufin.

ORACLES SIBYLLINS

Au second siècle de notre ère, commencèrent à circuler en Égypte des livres prophétiques attribués aux Sibylles de Cumes ou d'Erythrée. Le recueil se grossit au siècle suivant surtout, dont semble dater la majorité de ces textes, puis encore après. Ils étaient l'œuvre soit de juifs, soit de chrétiens fortement imprégnés de la lecture de l'Apocalypse, et racontaient tantôt la création du monde en mêlant la Genèse et Hésiode, tantôt l'histoire universelle, toute pleine d'imprécations contre les empereurs romains, et tantôt ils prophétisaient le jugement dernier, voire l'histoire des temps futurs. Rien de tout cela n'est grec, et traduit seulement à un haut degré la sémitisation totale de l'esprit hellénique en Égypte. Mais ces Oracles *eurent une influence considérable, et, indirectement au moins, Dante en a reçu des reflets. Ils ne sont pas sans beauté dans leur frénésie d'énergumènes, et forment une colonie, bizarre et barbare mais incontestable, de la poésie grecque. Quant à l'Acrostiche du Christ, il constitue le morceau le plus illustre de cette littérature. Saint Augustin en a parlé et tout le moyen âge après lui.*

LA FIN DU MONDE

Lorsque le Signe apparaîtra au-dessus de la création,
Lorsque les enfants avec des cheveux blancs naîtront,
Les hommes seront accablés sous la peste, la famine et
 la guerre,

Les sorts changeants, les destins où les larmes coulèrent.
Hélas ! que d'enfants pleureront à travers les nations,
Pleureront abandonnés par les leurs, et dans des manteaux les enseveliront,
Les coucheront au sein de la terre mère des races,
Tout mêlés de poussière et de sang, ô temps de disgrâce !
Hommes des derniers âges, ô malfaisants, ô violents,
O stupides, ô vous qui ne saurez pas, lorsque sera venu le temps
Où les femmes n'enfanteront plus, que ce sera l'été de la moisson terrestre.
Et la fin sera proche, lorsque viendront certains faux prophètes
Et qu'ils répandront leurs mensonges à travers les humains . . .
Malheur à vous, ô vous qui serez surpris ce jour-là le ventre plein,
A vous qui serez en train d'allaiter les petits enfants,
A vous qui serez sur mer à bord de vos bâtiments !
Malheur à vous qui contemplerez cette journée-là !
Car une immense nuit l'espace infini recouvrira,
Du levant du soleil au couchant et du midi au nord.
Et un immense fleuve de feu brûlant encore
S'écroulera des hauteurs du ciel et dévastera tous les lieux,
Et la terre, et l'immense océan, et la mer bleue,

Et les lacs, et les fleuves, et les sources, et le sombre pays des morts,
Et le pôle céleste. Et dans le ciel les astres encore
Se rejoindront, et s'uniront dans l'immense forme vide de l'éther.
Partout du ciel des étoiles tomberont dans la mer,
Et toutes les races humaines claqueront des dents.
Elles brûleront dans le fleuve, et dans le soufre, et dans le feu plein d'élan
Qui fera flamber sous eux le sol, et la cendre recouvrira l'univers.
Alors gésiront dans le vide les éléments de l'univers,
L'air, la terre, la mer, la lumière, les jours et les nuits, et le pôle.
L'air ne soutiendra plus les ailes des oiseaux dans leur vol,
Les poissons nageurs ne flotteront plus à travers les mers,
Les bâtiments chargés ne navigueront plus sur les mers,
Les bœufs ne traceront plus leurs sillons droits à travers les terres,
Le vent ne frémira plus à travers les arbres, mais tout l'univers créé
Se fondra en un, et se dissoudra dans la pureté.
Alors apparaîtront les immortels ministres du Dieu éternel,
Michel, Gabriel, Raphaël et Uriel.

Après un long temps, on verra alors le règne
commencer
De celui qui a pour initiale la lettre T,
Et dont le nom est celui d'un fleuve *, et il régnera
Sur la Perse et sur Babylone, et les Mèdes sous le joug
il mettra.
Après lui viendra celui dont le nom commence par un
C *.
Et puis celui dont le nom commence aussi par un C *.
Il sera l'empereur, il régnera jusqu'aux extrémités de
l'Océan,
Il domptera les mers, il voguera sur les flots ausonians.
Celui dont l'initiale sera un N * sera roi,
Terrible serpent, lourd de guerres atroces, et sur les
siens il frappera,
Et il détruira tout, et il jettera tout dans la disgrâce,
Lutteur, coureur, assassin, plein de mille audaces,
Il coupera les flots des deux mers, de sang il les tein-
dra,
Il sera le criminel invisible. Mais Dieu un jour se
retournera,
Et il l'égalisera avec les autres, et il le condamnera, et
il ne sera plus.
Après lui trois princes les uns par les autres périront.

Et alors viendra un haut seigneur, le meurtrier de la race élue,
Celui dont la lettre V * désignera à tous le nom.

LA GUERRE DES ÉTOILES

J'ai vu parmi les astres la menace du Soleil clair,
Et j'ai vu de la Lune la colère effroyable dans les éclairs.
Voici la bataille des étoiles, Dieu dirige le combat immense.
Du Soleil d'énormes flammes dans la bataille se lancent.
L'étoile du soir se précipite pour prendre à revers le Lion.
Et la Lune à deux cornes a brisé son visage rond.
Le Capricorne a brisé les tendons du jeune Taureau,
Mais le Taureau a ôté au Capricorne tout espoir de reparaître bientôt.
Orion a secoué à tout jamais le joug qui le courbait sur place,
Et la Vierge avec les Gémeaux a changé de place.
Les Pléiades ne brillent plus, le Dragon dit non à la Voie Lactée.
Les Poissons tremblent devant le Lion ceinturé.
Le Cancer se met à bouger, car il a peur d'Orion,
Et le Scorpion attaque de sa queue le terrible Lion.

Le Chien s'enfuit loin des flammes que le Soleil lui
lance.
Le Verseau enflamme la colère de l'étoile du soir pleine
de violence,
Le Ciel lui-même se lève et excite les combattants à la
guerre,
Enflammé de fureur, il les précipite en bas jusqu'à la
terre,
Et d'un seul coup, frappés et jetés dans les flots de
l'Océan,
Ils mettent le feu à la terre entière. Et le ciel sans
aucune étoile resta demeurant.

JHÉSUS-CHRIST, FILS DE DIEU,
SAUVEUR SACRÉ

Acrostiche

J e dis que, symbole du jugement, la terre va d'une sueur se couvrir.
H ors du ciel apparaîtra le Roi qui viendra sur les siècles à venir,
E t il sera présent afin de juger toute chair et de juger la création.
S ur lui les incrédules et les fidèles pourront arrêter leur vision,
U n terme sera imposé aux temps, et Il s'élèvera au-dessus des Saints.
S oumises au dernier tribunal, les âmes reprendront leurs corps humains,
C ependant que le monde entier sera inculte et couvert de ronces encore.
H ommes, vous rejetterez les simulacres et vous abandonnerez tous vos trésors.
R egardez le feu qui va s'emparer de la terre, et du ciel, et de la mer,
I ncendier le monde, et il brûlera les portes noires de l'Enfer.
S eule la chair des Élus qui sont morts montera vers la lumière libre,
T andis que le feu brûlera éternellement ceux qui ont préféré mal vivre.

F autes commises dans les ténèbres, vous serez toutes révélées.

I l n'y aura pas de poitrine obscure où la lumière de Dieu ne sera portée.

L a douleur montera de toute part, avec le grincement des dents.

S oleil, tu éteindras ta clarté, et vous, étoiles, arrêterez vos mouvements.

D ésormais le ciel se repliera, et la lumière de la lune périra,

E t les vallées seront élevées, et le sommet des monts s'abaissera.

D es hommes il n'y en aura plus aucun qui misérablement semble dominer.

I l n'y aura plus de différence entre les plaines et les sommets.

E t toute la mer sera close aux traversées, et la terre brûlera sous la foudre et ses coups,

U n fleuve ne sera plus que quelque chose d'abandonné qui bout.

S oudain une trompette fera retentir un son sinistre du haut du ciel
A nnonçant l'abominable deuil et les catastrophes des mortels.
U ne faille de la terre s'ouvrira et nous montrera les abîmes infernaux.
V oici que tous les Rois de la terre seront convoqués devant Dieu et ses tribunaux.
E t un fleuve de soufre et de feu coulera du haut du ciel.
U n signe insigne comme un sceau sera imposé à tous les mortels,
R evêtant pour les croyants la forme de la croix de bois, l'initiale tant désirée,

S igne de vie pour les élus, pour le monde scandaleux objet.
A u-dessus des saints couleront les eaux des douze fontaines.
C 'est la verge de fer qui sera la houlette de toute la race humaine.
R ecevez ici en notre acrostiche, maintenant, ce que notre Dieu a écrit tout d'abord,
E ternel Roi, éternel Sauveur, qui cependant pour nous a souffert la mort.

Notes de la page 562 : * Tibère. Le poète dit : la lettre 300, ce qui s'écrit en grec par un T.

* Caligula, la lettre 3 *(Gaios* Caligula). * Claude, la lettre 20 (Klaudios).

Notes de la page 563 : * Néron, la lettre 50. * Vespasien, la lettre 70.

BABRIOS

Les recueils ésopiques couraient toute l'antiquité, on mettait en prose dans les classes les fables en vers, on mettait en vers dans les bibliothèques les reçueils en prose. Il est difficile de savoir quelle est la première version d'une même fable, pour laquelle il en existe plusieurs. Le versificateur le plus connu de l'antiquité fut Babrios, dont nous ne connaissons rien. D'après les uns, il vivait au IIe *siècle avant notre ère, en Syrie, et les fables dites d'Ésope ne sont le plus souvent que des résumés des siennes. D'après les autres, c'était un aimable poète du* IIIe *siècle après le Christ, ce qui semble plus probable, qui versifia agréablement des contes déjà connus. En tout cas, il est moins sec qu'Esope, il s'essaie mieux que lui à mettre en scène, et si rien de tout cela n'est original, la fortune en fut grande à travers l'antiquité et, par le truchement des imitations latines, au moyen âge. Babrios a parfois une grâce mince non sans charme, comme dans le poème (poème plus que fable, cette fois) de* La Lampe. *J'ai choisi de lui, bien entendu, quelques thèmes plus tard traités par La Fontaine.*

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Un vieux chêne, témoin du temps des anciens hommes,
        Fut par le vent déraciné
        Et dans la rivière jeté,
Et les flots bouillonnants sur eux l'ont emporté.

Sur les deux bords croissait le chaume,
Les roseaux inclinaient le col,
Et buvaient l'eau courante aux deux rives du sol.
Le chêne s'étonna que de si frêles plantes
Et si faciles à courber
Au sol ne fussent pas couchées,
Quand le vent démembrait sa mâture puissante.
Un roseau lui dit sagement :
« Va, n'en aie point d'étonnement,
Ta lutte avec le vent a causé ta défaite !
Nous, nous plions modestement,
Dès qu'un souffle léger vient agiter nos têtes. »

Ainsi dit le Roseau : la fable nous apprend
Qu'il ne faut pas braver, mais céder aux puissants.

LE PÊCHEUR ET LE PETIT POISSON

Un pêcheur qui courait les rivages marins,
Et menait douce vie du produit de sa ligne,
Au bout d'un bon crin chevalin
Prit un jour — et le plat n'eût point été insigne —
Un poisson fort petit.
Celui-ci aussitôt frétille et le supplie :
« Que vas-tu en tirer ? Combien me vendras-tu ?
Je n'ai pas atteint mon bel âge :

Ma mère en ce rocher à peine m'a pondu.
Va, me tuer serait dommage,
Laisse-moi m'en aller d'ici !
Quand les algues de mer m'auront un jour forci,
Alors, je serai grand,
Digne des tables des puissants,
Tu pourras revenir me repêcher ici. »
Ainsi supplia le poisson
Tout gémissant et frétillant,
Mais le vieux ignora la touchante chanson,
Et, d'un croc pointu le perçant,
Lui dit : « Lâcher ce que l'on tient
Même si c'est bien peu de chose,
Pour courir après l'incertain
C'est folie, et pas autre chose. »

LA BESACE

Prométhée était un bon Dieu,
Mais un bon Dieu des temps jadis.
Il avait, à ce qu'on nous dit,
Pétri l'homme de terre et avait fait de lui
Le seigneur des êtres vivants.
Et l'on dit qu'il lui fit aussi comme ornement
Cadeau d'une double besace,

Afin d'y entasser les défauts de la race :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Bien que son sac soit le plus grand,
Et pour tous ceux d'autrui la poche de devant.
Car l'homme ne voit rien de ses propres manières,
Mais aux défauts d'autrui il est fort clairvoyant.

LA CIGALE ET LA FOURMI

Une Fourmi, au milieu de l'hiver,
Tirait d'un trou, et exposait à l'air
Le blé qu'elle amassa dans les chaleurs d'été.
La Cigale, fort affamée,
La supplie de lui donner
Quelque peu de quoi subsister.
« Que faisais-tu, dit la Fourmi,
Au temps de la belle saison ?
— Je ne restais pas endormie,
Je passais le temps en chansons. »
Et la Fourmi de rire, et de serrer son blé.
« Vous avez chanté tout l'été,
Dit-elle,
Tout l'hiver, maintenant, ma belle,
Vous n'avez qu'à danser. »

Il vaut mieux s'occuper des tâches nécessaires,
Que de perdre tout son loisir
Au seul plaisir
Et aux choses légères.

LA LAMPE

De son brillant éclat la lampe pleine d'huile
Prétendait une nuit éclipser l'inutile
Lumière qui nous vient de l'étoile du soir.
Mais voici que le vent se lève et qu'on peut voir
La lampe qui s'éteint sous son souffle d'un coup.
On la rallume alors, on lui dit : « Donne-nous
Ta lumière en silence, ô lampe, et ne dis rien.
L'étoile impérissable étincelle sans fin. »

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE

Le christianisme est très loin d'avoir produit en langue grecque autant de poètes qu'en langue latine, et les Pères d'Orient nous ont surtout donné des œuvres de discussion en prose. Cependant, saint Grégoire de Nazianze nous a laissé d'imposants recueils versifiés, qui tiennent dans la Patrologie *des centaines de pages. Fils d'évêque, ce saint homme succéda à son père, mais vit plus tard ses ambitions refoulées, ses élections contestées, et il finit ses jours dans une pieuse et chagrine retraite, où il mourut vers 390 de notre ère, à cinquante ans. Éloquent et méditatif, il composa des lettres, des discours, des éloges funèbres, de longs poèmes théologiques extrêmement froids. Son bel* Hymne à Dieu *si platonicien lui est parfois contesté, et on veut le donner à Proclos. Ce que l'on préférera de lui, ce sont de courtes oraisons, d'un christianisme très pur, presque de petites chansons verlainiennes, où s'exprime la délicatesse d'une âme charmante, et pour lesquelles on donnerait volontiers tous ses commentaires versifiés des livres saints ou ses compositions abstraites.*

HYMNE A DIEU

O toi qui es au delà de tout, peut-on te désigner autrement ?
Quelle parole peut te chanter, toi qu'aucun vocable ne saurait désigner nommément ?

Comment l'esprit te verrait-il, ô toi qui ne peux être
perçu par aucun esprit intelligent ?
Tu es seul innommable, toi qui as créé tout ce que la
parole saisit.
Tu es seul inconnaissable, toi qui as créé tout ce que
la connaissance saisit.
Toutes choses parlantes ou non parlantes disent ta
gloire,
Toutes choses raisonnantes ou non raisonnantes te
rendent gloire.
Les désirs de tous, les songes de tous gravitent autour de
toi
Et les prières de tous sont autour de toi.
Tout l'univers qui a l'intelligence de ton Être te chante
un hymne de silence,
Toute chose demeure en toi, et toute chose vers toi fait
sa convergence.
Tu es la fin de tout, tu es l'unique, tu es tout et tu n'es
rien de distinct parmi ce tout.
Tu n'es pas un seul, tu n'es pas le tout, et puisque les
noms, tu les as tous,
Comment t'appellerai-je, ô toi le seul qui n'a pas de
nom ?
Quel esprit céleste pourrait pénétrer au delà de ces
voiles qui au-dessus des nuages sont ?
Sois-nous propice, ô toi qu'on ne peut désigner autre-
ment et qui es au delà de tout !

Où sont les mots ailés ? Ils se sont envolés.
La fleur de ma jeunesse ? Elle s'en est allée.
Où la gloire ? Elle est loin. La force de mon corps ?
La douleur a fléchi les vieux membres souffrants.
Où les biens d'autrefois ? Où la richesse encor ?
Dieu l'a prise. Et j'ai vu tout le reste aux méchants,
A leurs jalouses mains, avidement laissé.
Où sont donc mes parents, mes deux frères sacrés ?
Tous au fond du tombeau désormais sont allés,
Et seul m'était resté le sol de ma patrie.
Dans la sombre tempête un démon noir l'a pris.
Maintenant, pèlerin sur la terre étrangère,
Traînant ma vie obscure et ma faible vieillesse,
Sans mitre, sans cité, sans enfants, sans tendresse,
Vivant au jour le jour, d'un pas vagabond j'erre.
Où reposer mon corps ? Quelle fin me viendra ?
Quel tombeau amical, quel sol me couvrira ?
Qui posera ses mains sur mes yeux de mourant ?
Sera-ce ton ami, ô Christ, ou un méchant ?

O Christ-Roi, tu es seul mon or et ma patrie,
Tu restes à jamais la force et l'univers,
En toi je dormirai et dissoudrai ma vie
Comme je laisserai tous mes chagrins amers.

PRIÈRE DU MATIN

Voici matin, je tends les mains vers Dieu,
Acte ou louange au péché je refuse.
Je le promets, tout ce jour est pieux,
Et je suis calme, et la chair ne m'abuse:
Je rougirais de donner au Malin
Mon âge vieux, la table où je m'assois.
Voilà les vœux, mon Christ, qui sont à moi.
Toi, donne-moi une parfaite fin.

PRIÈRE DU SOIR

Je t'ai failli, ô Verbe, ô Vérité,
En te donnant la présente journée.
Ce n'est point pur que me prend la nuit noire,
Je l'avais dit, j'avais voulu le croire.
Mes pieds pourtant partout ont trébuché.
Voici la nuit, l'Ennemi de ta gloire.
Ah ! luis sur moi, Christ, et reviens briller.

PRIÈRE DU LENDEMAIN

Oui, j'ai perdu, ô Christ, le jour d'hier,
J'y fus livré à la brusque colère.

Que demain soit le jour de la lumière !
Ah ! souviens-toi, n'oublie pas ton Seigneur,
Tu as juré, souviens-toi du Sauveur.

ÉPITAPHE DE SAINT GRÉGOIRE

O ma patrie, ô ma chère jeunesse,
Tout ce que j'eus, et toi-même, ô ma chair,
J'en ai fait don au Christ dans l'allégresse.
Si le saint vœu qu'avait formé ma mère,
La main d'un père, à Dieu, m'ont consacré,
Quelle est l'envie que je pourrais avoir ?
Christ Bienheureux, dans tes chœurs accepté,
Puisse à jamais rayonner dans ta gloire
Celui qui fut et le fils de Grégoire,
Celui qui fut ton serviteur Grégoire.

LE VOYAGE D'ORPHÉE

Le Voyage d'Orphée *(ou plutôt* Les Argonautiques d'Orphée) *est un poème sur l'expédition de la Toison d'Or, mais narré par Orphée. Par un curieux abus, on a pris dans l'antiquité le nom d'Orphée pour le nom de l'auteur, et on a joint ses* Argonautiques *aux* Hymnes orphiques, *avec lesquels ils ont peu de rapports. C'est une épopée qui date sans doute du* IVe *siècle après notre ère, et qui est loin de valoir celle d'Apollonios. Elle est brève et sèche, sauf en quelques passages magiques, trop rares, où se traduit un certain surréalisme de roman noir.*

L'ÉVOCATION DES MONSTRES

Je mis mon voile, et je préparai des gâteaux d'orge,
Je les jetai sur le bûcher et je présentai les victimes aux ombres,
Car j'avais sacrifié trois petits chiens au poil noir,
Et je mélangeai à leur sang du vitriol et du coing
Et du chardon jaune fendu, et quelque difforme plantain,
Et des racines rouges et du chrysanthème enfin.
Et j'en remplis ensuite le ventre des chiens, et je les mis sur le bûcher,
Et j'arrosai d'eau les entrailles et les versai autour de la fosse creusée.
Je revêtis un manteau noir, et je frappai un bronze maléficieux.
J'entrai en prière, et elles prêtèrent aussitôt l'oreille à mon jeu,

La Tisiphone, l'Alectô, et la divine Mégère,
Elles rompirent les cavernes de l'abîme où l'on ne sourit guère,
Et de leurs torches sèches elles projetèrent une lueur de sang.
La fosse aussitôt s'illumina, le feu mortel tout grondant.
Une vapeur noire se répandit en haute fumée,
Et aussitôt des Enfers à travers la flamme les créatures se sont éveillées,
Terribles, impossibles à regarder, épouvantables et cruelles.
Le corps de la première est en fer, et c'est elle
Que les Infernaux nomment Pandorê, et avec elle s'avançait un monstre effrayant,
La créature à trois têtes, intuable à jamais et aux aspects changeants :
C'était Hécate, la fille du Tartare, et de son épaule gauche surgissait
Un cheval à la longue crinière, et à droite c'était une chienne qu'on voyait,
Avec des yeux féroces, et au milieu il y avait une Tête sauvage
Et à deux mains elle tenait des épées munies de gardes.
En cercle Hécate et Pandorê tournaient ici et là,
Autour de la fosse, et les Expiations bondissaient du même pas.

Bien que les traductions de Quintus (ou Koïntos) de Smyrne soient constamment rééditées encore de nos jours, les critiques ne parlent en général qu'avec condescendance de ce poète du IVᵉ *siècle de notre ère qui composa quatorze chants intitulés* La Suite d'Homère. *On l'accuse de froideur, de régularité, de conscience, de talent. Et il est bien vrai que* La Suite d'Homère, *qui est très exactement une* Fin de l'Iliade, *comble d'abord en nous le désir naïf de connaître la suite du vaste feuilleton épique, et rassemble toutes les traditions sur la chute de Troie, la mort d'Achille, le sac de la ville, dont Virgile avait recueilli quelques-unes. Mais il faut convenir que si Quintus n'a pas de génie, son œuvre se lit avec beaucoup plus d'agrément que l'*Iliade *elle-même, qu'elle est beaucoup moins ennuyeuse que l'ensemble de l'*Enéide, *et, somme toute, que c'est d'abord la seule épopée antique qui soit entièrement lisible après Homère. A la vérité, Quintus a le don du récit, accroche l'intérêt aussi bien que Dumas père, sauf de rares exceptions, et des épisodes comme l'admirable mort de Penthésilée, comme le retour d'Hélène, comme les plaintes des captives, ont un charme et une grâce dignes, il faut le proclamer, de son illustre devancier. Sans doute la langue est artificielle et du domaine du pastiche. Personne ne parlait alors le grec homérique : aujourd'hui, quelle importance cela a-t-il pour nous ? Comme on a réhabilité Apollonios par un seul épisode, ou Nonnos pour l'ampleur de sa tentative et quelques passages éclatants ou délicieux, il faut rendre à Quintus de Smyrne sa place éminente.*

Achille fier de lui lui dit en l'insultant :
« Reste maintenant dans la poussière, pâture des chiens et des oiseaux, pauvre folle !
Qui t'avait inspiré de venir au-devant de ma force ?
Ah ! tu t'imaginais que tu t'en retournerais chez toi après le combat
Et que le vieux Priam te comblerait de présents de roi,
Quand tu aurais tué beaucoup de Grecs ! C'était là sans doute ce que tu pensais dans ton for,
Mais les dieux ne l'ont pas entendu ainsi, et c'est nous qui sommes les plus forts !
Et la lumière héroïque de la Grèce ! et le fléau énorme des Troyens !
Et la catastrophe pour toi par-dessus le marché ! puisque les noirs Destins
Et ton orgueil t'ont fait abandonner les travaux des femmes
Pour venir à la guerre, que les hommes même trouvent redoutable ! »
Il dit, il retira sa pique, le fils de Pélée,
Du corps du cheval rapide et de la malheureuse Penthésilée.
Tous deux palpitèrent une dernière fois, victimes du même coup.

Achille lui arracha son casque étincelant du cou,
Son casque semblable aux rayons du soleil ou aux éclairs du Dieu tonnant,
Et la fille resta rejetée dans la poussière et dans le sang.
Son beau visage brillait encore d'un éclat fait pour l'amour,
Encore qu'elle fût morte, et les Grecs qui étaient là tout autour
Étaient frappés d'admiration, car elle était pareille aux déesses . . .
Et tous souhaitaient quand ils retourneraient chez eux de trouver les caresses,
Dans leur lit, d'une femme qui fût aussi belle que celle-là.
Et Achille lui-même au fond du cœur sentit la peine soudaine qui était là,
Parce qu'il l'avait tuée, et qu'il aurait pu l'emmener comme femme,
Dans sa patrie aux beaux chevaux, cette grande fille délectable,
Sans un défaut, et aux immortelles semblable.
Pendant ce temps les garçons belliqueux de la Grèce vigoureuse
Dépouillaient avidement les morts de leurs armes lumineuses,
Et couraient piller de toute part, mais le fils de Pélée avait de la peine dans son âme

En contemplant dans la poussière la désirable beauté de la jeune femme,
Et de cruels chagrins lui rongeaient le cœur, tout aussi
Cruels que le jour où il perdit Patrocle, son ami.

PLAINTES DE BRISÉIS SUR ACHILLE MORT

Et parmi toutes les captives, le cœur de la plus cruelle douleur transpercé,
Se trouvait Briséis, la compagne de lit du superbe guerrier.
Elle se tenait auprès d'Achille mort, et de ses doigts
Elle déchirait la splendeur de sa chair, et criait à pleine voix.
Sur sa poitrine blanche des meurtrissures saignantes se gonflaient.
On aurait dit du sang rouge qui se mélangeait à du lait.
Et dans sa douleur en larmes sa ravissante beauté brillait encore,
Et la grâce sur son visage étincelait encore.

Alors, en gémissant, elle lança ces mots :

« Hélas sur moi ! malheur affreux au delà de tous les maux !

Je n'ai jamais ressenti une douleur aussi amère,
Ni en perdant ma patrie aux larges espaces, ni mes frères,
Que celle que je ressens devant ta mort. Car tu étais pour moi la sainteté du jour,
Et la lumière du soleil, et la douceur de miel des jours,
Et la bonne espérance, et la consolation de mes peines.
Je te préférais à toutes les joies et à mes parents eux-mêmes
Car tu étais tout pour moi bien que je ne fusse qu'une esclave.
Mais tu me traitais comme ta femme, et je ne vivais pas comme une esclave.
Maintenant un autre Grec m'emmènera sur les bateaux,
Dans Sparte la fertile, ou dans la stérile Argos,
Je serai servante, et je souffrirai de cruelles douleurs,
Et je serai privée de toi dans mon malheur ! »
Et c'est ainsi qu'elle se lamentait sur le fils de Pélée et sur son trépas,
Avec les autres esclaves, avec les garçons de la Grèce accablés de douleur
Et elle regrettait à la fois son homme et son possesseur.

Hélène ne pleurait pas. Mais la pudeur
Brillait dans ses yeux noirs, et une rougeur
S'étendait sur ses joues, et, tout autour des muscles de son cœur,
La crainte la serrait, car elle craignait
Qu'auprès des noirs bâtiments les Grecs ne vinssent l'insulter.
Elle tremblait, et son cher cœur battait la chamade.
Elle avait couvert d'un voile, afin de l'y cacher, son visage,
Et elle suivait la piste de son homme qui avançait,
Et de honte elle avait aux joues la rougeur qui montait.
De même Cypris, quand les habitants du ciel la virent dans les bras du dieu de la guerre,
Portant le déshonneur ainsi publiquement dans sa couche adultère,
Enlacée dans les liens tissés par son ingénieux mari,
Elle demeurait étendue, et la honte était sur son esprit,
Elle avait peur de la foule assemblée des Bienheureux,
Et de son époux, car il est fâcheux pour les femmes d'être exposées à tous les yeux
Et d'être publiquement surprises en faute dans le mal.
Ainsi Hélène, semblable à la déesse par sa beauté et par sa pudeur totale,

S'en allait avec les prisonnières du peuple troyen
Vers les larges bâtiments des Grecs. Mais les tribus sur son chemin,
Tout alentour contemplaient avec étonnement de cette femme incomparable
La beauté et le pur éclat, et nul ne se sentait capable,
Ou à voix basse ou à voix haute, de lui reprocher sa faiblesse,
Mais on la regardait émerveillé comme on regarde une déesse,
Et tous étaient là à se presser pour l'apercevoir encore.
Ainsi, lorsque des matelots, perdus sur la mer sans rebord,
Voient enfin au gré de leurs vœux leur apparaître la terre,
Lorsqu'ils ont échappé ensemble à la mort et à la mer,
Alors ils tendent les mains vers la patrie, et ils se réjouissent jusqu'au fond du cœur.
Ainsi les Grecs connaissaient-ils tous désormais le bonheur,
Et ils avaient perdu la mémoire des dures années et de la guerre.

LE DÉPART DE TROIE

Les Grecs délient les cordes d'amarrage, et ils lèvent les ancres avidement,

Et les détroits retentissent des bruits de l'embarquement.
Les bâtiments virent et bondissent pour prendre la mer.
De tous côtés pendent à la proue les innombrables armes des morts d'hier.
Ce sont les trophées pendants et les signes de la victoire,
Ils sont suspendus par milliers, et tous les bâtiments les laissent voir.
Ce sont les têtes scalpées des Troyens, et leurs lances et leurs boucliers,
Qui longtemps les ont défendus contre l'ennemi ; et à l'avant les chefs d'armée
Versent des libations de vin dans l'eau noire
Et ils prient les bienheureux de leur accorder un bon revoir.
Le vent se mêle à leurs prières, et loin des bâtiments
Elles sont vainement emportées, dans les nuages et dans le vent.
Pendant ce temps les captives désespérées tournent leurs yeux vers Troie,
Et elles gémissent longuement, et leur plainte ne cesse pas.
Mais elles se cachent des Grecs, et la douleur immense est dans leurs entrailles.
Les unes se tiennent les mains nouées autour des genoux et les autres sur leur visage.
Les autres pressent sur elles leurs petits, qui ne pensent pas que c'est le jour de l'esclavage qui a commencé,

Ni que la patrie est dans le désastre, mais qui savent
que c'est l'heure de la tétée.
Car l'âme des petits enfants ne connaît pas le souci.
Et toutes ont dénoué leur chevelure, et de leurs ongles
dans l'ennui
Ont déchiré leur poitrine et sur leurs joues ont laissé
La trace de leurs larmes desséchées, et d'autres larmes
par-dessus ont coulé,
Le deuil a coulé des paupières. Et elles regardent la
patrie qui souffre,
Et qui flambe de tous côtés, et l'énorme fumée qui la
couvre.

SYNÉSIOS

Synésios fut, à la fin du IVe *siècle de notre ère, une figure fort attachante. Né païen vers 370, il était l'élève et demeura l'admirateur de la jeune fille Hypatie, qui enseignait la philosophie antique, et fut un jour assassinée par des fanatiques chrétiens, après, d'ailleurs, la mort de Synésios. De très grande famille, sa généalogie remontait officiellement à Héraklès. Il était cultivé, aimable, foncièrement néoplatonicien et d'abord simple sympathisant du parti chrétien. Un beau jour on l'élut évêque de Cyrénaïque. Il était marié à une chrétienne, peut-être non baptisé.* « On lui laissa sa femme et ses opinions, et on le fit évêque », *écrit avec irrévérence Chateaubriand. En tout cas, il devint un fort bon évêque, et un chrétien assez orthodoxe. Il mourut vers 430. Ses écrits sont nombreux, depuis un* Éloge de la calvitie *jusqu'à un* Traité de la divination par les songes. *Il nous reste dix hymnes de lui, écrits quand il n'était qu'à demi chrétien, ou quand il était encore à demi païen, on ne sait, au carrefour de Platon, de Plotin et de l'Évangile, où, en petits vers à syntaxe très simple qui procèdent par accumulations, il a laissé, intermédiaires entre Lamartine, les poésies sacrées du* XVIIe *siècle et les Litanies de la Vierge, d'incontestables et transparents chefs-d'œuvre de la poésie philosophique.*

HYMNE AU PÈRE

Quand l'aube paraît,
Quand le jour grandit,

Quand brille midi,
Quand elle a cessé
La sainte lumière,
Quand vient la nuit claire,
Je te chante, ô Père,
Guérisseur des cœurs,
Guérisseur des corps,
Donneur de sagesse,
Remède du mal,
O donneur encor
D'une vie sans mal,
Que ne trouble pas
La crainte terrestre
(Mère des détresses,
Mère des douleurs) !
Conserve mon cœur
Dans la pureté,
Que disent mes chants
La source cachée
Des choses créées,
Et que loin de Dieu
Jamais le péché
N'aille m'entraînant !
Unité unique,
O père des pères,
Prince des principes,
O source des sources,

Racine première,
Bien parmi les biens,
Étoile d'étoiles,
O monde des mondes,
Idée des idées,
Gouffre de beauté,
Semence secrète,
O père des siècles,
Des mondes scellés
Et spirituels
Dont un souffle naît,
Ambroisie du ciel,
Flottant sur le flot
Des vies corporelles,
Et en fait bientôt
Un deuxième monde.
Je te chante, ô Joie,
D'abord par ma voix,
Puis par mon silence,
Je te chante, ô Joie,
Car tu sais entendre
Autant que ma voix,
La voix du silence !

Voici la lumière et l'aurore,
Voici donc le jour revenu
Après la noire nuit encore.
O mon cœur, allons, chante encore
Dieu dans tes hymnes du matin,
Qui donne la lumière au jour,
Et la nuit, comme une ronde,
Les étoiles autour du monde.
Du mobile et multiple espace
L'air enveloppe la surface
Et s'étend jusqu'aux bords du feu,
Jusqu'au bord le plus rapproché
Du chemin de lune argenté.
Au-dessus du huitième cercle
Où vont les constellations,
Une Sphère veuve d'étoiles
Agitant au sein de son voile
Des astres s'opposant en bonds,
Tourne autour de l'Esprit suprême
Dont les ailes très blanches sont
Jusqu'aux bords du monde éployées.
Au delà l'auguste silence
Cache pour jamais toute essence
Indivisible et séparée,
Intelligible et raisonnante.

Parmi la matière tombée,
L'âme est à jamais immortelle,
De son père divin parcelle,
Infime mais incontestée,
Tout entière et une en tous lieux,
Entière à l'univers mêlée,
Elle meut la voûte des cieux.
Gardienne de tout l'univers,
A travers des aspects divers,
Partout elle reste présente.
Ici, le moteur des étoiles,
Là, maître du ballet des Anges,
Ici, sous des chaînes pesantes
Elle a pris la forme terrestre.
Éloignée de ses créateurs,
Elle a bu l'oubli de tristesse ;
Dans sa folie, dans ses soucis,
Elle aime la terre sans grâces
Et, dieu, ne voit que ce qui passe.
Pourtant, dans ses yeux obscurcis
Traîne, traîne encor la lumière.
Cependant ceux qui sont ici,
Une force encor les entraîne,
Quand ils ont échappé aux vagues
De la vie et à ses soucis,

Et vers le saint chemin les mène
Qui conduit au palais du Père.

LA DANSE EN DIEU

Laisse vite, en montant aux cieux,
A la terre ce qui est terre.
Bientôt, tu te mêles au Père,
Et, dieu, tu vas danser en Dieu.

Apollinaire est décidément un nom cher à la poésie, en Grèce, en Gaule romaine, en France. Le Grec, qui vivait à la fin du IVe *siècle de notre ère, est pourtant si oublié qu'on ne l'a jamais traduit en français, et que les manuels les plus répandus ne le nomment même pas. Il fut évêque de Laodicée en Syrie, où il était né. L'Empereur Julien l'Apostat avait interdit aux chrétiens, puisqu'ils refusaient de louer les dieux païens, de s'abreuver à la culture antique. Apollinaire (ou son père, on ne sait) eut alors l'idée de faire servir les rythmes et la langue ancienne à la religion nouvelle. Il nous reste de lui une transcription en hexamètres des* Psaumes *bibliques, qui est une étonnante réussite. Les formes d'Homère ou d'Euripide, et jusqu'à leur dialecte, parent un peu étrangement, certes, le lyrisme sacré, mais à travers la monotonie du rythme, on perçoit l'art inspiré d'autant plus que la paraphrase d'Apollinaire serre de fort près le texte. A vrai dire, c'est plutôt une « traduction en vers », dont la noblesse, dont l'ample mouvement, ont de singuliers mérites. Notre poésie du* XVIIe *siècle, avec Godeau, Racan, Malherbe, et les écrivains religieux qu'on a récemment réhabilités, a tenté quelque chose d'analogue. L'Apollinaire grec doit passer pour leur précurseur.*

Psaume XLI

Tel le cerf soupirant vers les eaux des fontaines,
Mon âme te désire, ô Seigneur tout-puissant,
Mon cœur a soif et veut boire son Dieu vivant.
Ah ! quand pourront le voir nos prunelles humaines ?

Jour et nuit j'ai mangé la douleur comme pain,
Et tous ils me disaient : Où donc est ton Seigneur ?
Je m'en suis souvenu, j'ai refermé mon cœur,
J'irai, je foulerai le pavé du lieu saint,

J'aurai dans la maison du Souverain des anges
La louange et la joie et les airs de la fête.
Pourquoi te troubles-tu, ô mon âme inquiète ?
Ton espoir est en Dieu, et je dis Sa louange.

Il est de mon regard aujourd'hui le soutien.
De lui-même mon cœur tremble dans ma poitrine.
Mais je T'appellerai, Seigneur, sur le Jourdain
Et l'Hermon qui pour Toi n'est rien qu'une colline.

On voit le sombre abîme invoquer un abîme,
Et Tes eaux rejaillir sur la rive en fracas,

Tes flots m'ont submergé, puissants comme des cimes.
Le jour dit Ta pitié et la nuit Ton éclat.

Voici donc ma prière au Dieu de toute chose.
Je lui dirai : « Pourquoi m'as-tu donc oublié ?
Pourquoi dois-je marcher vagabond et morose ?
Pourquoi mon ennemi a-t-il pu m'accabler ? »

Quand mes os sont brisés, mes ennemis s'entêtent,
Ils vont toujours disant : Où donc est ton Seigneur ?
Pourquoi te troubles-tu, ô mon âme inquiète ?
Ton espoir est en Dieu, et je loue le Seigneur.

Il est pour mon regard l'aide la plus parfaite.

LOUANGES DE DIEU

Psaume VIII

Maître de notre vie, ô Seigneur Éternel,
Toute la terre sait ton nom très admirable,
Et ta gloire parfaite éclate dans le ciel !
Aux bouches des enfants ta raison est louable,
Et l'ennemi hostile aux desseins de ton cœur,
Père pur, disparaît ainsi que le vengeur.

Devant les vastes cieux, ouvrages de tes doigts,
Les astres et la lune établis sous tes mains,
Qu'est l'homme pour qu'il soit un souvenir pour toi ?
Et pourquoi de son fils serais-tu le gardien ?
Tu l'as fait plus petit que la céleste armée,
Et de gloire et d'honneurs l'as pourtant couronné !

Les œuvres de tes mains sont soumises à lui,
Tu as mis sous ses pieds les plantes de la terre,
Et les bœufs dans les champs, les laineuses brebis,
Et tout ce qui va paître aux herbes des prairies,
Et les oiseaux des vents, les poissons de la mer,
Aux sentiers océans, tout ce qui marche et vit.
Maître de toute vie, ô Seigneur Éternel,
Toute la terre sait ton nom très admirable.

ORAISON DE L'AFFLIGÉ

Psaume CI

O Pasteur Tout-Puissant, exauce ma prière
Et puisse Ton oreille entendre ici ma voix.
La grâce de Tes yeux, ne la détourne pas,
Donne Ton audience à ma pauvre misère.

Quand je T'appellerai, prête-moi Ton oreille :
Ma vie s'évanouit semblable à la fumée,

Comme un sarment séché mes os sont consumés,
Et mon cœur est en poudre à la paille pareil.

Mon ventre a oublié le cher pain nécessaire.
A force de gémir ma peau se colle aux os.
Je suis pareil à vous, pélican solitaire,
Hôte des champs déserts, ô nocturne corbeau !

Comme le moineau seul qui veille sur son toit,
Tout le jour l'ennemi raille et se fait entendre.
Et ceux qui m'honoraient ont juré contre moi,
Et, triste, j'ai mangé mon pain avec la cendre.

J'ai bu mon vin mêlé des larmes que je verse,
Sous Ton courroux amer, Seigneur, et Ta disgrâce.
Élevé par Tes mains, je gis à la renverse :
Les jours de notre vie ainsi que l'ombre passent.

Et me voici pareil au foin qui a séché.
Tu es seul à mener une vivante vie,
Et Ton nom d'âge en âge au cœur de l'homme vit.
Ah ! lève-toi, Seigneur, prends Sion en pitié.

Oui, le temps est venu de plaindre sa misère,
Oui, l'heure en est venue, qui jadis s'annonçait.
Voici Tes serviteurs qui T'ont mis sur ses pierres,
Sur sa cendre voici que leurs cœurs ont pleuré.

Les nations craindront Ton nom, ô Seigneur Dieu,
Et les rois auront tous peur de Ta renommée,
Car Dieu a relevé Sion au sol jetée,
Et Dieu s'est révélé sur terre à tous les yeux.

Lors du Commencement, Tu as fondé la terre,
Les cieux, ô Bienheureux, sont l'œuvre de Ta main.
Terre et cieux périront, Toi qui n'as pas de fin,
Et comme un vêtement tomberont en poussière.

Toute chose changée comme un habit qu'on roule,
Pour Toi seul, Éternel, la vie ne défaut point.
Puissent les fils des tiens être abrités en foule
Et leur race en Tes murs ne pas avoir de fin.

CANTIQUE DE LA CRÉATION

Psaume CXLVIII

Exaltez le Seigneur, suprême honneur des cieux,
Exaltez le Seigneur, clameurs dans les hauts lieux.

Exaltez le Seigneur, peuples de ses armées,
Exaltez le Seigneur, force et gloire assemblées.

Exaltez le Seigneur, soleil et lune claire,
Exaltez le Seigneur, étoiles et lumière.

Exaltez-Le, ô cieux bien au-dessus du ciel,
Eau pure qui coulez des cercles éternels.

Tout célèbre à la fois la gloire de Son Nom
Parce qu'il a parlé, et que les choses sont.

Ses ordres non fléchis firent les éléments,
Ce qu'il a commandé dure éternellement.

L'heureux ordre divin désormais point ne passe,
Exaltez le Seigneur à travers tout l'espace.

Dans les abîmes noirs, les serpents qu'ils recèlent,
La glace avec le feu, la neige avec la grêle,

Et le sombre ouragan qu'un souffle emporte aux cieux
Obéissent toujours aux paroles de Dieu.

Montagnes, et sommets d'arbres tout jaillissants,
Cèdres de toute race et arbres verdoyants,

Troupeaux à quatre pieds, bêtes fauves des monts,
Serpents, oiseaux qui vont sur les ailes par bonds,

Peuples de toute race et rois pleins de puissance,
Innocents, et seigneurs juges de l'innocence,

Jeunes hommes, vieillards, fille aux longs vêtements,
Tous unis, jeune athlète autant que cheveux blancs,

Célébreront de Dieu le beau nom triomphal,
Car il faut exalter l'unique nom royal.

Sa louange a rempli et le ciel et la terre,
Son peuple la dira sur la trompette fière.

Les justes rediront son hymne d'âge en âge
Parmi le peuple élu d'Israël au cœur sage.

PSAUME DES PRISONNIERS

Psaume CXXV

Quand Dieu nous a rendu les captifs de Sion,
Nos plaintives douleurs ont été consolées,
Et la joie a rempli notre bouche comblée,
Notre langue alourdie par l'exaltation !

On dira désormais parmi les nations :
De notre Seigneur Dieu voici l'œuvre et la joie.
Voici briller sur nous la satisfaction,
Ramène-nous, Pasteur, la vagabonde proie !

Sois comme un vent du Sud sur le torrent qu'il pousse.
Moissonneront en joie ceux qui semaient en peine.
Ils pleuraient dans les champs en y jetant leur graine :
Qu'au lieu du deuil amer, ils aient des gerbes douces !

Psaume CXXXVI

Assis en pleurs aux bords des eaux de Babylone,
Nous rappelons Sion, abri délicieux.
Nous avons suspendu nos guitares qui sonnent
Sur les saules des eaux aux fruits pernicieux.

C'est là que nos gardiens, ceux qui nous emmenèrent,
Voulaient que nous chantions une hymne, et demandaient :
« Dites-nous de Sion quelque chant si vanté. »
Mais comment chanter Dieu sur la terre étrangère ?

Si jamais je t'oublie, ô ma Jérusalem,
Que ma main droite alors soit aussi oubliée !
Que ma langue se sèche au fond de mon gosier,
Si ta mémoire fuit quelque jour mon cœur même !

Jérusalem sera mon émerveillement.
Et toi, des fils d'Édom, souviens-toi, ô Seigneur.
La belle ville un jour fut leur jour de bonheur.
Ils disaient : « Qu'elle croule et retourne au néant !

Rasez tout sans pitié jusqu'aux racines mortes. »
Fille de Babylone, ah ! vienne la misère !

Heureux qui te rendra une peine plus forte,
Et viendra écraser tes enfants sur la pierre !

La Passion du Christ *date du* IVe *siècle de notre ère, et on l'attribue tantôt à Apollinaire, tantôt à saint Grégoire de Nazianze, tantôt à Grégoire d'Antioche, voire à d'autres encore. C'est en général une composition extrêmement froide et alourdie de théologie raisonnante. Elle a cependant comme mérite d'être le premier* mystère *connu, ancêtre de nos mystères du Moyen Age, manifestation isolée et curieuse du drame sacré. Comme les psaumes d'Apollinaire, elle se présente en outre parée des dépouilles de l'antiquité classique, et presque comme une tragédie d'Euripide sur un sujet chrétien, avec le même vocabulaire, parfois la même langue. Le seul morceau émouvant, et même tout à fait beau, qu'elle contienne, est cette plainte de la Vierge au pied de la croix, qui reprend naïvement pour en faire hommage au Fils les mots de Médée pleurant sur ses enfants, ou d'Hécube sur Astyanax, avec une tendresse tout humaine.*

LAMENTATION DE LA VIERGE

Pourquoi priver de vous, pourquoi abandonner
Votre mère, mon Fils, qui vous a enfanté ?
Ah ! que ne suis-je morte en même temps que vous !
Vous mort, quelle cité voudra me recueillir ?
Quel hôte à ma faiblesse acceptera d'offrir
Une demeure sûre, un refuge assez doux ?
Personne, je le sais. J'espère un peu de temps

Jusqu'au troisième jour, bientôt resplendissant,
Où vous viendrez revivre, annoncé par vous-même.
L'espérance a rendu plus puissante ma foi,
Et moi qui vous vois mort et pendu sur la croix,
Plus que je ne vous plains, je pleure sur moi-même,
Car vous avez vaincu et non subi la mort.
Mais que ne suis-je morte en votre lieu, mon Fils !
Tout le charme est perdu pour mon cœur de la vie.
La ténèbre me couvre et déjà m'envahit,
Je ne désire plus que la maison des morts.
Privée de votre vue, je veux aller sous terre
Habiter dans la nuit qui règne sous la terre.
O douleur, quelle angoisse est désormais la mienne !
Je ne puis la porter, ni la dire, et je meurs.
Aucun apaisement désormais qui me vienne
Du Muet aux yeux clos, ô mère de douleurs !
C'est en vain, mon Enfant, que je vous ai nourri,
O vous qui nourrissez l'immense genre humain !
La peine et les tourments j'aurai soufferts en vain
Pour vous faire échapper aux meurtrières mains
Qui sur l'Enfant divin s'étaient appesanties !
Je ne veux pas le croire et pourtant désespère.
Je suis votre origine et j'en sais le mystère.
C'est de là que jadis je rêvais, ô détresse,
Pour mettre en votre amour mon espoir le plus cher.
Je pensais que vos mains nourriraient ma vieillesse,
Que par vos soins mon corps serait enseveli :

De tels soins aux mortels ont toujours fait envie.
Mais vous mort, j'ai perdu mes douces espérances.
O voix douce venant m'apporter tant de grâce,
O visage très cher, honneur de notre race,
O désir, ô regret, ô fleur de l'existence,
Image dont les traits ne peuvent s'imiter,
O figure de Dieu sans forme et sans contours,
O chef-d'œuvre où l'artiste échouera pour toujours,
O vous défiguré, je ne puis regarder !

N O N N O S

Depuis plus d'un siècle, du comte de Marcellus et de Sainte-Beuve à Mario Meunier, on a souvent essayé de réhabiliter Nonnos *de Panopolis, Égyptien du début du* V[e] *siècle de notre ère qui brilla à son époque d'un éclat singulier, parut comme un chef d'école, et fut ensuite oublié. Il paraphrasa l'*Évangile selon saint Jean *en vers, mais surtout, il eut l'idée de sortir des sentiers battus de la poésie épique qui continuait toujours à tourner en rond autour de la guerre de Troie, et consacra quarante-huit chants de ses* Dionysiaques *à raconter l'expédition de Bacchus aux Indes. La lecture ne peut en laisser que courbatures et une redoutable dose d'ennui s'étend sur l'ensemble du poème. Pourtant,* Nonnos *avait un admirable éclat oriental, le don des tableaux somptueux, et, plus encore peut-être, le goût des images gracieuses : c'est le mérite du célèbre épisode de Bacchus et du petit « Ampélos » (le petit Vigne), ou de telle élégie à la mode bucolique qu'il introduit, sans souci de la pureté des genres, dans son épopée. C'est ce qui peut demeurer, le plus valablement, de son entreprise, en même temps que l'honneur d'avoir soulevé une masse si énorme de poésie, où l'on pourrait glaner tant de pages de toute beauté, noyées dans le fatras mythologique, et où brille parfois, sous la parure grecque, un peu du mystérieux panthéisme indien.*

NOCTURNE

C'était la nuit. Des sentinelles étaient placées en ligne
autour

Des sept zones du ciel, et comme s'ils retentissaient du haut d'une tour,
Leurs cris d'alarme perçaient l'ombre, et les bruits innombrables des astres
S'entendaient à travers l'étendue, et la Lune était une borne dans l'espace
Et elle renvoyait le bruit d'essieu de l'écho qui venait des barrières du pôle.
Alors, sous les voiles superposés des brumes l'une sur l'autre,
Le ciel se fortifie en cercle par la main des gardiennes des Airs,
Les Heures, servantes du Soleil, et les étoiles serrent
Les verrous atlantiques sur les portes inviolables
Pour qu'une embuscade n'aille point s'emparer du pôle en l'absence des dieux vénérables.
Au lieu des fifres du combat et des flûtes accoutumées,
Ce sont les ailes du vent que pendant toute la nuit on entend chanter.
Le compagnon céleste des Dragons arcadiens de l'Ourse
Épie d'en haut Typhée et sa nocturne course,
Le vieux Bouvier guette dans la nuit avec ses yeux vigilants.
L'étoile du matin observe le levant, et celle du soir le couchant.
Et Céphée, laissant au Sagittaire la garde du Midi encore,

S'est réservé les portes pluvieuses qui sont au Nord.
Des feux s'allument de toute part, et les étoiles dont les feux brûlent,
Et de la Lune qui ne prend pas de repos les rayons nocturnes
Brillent comme des torches. Et dans un tourbillon de feu,
Traversant l'épaisseur de la nuit et parties du haut trône de Dieu,
Les étoiles filantes écrivent dans les airs en traits de flamme
Et naissent de la droite du Seigneur. Et sous le souffle de l'orage
Déchirant l'épaisseur des nuées qu'il a transpercées
L'éclair bondit, et en lueurs alternées,
Se cachant et se montrant alternativement sans cesse luisante et mobile,
Et roulant en boucles et en arabesques de feu ses tresses flexibles,
Voici que projette au loin sa lueur en molles traînées, — la Comète.

LE PETIT VIGNE

Un jour qu'il chassait sur les rochers que la forêt ombrage,

Bacchos fut frappé par la beauté, semblable aux roses,
d'un adolescent de son âge.
Déjà le petit Vigne s'amusait sur les collines de
Phrygie,
Et il y grandissait, nouvel enfant par les Amours nourri.
Même pas un tendre duvet ne couvrait son menton
blond,
Ou les joues, blanches comme la neige, de son visage
rond,
Le duvet, fleur dorée de l'adolescence, mais, sur ses
épaules éclatantes rejetées,
Les boucles en arabesques de sa chevelure en arrière
couraient non tressées,
Et si quelque vent léger venait souffler sur elles
A son souffle elles se soulevaient. Alors, des boucles
écartées d'elle,
Il dégageait à demi sa tête et mettait son col à nu,
Et surgissait une lumière de l'ombre, de même qu'à
travers les brumes de la nue,
Le demi-cercle de la Lune brille dans le ciel,
S'échappait de sa bouche en rond une voix douce comme
le miel,
Et lui-même il paraissait tout un printemps, et quand
il marchait,
Sous ses pieds d'argent la prairie de roses rougissait.
Et lorsque ses grands yeux jetaient autour de lui leur
lumière

Et sur toute chose bougeaient, alors c'était l'éclat de la
Lune tout entière.

. . .

Si le petit ne se montrait pas, Bacchos ne déridait pas
ses joues.
Si après le festin quelque Satyre autour de la table joue,
Frappe de ses mains les cymbales, et fait retentir son
bruit,
Tandis qu'à la chasse au cerf sauvage s'en est allé le
petit,
Pendant que l'enfant n'est pas là, le dieu se refuse aux
plaisirs du double instrument.
Si sur les rives du Pactole que la saison va fleurissant
Le petit Vigne s'attarde et reste, jusqu'à ce qu'il puisse
apporter
A son maître pour le repas du soir l'eau plus douce
qu'il y a cherchée,
Bacchos, loin de l'enfant, ne songe qu'au chagrin.
S'il prend sa flûte charmante, où naissent les airs libyens,
Si de sa joue gonflée il en fait naître un mince chant,
Bacchos croit entendre Marsyas sur sa flûte jouant,
Le fils du divin Hyagnis, qui pour son malheur à
Apollon disputa
Le prix de la double flûte inventée par Athéna.
Si tous deux s'assoient à la même table dans la joie
des adolescents,
Lorsque l'enfant parle, il enchante l'oreille qui l'entend,

Mais lorsque le garçon se tait, le visage de Bacchos devient pâle.
Et si du petit Vigne le désir de la danse s'empare,
S'il bondit sur ses pieds agiles et qu'il se lance dans la ronde dansante,
S'il donne la main au Satyre joueur, s'il se mêle à sa joie dansante,
Alternant le pas oblique avec le pas qui se mêle aux siens,
Bacchos, en le regardant, se sent transpercé par la jalousie et par le chagrin.
S'il se mêlait aux Silènes, s'il courait à quelque chasse sauvage
En compagnie d'un autre garçon de son âge,
Le dieu jaloux le retenait de peur que quelque adorateur,
Frappé par les Amours d'un même trait blessant au cœur,
Ne touchât le désir de l'enfant à l'esprit léger,
Et n'enlevât son ravissant petit au dieu délaissé,
Car un enfant à peine en fleur s'éprend facilement d'un autre garçon de son âge.
Et si quelque disgrâce passagère venait toucher son charmant visage,
Ah ! c'était cela qui pour le brûlant Dionysios devenait le plus charmant,
C'était de toute cette adolescence le plus fascinant !

Si le bout de sa queue de satyre au lieu de se dresser tombait languissant autour de ses reins,
C'était pour Bacchos un enivrement plus merveilleux que le miel le plus fin.
Et si ses boucles en désordre se mêlaient sur sa tête mal peignée,
Elles n'en plaisaient que mieux aux yeux brûlés de désir de celui qui l'aimait.

LE PETIT VIGNE EST CHANGÉ EN VIGNE

« Mon petit Vigne, après ta mort, tu fais encore la joie de mon cœur,
Car je mêle à tout mon être désormais ta liqueur.
Tous les arbres au-dessus de toi inclinent bas leurs têtes,
Ils sont pareils au suppliant, ils courbent leur nuque défaite.
Le palmier vieux abaisse devant toi ses rameaux élevés,
Et tu mélanges tes pieds autour de l'oranger.
Tu embrasses et tu soutiens de tes bras le figuier, et ta vendange,
Ce sont eux qui la portent, comme une reine est portée par ses suivantes.
Lorsque tu tends vers eux, et que tu recourbes tes vrilles,

Tu marches comme sur les épaules de tes serviteurs, et les douces brises
Secouent auprès de ton visage, et comme si tu dormais,
Les feuillages aux mille couleurs des arbres tout autour plantés,
Comme l'esclave agite l'éventail dont il a l'habitude pour son seigneur
Et fait naître pour lui un léger souffle plein de fraîcheur.
Si tu amènes avec toi la brûlure du soleil à midi,
Au moins les vents de l'été marchent-ils devant tes fruits,
Et apaisent-ils la soif de la saison desséchée,
Lorsque la course des mois brûlants arrive pour te réchauffer,
Et mûrit ton alcool sous la vapeur tiède de l'étoile d'été ! »

ÉLÉGIE PASTORALE

Le beau berger n'est plus, la belle l'a tué.
La fille a immolé qui avait désir d'elle.
En échange d'amour, la mort elle a donné,
Elle a teint son épée dans le sang du berger,
Et éteint le flambeau des amours immortelles.
Le beau berger n'est plus, la belle l'a tué.

Elle n'a écouté ni les rocs des montagnes,
Les nymphes, le tilleul, le pin qui l'imploraient.
« Ah ! ne le frappe pas, ne tue pas le berger. »
Le loup l'avait pleuré, et les ours sans pitié,
Le lion l'a pleuré de ses yeux redoutables.

Le beau berger n'est plus, la belle l'a tué.
Cherchez une autre roche, ô paissantes génisses.
Vous, taureaux, allez paître en des lieux étrangers.
Mon doux berger est mort de son ardent délice.
De sa main, dans les monts, la fille l'a frappé.
Pâturages, adieu ! et vous, adieu, ô prés !

Le beau berger n'est plus, la belle l'a tué.
Adieu, fontaine, et vous, adieu, abris rocheux !
Adieu, Nymphes des eaux et des lieux bocagers !

Le dieu des chants répond à Pan, rustique dieu :
« Que périsse la flûte, et où est la Vengeance ?
Où donc est la beauté ? Laisse, Amour, ton carquois :
Que la flûte à jamais reste dans le silence :
Car le berger n'est plus, dont claire était la voix. »

TRYPHIODORE

Égyptien du ve *siècle de notre ère, Tryphiodore composa une* Odyssée lipogrammatique, *c'est-à-dire que dans chacun de ses vingt-quatre chants, une lettre est omise : l'*alpha *au premier chant, le* bêta *dans le second, le* gamma *dans le troisième, etc. Ce jeu prouve assurément plus de patience que de génie. Il nous reste de ce mot-croisiste une courte épopée de sept cents vers,* La Prise de Troie, *qui n'oublie pas le second livre de l'*Énéide, *puisque les fables grecques mises en latin retournent à leur langue originelle. C'est un pastiche généralement froid, qui est loin de valoir ce que Quintus de Smyrne a composé sur le même sujet. Pourtant, dans l'épisode où Hélène essaie de tenter les Grecs enfermés dans le cheval en prononçant à voix basse le nom de leurs femmes, il y a une invention humaine et simple, qui ne manque pas de charme. Homère l'avait indiquée au quatrième chant de l'*Odyssée, *mais d'une façon brève et sèche. La Renaissance n'a pas dédaigné Tryphiodore, et on l'a plusieurs fois édité ou traduit jusqu'à la Restauration.*

LE CHEVAL DE TROIE

Déjà la lumière s'éteignait et déjà la nuit divine
Avait couvert la citadelle de Troie et lui promettait la
 ruine.
Alors Aphrodite la rusée, la très habile encor,
Couvrant de vêtements la blancheur de son corps,

Vint auprès d'Hélène d'Argos et d'une voix caressante lui dit :
« Chère fille, voici que te réclame le vaillant Ménélas ton mari.
Il est caché dans un cheval de bois, autour de lui les princes grecs sont enfermés
Et sont jaloux des combats que pour toi ils vont livrer.
Ne t'inquiète pas du vieux Priam et de son destin,
Ni de ton amant Pâris, ni non plus des autres Troyens.
Je vais te rendre à Ménélas qui a beaucoup souffert. »
Ayant ainsi parlé, la déesse s'évanouit dans l'air.
Hélène, le cœur séduit, abandonna sa couche parfumée.
Et Pâris se mit à la suivre, et sa beauté
Charmait les Troyennes aux longues robes sur son chemin.
Au temple d'Athéna aux hautes voûtes elle arriva enfin,
Et elle se tint immobile, contemplant l'énorme cheval machiné.
Trois fois elle en fit le tour, énervant les Grecs enfermés,
Et elle se mit à dire le nom des femmes grecques aux belles chevelures,
L'un après l'autre et à voix basse, et ceux qui étaient cachés à l'intérieur de la monture,
Tristes, avaient le cœur étreint, et retenaient silencieusement leurs larmes.
Ménélas gémit lorsqu'il entendit la fille de Tyndare,
Et le fils de Tydée au nom d'Egialée versa des pleurs,

Et le nom de Pénélope frappa soudain Ulysse au cœur.
Aussi lorsque Anticlos reçut comme un choc le nom de Laodamie,
Il ouvrit la bouche pour répondre à celle qui lui parlait de sa femme chérie.
Mais Ulysse bondit sur lui, lui ferma la bouche aussitôt
Et le serra si fort de ses deux mains qu'il ne put proférer un mot.
Il lui tenait si fortement la mâchoire serrée,
Il le tenait si violemment, que l'autre entre ses poings se débattait,
Essayant de fuir les terribles liens du silence qui le tue,
Et c'est ainsi qu'avec la vie son souffle fut perdu.
Alors les autres Grecs laissèrent sur lui couler des larmes silencieuses,
Ils le précipitèrent pour l'ensevelir dans une cuisse du cheval qui était creuse,
Et sur ses membres froids jetèrent un manteau.

PROCLOS

Proclos est le dernier des grands philosophes païens. Il était né à Byzance vers 410 de l'ère chrétienne et vécut à Alexandrie et à Athènes. Après une apparition d'Athéna, il se consacra à la philosophie antique, lut Aristote et Platon qu'il commenta, et mourut vers 485. Son rêve était de fondre en une vaste synthèse tout le trésor des religions. Il nous reste sept hymnes de lui, peut-être huit, où on le voit curieusement s'adresser aux anciennes divinités sur le ton que pourraient employer les chrétiens envers Dieu ou les saints. Son invocation à Athéna, en particulier, ressemble étonnamment à une prière à la Vierge Marie. Quoi qu'il en soit, à côté des hymnes de Synésios, les hymnes de Proclos, éclairés d'une douce lumière, comptent parmi les chefs-d'œuvre de la poésie métaphysique, où l'intelligence est sans cesse animée par une admirable tendresse du cœur. Ils sont aussi significatifs d'une époque où, pour durer, le paganisme agonisant devait emprunter ses meilleures armes au christianisme.

HYMNE A ATHÉNA

Visage qui brillez du feu saint éclair,
Donnez un calme port à l'errant de la terre.
Que la sainte parole à mon âme concède
La lumière sacrée, la sagesse et l'amour.
Insufflez à mon cœur autant qu'il faut d'amour
Pour qu'il puisse gagner par le sein de la terre

La montagne divine et la maison du Père.
Et si parfois au mal funeste ma vie cède
— Je sais combien je suis à l'odieux péché
Livré de toute part en mon cœur insensé —
Ayez pitié de moi, ô douce conseillère !
O salut des mortels, oh ! ne me laissez pas
Gisant, abandonné sur le sein de la terre,
Des rudes jugements la capture et la proie,
Puisque être tout à vous est ma seule prière.
Accordez à mon corps la force et la santé,
Eloignez de ma chair les maladies cruelles.
Reine, je vous en prie, de vos mains immortelles,
Chassez le noir malheur de nos calamités.
A ma barque donnez des brises favorables,
Femme, enfants, et bonheur, et gloire, et joie aimable,
La foi, l'esprit subtil, l'amitié et sa joie,
La fermeté du cœur, le rang auquel j'ai droit.
Je vous prie, je vous prie, ô Reine, et renouvelle
La prière qu'impose un sort impérieux.
Prêtez avec douceur l'oreille à tous mes vœux.

HYMNE COMMUN A TOUS LES DIEUX

Maîtres du gouvernail de la sagesse sainte,
O dieux qui allumez le feu du grand Retour

Et chez les immortels ramenez l'âme humaine
Loin de notre caverne et du sombre séjour,
Vous par qui sous les chants des hymnes indicibles
Nous devenons très purs, exaucez mon recours !
Libérateurs très grands, rendez intelligibles
Les mots du divin livre, et qu'une lueur pure
Dissipe pour mes yeux les ténèbres obscures.
Que je puisse enfin voir et l'homme que je suis
Et le Dieu immortel. Qu'un génie malfaisant
Ne me tienne captif, sous les vagues d'oubli,
Très loin des Bienheureux. Qu'un Jugement sanglant
Ne garde pas mon âme aux cachots de la vie,
Jetée aux flots glacés des générations,
Malgré elle emportée pendant trop de saisons.
Mais, ô Dieux Souverains de la sagesse vive,
Exaucez qui se hâte aux montées du Retour,
Et dans la sainte orgie dites, que je les suive,
Les secrets enfermés dans les mots de recours.

COLOUTHOS

Hormis les spécialistes, il n'y a peut-être pas aujourd'hui dix personnes qui connaissent le nom même de Colouthos, que l'on appelle aussi Coluthus. Pourtant, les Aldes l'ont imprimé à Venise à la Renaissance, et Henri Estienne les a imités. Au XVIIIe *siècle, on l'a traduit au moins deux fois en français, on l'a édité et traduit plusieurs fois dans toute l'Europe. Sous la Restauration, il parut encore à Paris une édition de son poème, accompagnée d'une sextuple traduction, en latin, français, anglais, allemand, italien et espagnol. Depuis, on l'a oublié. De cet écrivain de la fin du* V^e^ *siècle après notre ère, qui vivait sous l'empereur Athanase, il ne nous reste qu'un poème de quatre cents vers,* L'Enlèvement d'Hélène, *retrouvé à Otrante par le cardinal Bessarion. Certes, Colouthos n'est pas un grand créateur, il imite sans cesse Homère et la coutumière diction épique. Mais il a essayé d'humaniser et de moderniser l'épopée, et les plaintes de sa petite Hermione lorsque Hélène a disparu avec Pâris ne manquent pas de grâce.*

L'ENLÈVEMENT D'HÉLÈNE

Lorsque la fille du matin se leva, Hermione, le voile jeté au vent,
Et les larmes ruisselant sur ses joues, s'avança en gémissant,
Vingt fois elle remplit le palais de ses plaintes et elle appelle ses servantes,

Et elle pousse des cris aigus, et elle leur dit les paroles suivantes :
« O mes enfants, où est ma mère qui m'abandonne, ma mère de douleurs ?
Hier encore je l'ai accompagnée quand elle a pris les clefs des chambres de la demeure,
Et elle s'est endormie dans le sommeil, et elle m'a prise avec elle dans son lit. »
Elle dit, et elle fond en larmes, et les jeunes filles avec elle ont gémi,
Et se sont pressées autour d'elle sur le seuil de la maison,
Et elles ont essayé d'apaiser Hermione et son chagrin profond.

« Enfant, triste enfant, si ta mère est sortie, cesse de gémir.
Avant d'avoir essuyé tes pleurs, tu la verras revenir.
Ne vois-tu pas que la tristesse abîme la fraîcheur de tes belles joues,
Et que tant de sanglots ternissent l'éclat de tes yeux si doux !
Hélène est peut-être allée rejoindre à leur réunion les jeunes épousées,
Et peut-être s'est-elle elle-même égarée sur son chemin,
Et s'est-elle arrêtée désormais impatiente, ou peut-être est-elle allée dans les prés

Où l'on adore les Heures et se repose-t-elle dans les champs que mouille la rosée du matin.
Peut-être est-elle allée se baigner dans le fleuve paternel,
Et à quitter les flots de l'Eurotas peut-être tarde-t-elle ? »

Mais triste et tout en pleurs, Hermione répond :
« Elle connaît le cours des rivières, elle connaît le chemin des monts,
Et le sentier qui va vers les rosiers, et ceux du pré : pourquoi, mes enfants, me tromper ?
Les étoiles sont endormies et elle dort encore parmi les rochers,
Les étoiles se lèvent, et elle n'est pas revenue.
Hélas ! ma mère, où es-tu, dans quelle montagne erres-tu ?
Est-ce que tu t'es égarée, est-ce que les bêtes t'ont tuée ?
Mais non ! les bêtes elles-mêmes n'oseraient pas toucher au sang de la toute-puissante divinité !
Peut-être est-ce que tu es tombée de ton char, et que tu as été traînée dans la poussière,
Et que tu gis maintenant abandonnée dans les broussailles solitaires.
Pourtant à travers les pousses touffues, à travers l'ombre noire
Des arbres, et même sous les moindres feuilles j'ai essayé de voir,

Et je ne t'ai pas rencontrée. Ah ! non, je n'accuse plus
 la forêt !
Est-ce que l'Eurotas, lorsque tu nageais dans ses eaux
 sacrées,
Ne t'a pas engloutie sous le calme et à jamais
 submergée ?
Mais pourtant je sais bien que les fleuves comme la mer
 et ses abîmes
Sont habités par les Naïades, et que jamais des femmes
 ne sont devenues leurs victimes. »
Ainsi pleurait la jeune fille, et elle inclina le front,
Et le sommeil la prit, le frère de la mort et son
 compagnon.
Tous deux ont la même origine et ont en commun la
 même fatalité
Et le sommeil fait naître les mêmes conséquences que
 la mort sa sœur aînée.
Et c'est ainsi que les femmes, lorsque leurs paupières
 sont alourdies par la douleur,
Se mettent à dormir, souvent, dans le même temps
 qu'elles se livrent aux pleurs.

MUSÉE

Entre le xe *siècle avant notre ère et le* x^e^ *siècle après, les commentateurs fantaisistes cherchent l'époque où vécut un poète inconnu nommé Musée. Il semble bien que la date la plus probable reste le* v^e^ *siècle après le Christ, car on dit que Musée fut le disciple de Nonnos. Quoi qu'il en soit de son auteur, le poème de trois cent quarante vers qu'il écrivit sur la légende de Léandre et de Héro est un des plus célèbres de l'antiquité. Il fut le premier livre édité en 1494 par l'illustre imprimerie des Aldes, à Venise. Si Byron traversa l'Hellespont, c'est parce que Léandre l'avait fait pour les beaux yeux de celle qu'il aimait et qu'une nuit il y mourut. Clément Marot a traduit le poème grec en vers français, Schiller l'a imité en allemand, Scarron parodié, Grillparzer en a fait un drame, sans compter cent éditions, traductions et adaptations, sans compter les chansons populaires qui en tous pays se sont inspirées de lui. Il est gracieux, un peu chargé en répétitions de mots, en redondances fleuries, et Musée ne peut jamais parler de la Nuit sans dire qu'elle est noire, et obscure, et vêtue de sombre, ou bien à la fois aveugle et ténébreuse, et nocturne. Mais à travers ces défauts aimables, il circule une ravissante sensualité, pleine d'une tendresse précieuse, qui semble par avance une transposition parfaitement accomplie des réussites trop rares de Parny, de Léonard, de Gentil-Bernard et de Dorat.*

Ils ont voulu s'unir par des noces cachées
Et, de l'amour nocturne et du signal d'hymen,

Voulu que soit la lampe et gardienne et témoin :
Et Héro lèverait la flamme dans ses mains,
Et Léandre à travers les larges flots viendrait.

Fous d'une nuit d'amour, de lutte et de mystère,
Ils réclamaient que vînt l'ombre, leur chambrière.
Enfin, vêtue de noir, la Nuit se lève, obscure,
Donne à tous le sommeil, sauf au garçon hardi :
Sur le bord de la mer aux multiples murmures,
Il guette le signal du lointain feu maudit,
Témoin secret de l'heure où s'ouvrira le lit.

Dans sa ténèbre aveugle, il vient la sombre Nuit.
Héro, dès qu'elle tombe, au loin montre sa lampe,
Et quand il voit briller sur le haut mur la lampe,
L'amour flamboie au cœur de Léandre : il bondit,
Et tout comme la lampe brûle, il brûle aussi.

Aux cent bruits du ressac et des vagues brisées,
Il se met à trembler sur la rive de mer,
Mais le calme revient en son cœur rassuré,

Et il se dit ces mots dans le fond de son cœur :
« Oui, la mer n'est pas tendre et l'amour est puissant.
Mais la mer est de l'eau, et l'amour brûle en moi
Comme un feu. O mon cœur, de ce feu arme-toi,
Regarde sans trembler tout l'énorme océan.
La volupté m'appelle, et qu'importent les flots !
Ne sais-tu que Cypris est née de l'Océan,
Et règne sur les mers autant que sur nos maux ? »

Il dit, laisse tomber de son corps adoré
Sa tunique, à deux mains sur son front l'a nouée,
S'élance du rivage et plonge dans les flots.

Vers la lampe qui brille il se hâte et il nage,
Il va seul, et s'élance, il est barque et rameur,
Tandis que sur la tour dominant le rivage,
Héro cherche d'où vient l'appel du vent sauvage
Et lui tend son manteau pour garder la lueur.
Ainsi Léandre allait et peinait vers Sestos,
Et gagnait la falaise où touchent les vaisseaux.

Elle l'a donc mené vers la tour. A l'entrée,
Elle tient dans ses bras son fiancé qui halète.
Elle se tait. L'écume encore souillait sa tête,
Et l'eau de l'océan sur son corps ruisselait.
Mais elle l'a mené dans sa chambre de vierge,
Où tout est préparé pour l'époux annoncé.

Elle a lavé sa peau tout entière, et elle a
Sur son corps répandu l'huile où la rose embaume,
Et l'odeur de la mer ainsi se dissipa.
Dans la couche pourtant aux couvertures chaudes,
Comme il halète encore, elle le tient serré,
Et, comme une épousée, dit ces mots enflammés :

« O toi, mon fiancé, plus qu'aucun fiancé
Tu as beaucoup peiné, plus qu'aucun autre au monde,
O toi, mon fiancé, qui as beaucoup peiné,
Te voici délivré des salures de l'onde,
Voici que t'a quitté cette odeur de poisson
Qu'a sans cesse la mer aux gémissements longs.
Laisse cette sueur, entre mes bras serré. »
Ainsi dit-elle, et lui, dénoua sa ceinture.

Et ils vont découvrir tous les deux les secrets
Que garde Cythérée dont l'amitié est sûre.

Ce fut un mariage où manquèrent les danses,
Ce fut un lit de noce où les chants ont manqué,
Nul chanteur n'invoqua la reine nuptiale,
Nulle torche allumée sur le lit conjugal,
Nul danseur dans la ronde aux bonds multipliés,
Point d'hymne pour le père et la mère adorée.

A l'heure où sont unis la femme et l'homme ensemble,

Le Silence a paré le lit avec la chambre,
Seule l'Ombre a servi la nouvelle épousée.

Et ce fut un hymen sans les hymnes chantés.

C'est à la cour de Justinien, au VIe *siècle, que vivait Agathias le Scholastique, avec ses amis Irénée le Référendiaire et Paul le Silentiaire. Il composa à son tour une* Anthologie, *la dernière de l'antiquité, où il nous a conservé des vers de ses amis, des vers venus de recueils antérieurs ou négligés par ceux-ci. La grâce n'y manque pas, ni l'accent furtif et voilé des fins de civilisation. Palladas était un grammairien de Chaldée, établi à Alexandrie au* IVe *siècle, et le plus fécond collaborateur de l'*Anthologie. *Agathias était avocat, historien et poète. Macédonios vivait lui aussi à la cour de Justinien.*

LA VIE EST UN SONGE

Avant même la mort, la vie est apparence.
Hommes des pays grecs, le malheur est sur nous.
Nous croyons à ce songe, amis, qu'est l'existence :
Sommes-nous morts ou vivons-nous ?

Palladas.

A L'ENGRAIS

On nous met en réserve et gave pour la mort,
Comme un troupeau de porcs que quelque brute égorge.

Palladas.

LA FIN

Courtes délices de la vie,
Pleurez, le temps rapide fuit.
Laissés au repos ou au vivre,
Au travail ou bien à l'amour,
Ah ! qu'importe, car le temps court,
Aux maux des mortels il nous livre,
Il se jette sur nous enfin
Et pour chacun porte la fin.

Palladas.

LA VIE

Voici la vie, — la vie, c'est le plaisir, ou rien.
La vie de l'homme est brève. Allons, vite, le vin,
Et la danse, et les fleurs, allons, vite, les femmes :
Jouissons aujourd'hui, nul ne connaît demain.

Palladas.

LE NÉANT

Comment suis-je venu ? Et d'où suis-je venu ?
Pourquoi paraître au jour, si c'est pour m'en aller ?

Que posséder en moi, qui n'ai jamais rien su ?
Née du néant, un jour au néant revenue,
La race des mortels n'est rien à tout jamais.
Allons ! verse le vin, c'est l'ami des plaisirs,
Et le remède seul qui nous puisse guérir.

D'un inconnu.

AVERTISSEMENT

J'ai mangé peu, bu peu, mais j'ai souffert beaucoup.
Je meurs tard, mais j'y suis. Vous y passerez tous.

D'un inconnu.

LE VENT

Puissé-je être le vent, et toi, lorsque tu sors,
Pour recevoir mon souffle, ah ! dégrafer ta robe !

D'un inconnu.

LA ROSE

Puissé-je être une rose rouge entre tes mains
Et puisses-tu m'offrir la neige de ton sein !

D'un inconnu.

LA CITHARE

Quand je suis près de toi, joueuse de cithare,
Je voudrais bien user, pour te rendre vibrante,
De la même façon dont je te vois jouer :
Une caresse en haut, au milieu la détente.

D'un inconnu.

LES JEUNES FILLES

Moins malheureux sont les garçons
Que ne le sont les pauvres filles.
Ils ont, eux, de bons compagnons
A qui leur chagrin se confie,

Lorsque leur cœur a de la peine.
Ils ont les jeux pour oublier,
Et les tableaux des imagiers,
Et dans les rues ils se promènent.

Mais nous autres, les pauvres filles,
Nous devons demeurer dans l'ombre,
Et rester au fond des maisons,
Consumées dans nos idées sombres.

Agathias le Scholastique.

LE TOMBEAU DE LA COURTISANE

Le tombeau de Laïs à Corinthe j'ai vu,
Où la pierre a son nom gravé.
J'ai pleuré, et j'ai dit : « O femme, on m'a parlé,
Et j'ai pitié de toi, toi qui m'es inconnue,
Car en foule jadis venaient les jeunes cœurs
Reconnaître ton nom comme un nom de vainqueur,
Et maintenant le seul oubli te désaltère
Et ta beauté est morte et couchée sous la terre. »

Agathias le Scholastique.

LE PORT

Tu es venue, et je le désirais,
Et cependant je ne t'espérais plus.
Tu as troublé l'image que j'avais,
Et j'ai tremblé, stupéfait et ému.
Mon cœur alors comme sous une dague

Soudain s'est mis à haleter et souffre,
Mon âme alors, sous l'amoureuse vague,
Soudain s'est mise à en perdre le souffle.
Ah ! sauve-moi de ce naufrage encor,
Et reçois-moi dans le calme du port.

Macédonios le Consulaire.

L'AMOUR JALOUX

J'avais la nuit en songe, auprès de moi,
Une jeune fille, et toute rieuse,
Et je la tenais fort entre mes bras,
Bien libre à ma guise, et insoucieuse
Si mon corps osait au sien demander
A chaque instant une autre volupté.
Mais un Amour qui me guettait, jaloux,
A fait soudain disparaître mon songe,
Et dissipé mon amour tout à coup.
Ainsi l'Amour, même au milieu des songes,
Dans le sommeil, peut se montrer jaloux
Des voluptés et du plaisir si doux.

Macédonios le Consulaire.

PAUL LE SILENTIAIRE

Il porte le plus beau des noms de poètes, et c'est par lui qu'il convient de clore ce recueil. On croirait ce nom imaginé par Patrice de la Tour du Pin, encore que « Silentiaire » ne veuille guère dire autre chose qu'huissier. Il vivait à la cour de Justinien, au VIe *siècle de notre ère, et il doit à l'amitié qui l'unissait à Agathias le Scholastique de figurer dans l'*Anthologie *qu'avait composée celui-ci. Ses poèmes sont courts, fiévreux, volontiers hardis, avec une sorte de brutalité dans le plaisir déguisée sous la grâce des mots. Il est, après plusieurs siècles, le continuateur et l'héritier le plus parfait de Méléagre. Il a aimé la volupté, les femmes, le mystère, et le plaisir des cœurs mélancoliques. Même s'il adhéra au christianisme, il est le dernier des poètes païens. Parfois, il semble échappé, lui aussi, de notre* XVIIIe *siècle. On a de lui une description de Sainte-Sophie, qui est froide, et ces courts billets amoureux, dont la chaleur nous est encore sensible, et qui sont le dernier bouquet de la poésie grecque.*

LE SILENCE SUR L'ÉTREINTE

Jetons, ô ma beauté, nos vêtements au loin,
Serrons-nous dans nos bras, corps à corps, nue à nu.
Ne garde, rien sur toi, le plus léger tissu
Entre nous deux me semble un mur de Babylone.
Unissons notre bouche, unissons notre peau.

Mais silence à jamais : pas un mot pour personne.
Je hais qui ne sait pas garder un secret clos.

L'ADIEU

Au moment de te dire adieu,
Je me tais, m'arrête, et je reste.
Car je souffre de te laisser,
Comme devant la nuit funeste.
Tel qu'est le jour, tu étincelles.

Mais le jour, au moins, est muet :
Tandis que toi, je m'émerveille
De la douceur de ton parler,
Au chant des Sirènes pareil,
Ton parler doux à mon oreille,
Où tous mes espoirs sont placés.

LE SECRET

A tous cachons l'étreinte et le plaisir goûté.
Il est doux de garder sur l'amour le secret,
Et de se dérober aux regards de la terre,
Car, plus que le grand jour, aux belles voluptés
Une douceur de miel accorde le mystère.

L'OUBLI FUTUR

Que le sourire est doux, amis, de mon aimée,
Et doux les pleurs charmants de ses beaux yeux battus.
Hier, elle pleurait. Pourquoi ? Je ne l'ai su,
Et longtemps sur mon col son front elle laissait.
Ainsi je l'embrassais, de ses larmes mouillé,
Et ses larmes coulaient sur nos lèvres unies,
Telle que peut couler la source qui murmure.
« Pourquoi pleurer ? » lui dis-je, et elle répondit :
« J'ai peur qu'un jour ne vienne où je serai laissée,
« Car vous êtes tous des parjures. »

LA NUIT

Sur ta paupière lourde, oui, l'amour est inscrit,
Ainsi qu'au saut du lit à l'heure du réveil,
Tes cheveux sont mêlés, ta joue rose est pâlie,
Et ton corps est brisé d'un effort nonpareil.
Ah ! si c'est dans les jeux d'une belle nuit blanche
Que ton corps a gardé ces traces de l'émoi,
Heureux l'homme qui t'a tenue entre ses bras !
Mais si l'amour brûlant lui seul te consuma,
Puisse-t-il te brûler en mémoire de moi !

LE CHEVEU

D'un cheveu arraché à ses boucles dorées
Elle a lié mes mains prisonnières de guerre,
Et je riais, pensant qu'un jeu cela serait
De vouloir secouer ces trop aimables chaînes.
Mais la force est venue, alors, à me manquer,
Et j'ai gémi, pareil à un homme ferré,
Et ma vie maintenant ne tient qu'à un cheveu,
Et je m'en vais, tiré, ô trois fois malheureux,
Comme un esclave étroit que sa maîtresse entraîne.

LA BELLE VIEILLE

Mieux qu'un autre printemps resplendit ton automne,
Ton hiver est plus chaud que les autres étés.

SYMBOLES

Dans la poussière épars, la couronne effeuillée,
La coupe qu'ont brisée l'ivresse et la folie,
Et les mèches mouillées des cheveux parfumés,
Gisent en souvenirs d'un amant trop épris.

Que de nuits il passa debout contre ta porte,
Avec ses compagnons, sans un mot, sans promesse,
Sans un propos menteur de qui l'espoir renaisse !
Vois donc : il a laissé, sa patience est morte,
Témoins de son reproche envers ce cœur trop fier,
Ces symboles brisés, sérénades d'hier.

LA MORT DES AMANTS

En nous cachant sans cesse, mon amour,
En dérobant des yeux les flammes vives,
Nous nous lançons des tendresses furtives
Qui dureront ainsi jusqu'à quel jour ?

Bien clair il faut nos tourments déclarer !
Et si l'on veut interdire à nos peines
De se guérir par la douceur des chaînes,
Nous guérirons par le coup de l'épée.

Car il vaut mieux, ô mon amour, encore
Connaître à deux la même volupté
(Ensemble, au moins, pour notre éternité)
Sinon de la vie, du moins de la mort.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Les textes grecs * de cette *Anthologie,* bien qu'ayant été établis avec le plus grand soin, ne visent pas à l'originalité des reconstitutions.

Nous avons tenu compte des nombreuses mises au point qu'ont faites sur ces textes, les savants allemands, anglais ou français, mais, le plus possible, nous avons désiré en rester aux leçons présentées par les manuscrits, en n'acceptant les conjectures procurées par les éditeurs modernes que lorsqu'elles nous paraissaient indispensables au sens. Ne cherchant pas à faire œuvre d'érudition, nous avons en particulier conservé tous les vers communément donnés par les vulgates, sans vouloir trancher de leur authenticité, ou les expulser, pour des raisons diverses, des ensembles où ils étaient colligés. Pour chacun des poètes représentés, nous indiquons ici l'édition la plus connue du texte, ou celle qu'il est le plus aisé de se procurer, en même temps que la traduction française la plus courante, quand elle existe. Nous prions les curieux de s'y reporter : ils le feront certainement avec fruit.

R. B.

* *Nous n'avons pas voulu alourdir ces deux volumes en reproduisant les textes grecs qui figuraient, dans l'édition Stock en faces des traductions françaises.* (Note de l'éd.)

HOMÈRE : *L'Iliade,* texte et traduction par Paul Mazon (Paris, Les Belles-Lettres). *L'Odyssée,* texte et traduction par Victor Bérard (Paris, les Belles-Lettres). *Hymnes homériques,* texte et traduction par J. Humbert (Paris, Les Belles-Lettres).

HÉSIODE : Texte et traduction par Paul Mazon (Paris, Les Belles-Lettres).

ARCHILOQUE : texte dans Bergk : *Pœtae lyrici Graeci* 3 vol. (Leipzig, Teubner), ou Diehl : *Anthologia lyrica Graeca* (Leipzig, Teubner). Fragments traduits dans E. Bergougnan : *Hésiode et les Poètes Elégiaques* (Paris, Garnier).

CALLINOS : Texte dans Bergk ou Diehl, *loc. cit.* Fragments traduits dans E. Bergougnan, *loc. cit.*

MIMNERME : Texte dans Bergk ou Diehl, *loc. cit.* Fragments traduits dans Bergougnan, *loc. cit.*

TYRTÉE : Texte dans Bergk ou Diehl, *loc. cit.* Fragments traduits dans Bergougnan, *loc. cit.*

ALCMAN : Texte dans Bergk et Diehl. Traduction de fragments dans A. Thérive : *Anthologie non classique des Anciens Poètes Grecs* (Paris, Corréa, 1934).

ARION : Texte dans Bergk ou Diehl, *loc. cit.* Traduction dans A. Thérive, *loc. cit.*

SOLON : Texte dans Bergk ou Diehl, *loc. cit.* Traduction dans Bergougnan, *loc. cit.*

STÉSICHORE : Texte dans Bergk ou Diehl, *loc. cit.*

IBYCOS : Texte dans Bergk ou Diehl, *loc. cit.*

ALCÉE : Texte et traduction par Théodore Reinach (Paris, Les Belles-Lettres).

SAPHO : Texte et traduction par Théodore Reinach, *loc. cit.* Traduction par Mario Meunier (Paris, Grasset 1932).

ERINNA : Texte dans Bergk ou Diehl, *loc. cit,* et dans l'*Anthologie Palatine.*

ANACRÉON : Texte dans Bergk ou Diehl, *loc. cit.* Traduction par Mario Meunier (avec *Saphô)* (Paris, Grasset).

ARISTÉE DE PROCONÈSE : Texte dans Kinkel : *Epicorum Graecorum fragmenta* (Leipzig, Teubner).

THÉOGNIS : Texte dans Bergk ou Diehl, *loc. cit.* Traduction dans Bergougnan.

ORPHÉE : Texte dans Abel : *Orphica* (Leipzig, Schenkl).

PYTHAGORE : Texte dans Diehl, *loc. cit.* Traduction par Mario Meunier (Paris, Artisan du Livre).

SIMONIDE DE KÉOS : Texte dans Bergk ou Diehl, *loc. cit.*

CALLISTRATE : Texte dans Bergk ou Diehl, *loc. cit.*

CHANSONS GRECQUES

Texte dans Bergk, *loc. cit.* Fragments traduits dans Thérive, *loc. cit.*

XÉNOPHANE : Texte dans H. Diels : *Poetarum philosophorum fragmenta* (Berlin, Weidmann). Traduction dans J. Voilquin : *Les penseurs grecs avant Socrate* (Paris, Garnier).

PINDARE : Texte et traduction par Aimé Puech, 4 vol. (Paris, Les Belles-Lettres).

ESCHYLE : Texte et traduction par Paul Mazon, 2 vol. (Paris, Les Belles-Lettres). Paul Claudel a traduit *Agamemnon* (Mercure de France, Paris), *Les Choéphores* et *Les Euménides* (Gallimard, Paris).

BACCHYLIDE : Texte édité par Blass (Leipzig,

Teubner). Traduction A. Desrousseaux (Paris, Hachette).

EMPÉDOCLE : Texte dans Diels, *loc. cit.* Traduction dans J. Voilquin, *loc. cit.*

SOPHOCLE : Texte et traduction par Paul Masqueray, 2 vol. (Paris, Les Belles-Lettres).

EURIPIDE : Texte et traduction par Louis Méridier (Paris, Les Belles-Lettres) Texte dans collection Teubner (Leipzig).

CRITIAS : Texte dans Nauck : *Tragicorum Graecorum fragmenta.*

ARISTOPHANE : Texte et traduction par V. Coulon et H. Van Daele, 5 vol. (Paris, les Belles-Lettres).

CHÉRÉMON : Texte dans Nauck, *loc. cit.*

CLÉANTHE : Texte dans Arnim : *Stoïcorum veterum fragmenta* (Leipzig, Teubner). Traduction dans Mario Meunier : *Hymnes philosophiques* (Paris, Artisan du Livre).

PHILOXÈNE : Texte dans Bergk, *loc. cit.* Traduction dans Thérive, *loc. cit.*

CRATÈS DE THÈBES : Texte dans Diels, *loc. cit.*

MÉNANDRE : Texte dans collection Teubner (Leipzig).

CALLIMAQUE : Texte et traduction par Emile Cahen (Paris, Les Belles-Lettres):

LYCOPHRON : Texte et traduction par F. Dehèque. (Paris, Hachette, 1857).

APOLLONIOS DE RHODES : Texte par George W. Mooney (Dublin, Hodges, Figgins and Co, 1912) ou collection Teubner (Leipzig). Traduction H. de la Ville de Mirmont (Bordeaux, Gounouilhou, 1892).

THÉOCRITE : Texte et traduction par Ph. Legrand (Paris, Les Belles-Lettres).

HERONDAS : Texte et traduction par J. Arbuthnot Nairn et Louis Laloy (Paris, Les Belles-Lettres).

BION : Texte et traduction dans *Bucoliques Grecs,* tome II, par Ph. Legrand, Paris, Les Belles-Lettres).

MOSCHOS : Texte et traduction dans *Bucoliques Grecs,* tome II par Ph. Legrand (Paris, Les Belles-Lettres).

ARATOS : Texte dans *Phénomènes* (Leipzig, Teubner).

PSEUDO-PHOCYLIDE : Texte dans Bergk, *loc. cit.* Traduction dans E. Bergougnan, *loc. cit.*

ANACRÉONTIQUES

Texte dans Bergk, *loc. cit.* Traduction dans Mario Meunier, *Saphô Anacréon, loc. cit.*

MÉLÉAGRE : Texte et traduction (partiellement, dans *Anthologie Grecque* par P. Waltz et J. Guillon, 6 vol. (Paris, Les Belles-Lettres). Texte dans *Anthologie Grecque* par F. Dubner, 3 vol. (Paris, Didot, 1865-1895). Traduction dans *Anthologie Grecque* par F. Dehèque, 2 vol. (Paris, Hachette, 1863). Traduction de Méléagre par Pierre Louys (Paris, Aubier, 1928).

L'ANTHOLOGIE

Textes et traductions dans *L'Anthologie Grecque, loc. cit.*

ÉSOPE : Texte et traduction par E. Chambry (Paris, Les Belles-Lettres).

OPPIEN : Texte dans *Oppien* (Leipzig, Teubner). Traduction dans *Petits poèmes grecs* (Paris, Lefèvre, 1841).

L'ANTHOLOGIE

Textes et traductions dans l'*Anthologie, loc. cit.*

ORACLES SIBYLLINS

Textes dans *Oracula Sibyllina* (Berlin).

BABRIOS : Texte dans *Babrios* (Leipzig, Teubner).

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE : Texte dans *Patrologie grecque de* Migne : *Saint Grégoire de Nazianze,* tome III.

LE VOYAGE D'ORPHÉE

Texte et traduction dans : Orphée, *Les Argonautiques* (Paris, Les Belles-Lettres).

QUINTUS DE SMYRNE : Texte dans *La suite d'Homère* (Leipzig, Teubner). Traduction Berthault (Paris, Hachette, 1884).

SYNÉSIOS : Texte dans *Hymnes* (Teubner, Leipzig).

APOLLINAIRE : Texte dans *Patrologie Grecque,* de Migne, au volume intitulé : *Saint Cyrille d'Alexandrie.*

LA PASSION DU CHRIST

Texte dans *Patrologie grecque* de Migne : *Saint Grégoire de Nazianze,* tome IV.

NONNOS *:* Texte dans *Les Dionysiaques* (Leipzig, Teubner). Traduction par le comte de Marcellus (Paris, Lacroix Comon, 1856), 6 vol.

TRYPHIODORE : Texte dans *Tryphiodore et Glaithos* (Leipzig, Teubner. Traduction dans *Petits poèmes grecs, loc. cit.*

PROCLOS : Texte dans *Orphica*, édition Abel (Leipzig). Traduction dans Mario Meunier, *Hymnes Philosophiques, loc. cit.*

COLOUTHOS : Texte dans *Tryphiodore et Colouthos* (Leipzig, Teubner) Traduction dans *Petits Poèmes Grecs, loc. cit.*

MUSÉE : Texte et traduction par Thierry Sandre (Amiens, Malfère).

L'ANTHOLOGIE

Textes et traductions dans l'*Anthologie grecque, loc. cit.*

PAUL LE SILENTIAIRE : Texte et traduction dans l'*Anthologie grecque, loc. cit.*

INDEX ALPHABETIQUE

Les numéros de pages indiqués ci-contre renvoient, dans le cours de chaque volume, aux notices consacrées aux différents auteurs ou recueils cités.

TABLE DU SECOND VOLUME

MÉNANDRE

CALLIMAQUE

LYCOPHRON

ARATOS

PSEUDO-PHOCYLIDE

ANACRÉONTIQUES

MÉLÉAGRE

Tous ces poèmes sont tirés de l'Anthologie Palatine

L'ANTHOLOGIE

Tous ces poèmes sont tirés de l'Anthologie Palatine

ÉSOPE

OPPIEN

L'ANTHOLOGIE

Tous ces poèmes sont tirés de l'Anthologie Palatine

ORACLES SIBYLLINS

BABRIOS

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE

LE VOYAGE D'ORPHÉE

QUINTUS DE SMYRNE

SYNÉSIOS

APOLLINAIRE

LA PASSION DU CHRIST

NONNOS

TRYPHIODORE

PROCLOS

COLOUTHOS

MUSÉE

L'ANTHOLOGIE

Tous ces poèmes sont tirés de l'Anthologie Palatine

PAUL LE SILENTIAIRE

Tous ces poèmes sont tirés de l'Anthologie Palatine

Fin du second volume